

COLLECTION BILINGUE DES CLASSIQUES ÉTRANGERS

EMILY DICKINSON

POÈMES CHOISIS

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, PARIS

EMILY DICKINSON

POÈMES CHOISIS

EMILY DICKINSON

POÈMES CHOISIS

Traduction, préface
et bibliographie par
P. MESSIAEN
Professeur agrégé de l'Université.

AUBIER
ÉDITIONS MONTAIGNE

INTRODUCTION

I. VIE D'EMILY DICKINSON (1830-1886)

Une famille puritaine.

Les Etats-Unis, depuis qu'ils possèdent une littérature indépendante de la littérature anglaise, ont produit au moins trois grands poètes : Poe, Whitman, Emily Dickinson. Poe et Whitman sont aussi connus en France qu'en Amérique ; pour la plupart d'entre nous, Emily Dickinson, la nonne d'Amherst, ce n'est qu'un nom.

Amherst est une petite ville aux confins des Etats de Massachusetts et de Connecticut qui compte aujourd'hui cinq mille habitants. Paysage pittoresque ; la petite ville est assise sur une pente au-dessus de la vallée du Connecticut ; des collines l'entourent de tous côtés. L'été est très chaud, l'hiver très froid, beaucoup de neige. En 1830, lorsque naît Emily Dickinson, l'atmosphère morale et religieuse est celle de la Nouvelle-Angleterre. Puritains, calvinistes, les bourgeois et les paysans vont à l'office le dimanche matin et après-midi, font leur lecture quotidienne de la Bible, ne jouent guère aux cartes, n'achètent guère de romans, s'invitent peu à des thés ou à des soirées. Point d'autres fêtes que la distribution des prix du collège au mois d'août et la foire du bétail en octobre. Il y a un collège universitaire à Amherst ; il a été fondé, en 1821, afin de donner une éducation pieuse à des jeunes gens

pauvres, de former des pasteurs et des missionnaires, de défendre l'orthodoxie contre les hérésies répandues par Harvard. L'église est congrégationaliste ; les fidèles s'asseyent sur des bancs enclos de portes, les pasteurs prêchent souvent sur la mort et le jugement dernier. On chante les vieilles hymnes faites de quatrains aux vers octosyllabes et aux rimes croisées. La seule concession aux goûts séculiers des paroissiens, c'est une chorale, une dizaine de chanteurs aidés d'un violon, d'un violoncelle, d'une flûte, plus tard d'un petit orgue. Les fêtes chrétiennes sont célébrées en toute sévérité ; Amherst ignore les arbres de Noël, les gâteaux de Pâques. Ce n'est qu'en 1864 qu'une église épiscopopaliennne peut s'y établir, ensuite une église catholique.

Petite ville puritaine, petite ville aussi agricole que citadine, se suffisant à elle-même. Le chemin de fer conduisant à Boston et remplaçant la diligence n'a commencé d'y passer qu'en 1863. Cependant, petite ville point dénuée d'activité intellectuelle ; outre son collège elle comporte une librairie, une imprimerie, un journal hebdomadaire. On y lit le *Springfield Republican*, quotidien politique et littéraire, qui accueille des poèmes, des histoires humoristiques.

Tel est le milieu où naît le 10 décembre 1830 Emily-Elisabeth Dickinson, fille d'Edward Dickinson et d'Emily Norcross. Son père, Edward Dickinson, descendait, 8^e génération, de Nathaniel Dickinson, originaire d'Ely (Angleterre) en 1600, qui émigra et s'installa à Watertown, près de Boston. Son grand-père, Samuel Fowler Dickinson, né le 9 octobre 1775, à Amherst, fit ses études à Dartmouth College ; doyen de son église, secrétaire de la mairie, membre du Sénat de Massachusetts ; il bâtit la maison familiale au coin de la grand'rue, fut un des fondateurs du collège d'Amherst.

Le père d'Emily, né à Amherst le 1^{er} janvier 1803, fit ses études à l'université de Yale et à l'école de droit de Northampton ; il s'installa comme avoué et avocat dans sa ville natale en 1826. Homme actif, considéré, d'habitudes régulières, il allait chaque matin et chaque après-midi à son bureau, portant un chapeau de feutre gris, un col haut, une cravate noire, une chaîne de montre en or sur son gilet,

une canne à pomme d'or. Il était mince, sec, silencieux, hospitalier ; il avait, dit Emily dans une de ses lettres : « La démarche majestueuse de Cromwell. » Il fut membre de la législature et du Sénat de Massachusetts (1839-1843), du Congrès (1853-1855), administrateur de l'*Academy* d'Amherst, économiste du collège (1853-1873). Cultivé, mais autoritaire, il avait une riche bibliothèque de livres de droit et d'histoire, il surveillait les lectures de ses enfants et les engageait à ne pas se gâter l'esprit par des romans. Le dimanche, il allait aux offices, accompagné de sa femme qui lui tenait le bras, suivi de ses trois enfants.

Emily adorait et redoutait son père ; il n'aimait que les puddings préparés par elle, le pain pétri et cuit par elle. Il l'emmena en voyage à Boston, à Philadelphie, à Washington. « Quand papa fait sa sieste sur le canapé, disait Emily, la maison est pleine. » Il mourut d'une crise cardiaque en 1874, à Boston, où il était allé défendre les intérêts de sa ville natale. On peut se demander, au point où cette affection réciproque du père et de la fille fut pour la fille un esclavage, si Edward Dickinson se douta jamais des dons poétiques d'Emily. En tout cas, ce n'était pas un homme banal. Un après-midi de septembre 1850, il sonna les cloches de l'église pour appeler l'attention de ses concitoyens sur un extraordinaire coucher de soleil. Rien d'étonnant qu'Emily ait consacré de nombreux poèmes à célébrer le chant des oiseaux ; son père, déjà malade, âgé de soixante-dix ans, traversait en pantoufles sa cour pleine de neige pour aller donner à manger aux moineaux, éparpillant le grain, puis se cachant afin que les moineaux ne fussent pas intimidés. « Son cœur était pur et terrible, écrivait Emily lorsqu'il mourut, mais je ne crois pas qu'il en existe de pareil. »

Sa femme, Emily Norcross, née en 1805, plus jeune que son mari d'un an et demi, était originaire de Monson (Massachusetts). Ils s'étaient rencontrés tandis qu'il étudiait à Yale, elle au collège des jeunes filles de New-Haven. Elle lui apporta en dot quelques beaux meubles, une grande table d'acajou, de l'argenterie. Elle s'habillait de soie noire pour aller à l'église. C'était une épouse docile, une bonne ménagère, probablement une mère de famille qui ne comprenait pas grand-chose à ses enfants. Emily se plaignit

un jour à Higginson de n'avoir jamais eu de mère, « de femme vers qui l'on court lorsqu'on a un ennui ». Il semble bien que Mrs. Dickinson, pas plus que son mari, ne se douta jamais des dons poétiques de sa fille aînée. Un an après la mort de son mari, en juin 1875, Mrs. Dickinson eut une attaque et demeura paralysée jusqu'à sa mort, 14 novembre 1882 ; elle ne pouvait plus lever la tête pour boire, elle ne se souvenait même plus d'avoir perdu son mari. Ce fut Emily qui la soigna, tandis que sa sœur Lavinia prenait la direction du ménage. Nous n'avons point de détails sur ces sept ans d'intimité entre la mère et la fille. De nombreux poèmes, dont on ignore les dates, mais qu'on peut supposer écrits après la mort de ses père et mère, indiquent que les deuils de famille furent pour Emily une source constante de méditations ; elle se demandait avec angoisse ce qui peut subsister, après la tombe, de nos proches et de leurs sentiments envers nous, s'il faut prier pour eux ou les supposer anéantis à jamais. Tous ses poèmes sur la mort et sur l'au-delà sont parmi les plus intenses de son œuvre.

Le frère aîné d'Emily, William Austin Dickinson, né le 16 avril 1829, ressemblait et ne ressemblait pas à son père. Il avait le sens des affaires, mais était moins ambitieux, moins entreprenant ; il avait plus d'esprit, était plus enclin à la bonne humeur, au bavardage. Il fit ses études au collège d'Amherst, puis à l'école de droit de Harvard. Il devint l'associé et le successeur de son père comme administrateur et économiste du collège. En dehors de son métier d'avoué, il s'occupa des affaires municipales, fit planter d'arbres le mail de la commune, bâtit une nouvelle église, établir un nouveau cimetière. Il aimait la peinture, la musique, la poésie, écrivait des vers qui n'étaient qu'honorables. En 1856, il épousa Susan Huntington Gilbert, fille d'un aubergiste, ancienne compagne d'Emily au collège d'Amherst, jeune femme brillante et coquette, spirituelle, médisante, aimant les réceptions, les visites, la société. Ils habitaient une maison toute proche de celle des parents Dickinson. Ils eurent trois enfants, dont un fils Gilbert, garçon maladif, très aimé d'Emily, qui mourut à l'âge de neuf ans, une fille Martha, qui épousa un Français et devint M^{me} Bianchi.

Les relations entre Emily et sa belle-sœur furent tantôt amicales, tantôt tendues, tantôt simplement cordiales. Elles s'envoyaient des billets et des fleurs. Emily disait que *Sue* lui avait appris autant de choses que Shakespeare, ce qui signifie sans doute autant de mauvaises choses que de bonnes ; elle ajoutait qu'elle avait montré à *Sue* des hauteurs que celle-ci n'avait jamais vues. Le plus grave incident entre Emily et *Sue* fut la publication en 1866, dans le *Springfield Republican*, d'un poème transmis par *Sue* contre la volonté d'Emily. En 1879, dans une lettre à Higginson, Emily traite *Sue* de « pseudo-sister ». Austin Dickinson mourut en 1895, *Sue*, en 1913 ; leur fille, M^{me} Dickinson-Bianchi, a joué un rôle important dans la publication des poèmes et des lettres de sa tante.

La jeune sœur d'Emily, Lavinia dite *Vinnie*, née le 28 février 1833, fut sa meilleure amie et confidente. Emily a écrit que le lien entre elle et sa sœur était indissoluble, que la vie sans *Vinnie* lui serait une terre et le paradis dénué d'attrait. Lavinia était plus mondaine et meilleure ménagère que sa sœur aînée ; elle était plus jolie, avait le nez mieux fait, la bouche moins grande, le visage moins naïf et moins austère. Elle fut au courant de l'aventure sentimentale d'Emily et n'en voulut jamais rien révéler. La légende prétend que le pasteur Charles Wadsworth vint rendre visite à Emily un jour que les parents étaient absents et que *Vinnie* se précipita chez *Sue* en criant : « Emily veut s'enfuir avec un homme marié ! »

Vinnie aimait les chats ; si nous en croyons les lettres d'Emily, elle en avait toujours quatre ou cinq autour d'elle. Elle aussi écrivait des vers ; elle allait aux offices du dimanche alors qu'Emily n'y allait plus. Après la mort du père et la maladie de la mère, ce fut *Vinnie* qui gouverna la maison, reçut les visiteurs et les fournisseurs ; Emily ne quittait plus sa mère ou sa chambre que pour descendre, vers le soir, au jardin. Les deux sœurs étaient de même taille ; c'est sur *Vinnie* que la couturière prenait les mesures des robes blanches d'Emily et les essayait.

Il faut dire à l'honneur de *Vinnie* qu'elle poussa Mrs. Todd à déchiffrer, à classer, à publier les manuscrits d'Emily. Sur ses vieux jours, Mrs. Todd, qui s'était

brouillée avec elle, la dépeint comme une petite vieille toute ridée, ayant de fausses dents, des mains déformées et sales, portant des bas de coton blanc, toujours habillée de la même robe de flanelle bleue. Elle vivait avec une bonne aussi âgée qu'elle-même, d'origine irlandaise, Maggie Maher ; toutes deux mangeaient dans la même salle à manger, mais chacune à une table différente et en se tournant le dos pour observer les distances. Vinnie mourut le 31 août 1899, treize ans après sa sœur.

Enfance et jeunesse.

Emily Dickinson n'aimait pas les déménagements et emménagements ; elle les trouvait pires que la peste, bien que toutes ses affaires, à ce qu'elle dit, pussent tenir dans un carton à chapeaux. Elle habita deux maisons. De 1830 à 1840, la maison bâtie par son grand-père, située dans la grand'rue ; de 1840 à 1855, une maison dans la rue du Nord ; de 1855 à sa mort, de nouveau la maison de son grand-père. Dans les deux cas de grandes maisons en briques. Celle de la grand'rue comportait une haie de sapins noirs, deux portes donnant sur la rue, une large porte à battants ombragée d'un pin, sur la droite une porte plus petite. Derrière, se trouvaient un jardin, une grange, où logeaient un domestique et un cheval, plus loin une prairie appartenant aux Dickinson. Cette prairie jouera un rôle important dans la publication des poèmes. On se chauffait au bois chez les Dickinson, on s'éclairait à l'huile ou à la chandelle.

Nous n'avons guère de détails sur l'enfance d'Emily. D'après ses poèmes, c'était une fillette très sensible à la nature et aux saisons, de santé délicate ; elle aimait les papillons, les abeilles, les oiseaux, les grenouilles ; elle faisait avec son frère et sa sœur des promenades dans les prés et les bois ; elle avait peur des vipères ; elle n'était pas toujours obéissante ; alors on l'enfermait dans une pièce de débarras où il faisait froid. Une fois, étant à un endroit qu'elle n'ose indiquer, une araignée se glissa sur elle.

Bien qu'elle ait dit elle-même qu'elle n'avait pas reçu d'éducation, elle alla jusqu'à onze ans à l'école primaire,

ensuite à l'*academy* d'Amherst qui était une manière de collège. Cette *academy* avait environ deux cents élèves. L'année scolaire était partagée en quatre trimestres, septembre, janvier, mars, juin, avec une quinzaine de vacances entre chaque trimestre. Emily y étudia l'anglais, le latin, le français, l'allemand, l'histoire, la botanique, la géologie, la philosophie. Chez elle, elle apprenait le chant et le piano avec une de ses tantes. Elle dut plusieurs fois, notamment durant l'automne et l'hiver de 1845 et de 1846, interrompre ses études à cause de rhumes persistants, de crises de toux. Durant ces vacances forcées, elle apprit à coudre, à cultiver le jardin, à cuire le pain. Besognes où elle fut engagée toute sa vie. En 1847-1848, elle fut pensionnaire au séminaire (école supérieure) de Mount Holyoke.

Les premières lettres d'Emily que nous ayons sont adressées à deux anciennes compagnes de l'*academy* d'Amherst, Jane Humphrey et Abiah Root.

De ces lettres on peut inférer qu'au séminaire de Mount Holyoke Emily Dickinson fut une élève laborieuse, réussissant dans ses examens, de santé délicate, célèbre auprès de ses camarades pour son indépendance d'esprit, ses dons de conversation, son amour de la solitude. Elle refusa de se faire inscrire parmi les *converties*, que tentait d'encourager la directrice, puritaine dévote ; elle refusa d'aller voir une ménagerie. Elle était attachée à ses maîtresses et à ses compagnes ; elle était plus attachée à sa famille, aux souvenirs et aux habitudes de son home. Écrivait-elle déjà des vers ? Il semble bien. Elle rentra chez elle, en 1848, pour vivre des années tragiques.

Histoires d'amour et d'amitié.

De l'hiver 1847-1848 au début de 1850, Edward Dickinson employa dans ses bureaux un secrétaire nommé Benjamin Franklin Newton, né à Worcester, le 19 mars 1821, étudiant en droit, jeune homme atteint de tuberculose pulmonaire, cultivé, unitarien, très pieux, épris d'idées socialistes. Une grande sympathie s'établit bientôt entre le secrétaire et les deux sœurs Dickinson, spécialement Emily. Il leur prêtait des livres nouveaux, entre autres

les poèmes d'Emerson ; il les éclairait sur le mouvement littéraire et philosophique, leur parlait de la nature, de Dieu, du monde spirituel. Emily lui lisait ses poèmes ; il les aimait, disait qu'un jour elle serait honorée comme un grand poète. Elle l'appelait son précepteur, son répétiteur, son frère aîné. A quel point leur amitié fut-elle proche de l'amour ? Une légende veut qu'il passait à Emily des livres en les cachant dans un arbre près de la porte ; une autre légende qu'ils eurent des rendez-vous dans le jardin et qu'un soir Edward Dickinson surprit sa fille et son secrétaire en tendre conversation sous le clair de lune. Il mit opposition à tout projet de mariage. Sur quoi B. F. Newton retourna à Worcester, s'en fut travailler chez un autre avoué, B. F. Thomas. Un an après, le 4 juin 1851, de plus en plus malade, il épousa miss Sarah Warner Rugg qui avait douze ans de plus que lui. Il s'installa à son compte, fut nommé procureur (*states attorney*) ; sa maladie s'aggravant, il mit ordre à ses affaires et mourut le 24 mars 1853. Il semble qu'Emily et Newton continuèrent de correspondre ; elle apprit sa mort sans doute par une notice publiée dans le *Springfield Republican*, le 26 mars 1853. La nature et la profondeur du sentiment d'Emily pour B. F. Newton apparaissent dans une lettre qui ne fut publiée qu'en 1933. Elle porte la date du 13 janvier 1854 et fut adressée au Rev. Edward Hale, pasteur de l'église unitarienne de Worcester. Emily veut s'assurer que Newton est mort en acceptant la volonté de Dieu, qu'il est au paradis. Emily avait des moments d'incroyance, elle avait aussi des moments de foi convaincue.

Dans une autre lettre, à Thomas Wentworth Higginson, 25 avril 1862, Emily reparle d'un ami qui lui enseigna l'immortalité ; « mais s'en approchant lui-même trop près, il ne revint jamais. Bientôt après mon répétiteur mourut et pendant plusieurs années mon lexique fut mon seul compagnon ». Quel lexique ? Sans doute le dictionnaire de Webster, qu'Emily ne cessait de consulter.

Si l'on peut affirmer que B. F. Newton fut pour Emily un précepteur intellectuel et métaphysique, on ne peut affirmer qu'elle le considéra jamais comme un mari possible. Il y a des poèmes où elle dit que nous n'appré-

cions un trésor qu'après l'avoir vu glisser entre nos doigts, qu'il existe un livre donné par un ami qu'elle ne peut lire sans interrompre sa lecture de larmes. Et les lettres qu'elle écrit à son frère, en 1853, sont teintées de mélancolie.

Au printemps de 1854, Emily passe trois semaines à Washington avec son père, membre de la Chambre des représentants, sa mère, sa sœur Vinnie. D'après une lettre à Mrs. Holland, elle s'est bien amusée à Washington ; elle a vu beaucoup de beaux messieurs et de belles dames, entendu de beaux concerts de musique chantée ; elle a pris le bateau sur le Potomac pour aller voir à Mount-Vernon la tombe et la maison du général Washington. Durant le retour, elle s'arrête à Philadelphie. Elle y rencontre ce qu'on pourrait appeler la grande aventure sentimentale et poétique de sa vie. Elle entend prêcher à l'église presbytérienne d'Arch street le Révérend Charles Wadsworth, pasteur de l'église.

Elle avait vingt-quatre ans, lui quarante ans. C'était un homme de grande taille, une grosse tête ronde, de grands yeux noirs derrière des lunettes ; il était marié à une femme qu'il aimait beaucoup, père de deux enfants, pasteur très apprécié de ses paroissiens pour ses sermons soignés et sévères, sa vie discrète, sa bienveillance. Emily alla-t-elle le trouver pour lui demander conseil sur sa vie spirituelle ? Nous ne savons quasiment rien de ce qui se passa entre eux. Le fait certain, c'est qu'Emily devint amoureuse de lui, amoureuse jusqu'à la fin de ses jours. Il lui inspira ses poèmes les plus émouvants. Elle conserva dans sa chambre le portrait de Wadsworth entouré d'un cadre doré. Il mourut le 1^{er} avril 1882, et cette date devint pour Emily la date suprême. Elle ne consentit à croire au paradis que dans l'espérance de le revoir. Elle garda comme sa relique la plus précieuse le volume des sermons de Wadsworth que ses amis avaient publiés. Ils échangèrent des lettres, des fleurs, des boucles de cheveux. Combien de lettres s'adressèrent-ils — une boîte d'ébène toute remplie, dit un poème — et quels en étaient la teneur, le ton ? Sur l'ordre d'Emily leur correspondance mutuelle fut brûlée par Vinnie aussitôt après la mort de sa sœur. Si l'on s'en rapporte aux poèmes, cet amour fut, chez

Emily, aussi intense que platonique, si réellement il demeura platonique comme les poèmes le donnent à entendre ; ce fut surtout un amour d'imagination. Il semble tout de même bien que le pasteur s'y prêta quelque peu, au moins dans les débuts. Le biographe d'Emily, C. F. Whicher, distingue trois phases : Emily espéra, craignit, désespéra et continua d'aimer, se réfugiant dans l'idée d'un mariage spirituel après la mort.

Sur les faits eux-mêmes la famille Dickinson, le frère d'Emily, sa sœur, sa belle-sœur, s'est montrée réticente. Du texte même des poèmes il est difficile de tirer aucune conclusion précise sinon qu'en imagination Emily aima le pasteur Wadsworth, de 1854 jusqu'à la fin de sa vie. Combien de fois alla-t-elle le voir à Philadelphie si jamais elle l'y alla voir ? Combien de lettres échangèrent-ils ? On ne sait pas.

En février ou mars 1860, le pasteur Wadsworth vint rendre visite à un ami, James Dixon Clark, qui habitait à Northampton, tout près d'Amherst, et qui était aussi un ami des Dickinson. Il en profita pour aller voir Emily ; Vinnie était absente, à Boston, chez ses cousines Norcross. Il faisait très froid ; Emily nous dit, dans un de ses poèmes, qu'elle était réchauffée, non par son châle de mérinos, mais par l'ardeur de son cœur. Le pasteur était vêtu de deuil. Emily imagina-t-elle un instant qu'il était veuf ? Elle lui demande : « Quelqu'un est mort ? » Oui, répondit-il, ma mère. Sa mère, en effet, était morte le 1^{er} octobre 1859.

Une autre visite eut lieu probablement en août ou septembre 1861. Le temps était chaud, le cœur d'Emily glacé d'angoisse. Le pasteur était sombre, Emily lui demanda s'il avait quelque ennui ; il répondit que sa vie était pleine de noirs secrets et qu'il s'attendait à mourir à tout moment. Emily dut comprendre qu'il cherchait à se débarrasser d'une adoration qui lui pesait. Peu après, il décida de quitter sa paroisse de Philadelphie pour une autre paroisse à San Francisco, la paroisse du Calvaire. Il le lui confirma sans doute par lettre au printemps de 1862. Emily désormais se surnomma « l'impératrice du Calvaire ». Son désespoir, exprimé avec tant d'intensité

dans divers poèmes, doit dater de ce moment-là. S'en alla-t-il pour s'éloigner d'une amitié pressante et importune ? Proposa-t-il à Emily de s'enfuir avec lui et refusa-t-elle ? Autant d'inconnues. A cause de la guerre civile, il fit route par Panama ; son voyage dura trois semaines.

Emily ne revit le pasteur Wadsworth qu'en 1880, dix ans après qu'il était revenu de San Francisco à Philadelphie. Elle s'était remise à lui écrire, confiant ses lettres à une amie qui mettait sur les enveloppes l'adresse du pasteur. C'est donc que Wadsworth ne lui écrivait plus et ne lui avait pas indiqué sa nouvelle adresse. La visite de 1880 était inattendue. Ce fut Vinnie qui reçut le pasteur et qui dit à Emily : « Emily, le monsieur qui a une grosse voix désire te voir. » Emily lui demanda d'où il venait et pourquoi il n'avait pas annoncé sa visite. « Je ne savais pas que je viendrais, répondit-il. Je suis descendu de ma chaire pour prendre le train. » Elle lui demanda combien de temps avait duré le voyage. « Vingt ans », répondit-il, voulant sans doute indiquer qu'ils ne s'étaient pas revus depuis 1861. On n'a pas de détails sur leur entretien, sinon qu'il lui dit que son fils cadet lui rappelait Emily et que son plus jeune fils s'intéressait beaucoup aux grenouilles. Emily répliqua qu'elle avait toujours pensé aux enfants de Wadsworth comme « à ses chiens de garde ». Sur quoi ils se séparèrent. Charles Wadsworth mourut à Philadelphie le 1^{er} avril 1882. Emily devait encore vivre quatre ans. Emily désormais regarda le 1^{er} avril comme la date sacrée, le jour de deuil.

Depuis 1862 elle s'était consignée dans la solitude. Elle ne s'habillait que de blanc, ne quittait sa chambre ou ne sortait de sa maison que vers le soir pour s'occuper des fleurs du jardin. Elle écrivait et recevait beaucoup de lettres ; les gens d'Amherst la trouvaient bizarre, la considéraient comme la curiosité du pays. En 1864 et 1865, elle faillit perdre la vue et dut faire deux séjours à Boston pour se faire soigner les yeux.

Elle contracta deux importantes amitiés littéraires dans les vingt dernières années de sa vie, le colonel Thomas Wentworth Higginson et Mrs. Mabel Loomis Todd.

Thomas Wentworth Higginson, conférencier, critique écrivant dans l'*Atlantic Monthly*, jouissait d'une haute considération auprès du public américain. Durant la guerre de Sécession, il recruta un régiment et fut nommé colonel. Emily lui écrivit pour la première fois le 15 avril 1862, lui avoua qu'elle faisait des vers, lui envoya quelques poèmes, demandant si ces poèmes lui paraissaient vivants (*alive*). Leur correspondance continue jusqu'en 1884, se fait de plus en plus familière et intime. Elle signe toutes ses lettres : votre élève (*your scholar*). La seconde lettre est datée du 25 avril 1862. Emily répond à diverses questions ; elle refuse de dire son âge, avoue qu'elle écrit des poèmes « depuis l'hiver dernier ». Ses lectures ? Keats, Robert et Elizabeth Browning, Ruskin, surtout la Bible et Shakespeare. Elle n'a jamais lu Whitman ; on lui a dit que Whitman était inconvenant. Elle n'a pas appris grand-chose à l'école. Toute jeune elle eut un ami qui lui « enseigna l'Immortalité » (B. F. Newton). Puis elle eut un second ami ; celui-là ne voulut pas qu'elle fût son élève et quitta le pays (C. Wadsworth). Ses compagnons actuels sont les collines, le coucher du soleil, un chien nommé Carlo, grand comme elle-même. Elle fait ensuite des confidences sur sa famille, son frère ; sa mère est indifférente à toute pensée ; son père ne s'occupe que de ses papiers d'affaires ; il lui achète des livres, mais lui demande de ne pas les lire, « de crainte que cela ne lui dérange l'esprit ».

Une lettre de juillet 1862 renferme d'autres confidences. Elle refuse d'envoyer son portrait ; elle se contente de le dessiner en quelques mots. Elle est petite comme le roitelet ; ses cheveux sont brun roux comme la bogue du marron, ses yeux comme le sherry que l'invité laisse au fond du verre. Elle redit que ses compagnons préférés sont le papillon, le lézard, l'orchidée. De nouveau elle s'en rapporte aux bons conseils d'Higginson. Celui-ci lui reprochait des fautes d'orthographe, des irrégularités de grammaire et de métrique ; à quoi elle répond qu'elle ne peut écrire qu'à sa façon. Dans une autre lettre de la même époque, elle fait l'éloge de son chien Carlo « parce qu'il est muet et brave ».

Higginson ne put aller la voir en 1862-1863 à cause de

la guerre civile. Elle n'y fait allusion dans sa correspondance que pour regretter qu'elle entraîne tant de morts ; on ne saurait même dire si elle a pris parti pour le Nord ou pour le Sud.

En 1864, Higginson est blessé ; Emily écrit qu'elle est à Boston, ses yeux sont malades, Carlo n'a pu l'accompagner ; il mourra en 1865. La même année, elle réinvite Higginson à venir la voir à Amherst ; elle a toujours mal aux yeux, mais son père veut la garder auprès de lui ; elle regrette Carlo. Nouvelle invitation en 1867, qu'il ne s'attende pas à trouver une femme extraordinaire. « Ma vie a été trop simple et trop sévère pour embarrasser qui que ce soit. » Elle ne sort jamais pour aller dans une autre maison ou une autre ville.

La première visite d'Higginson a lieu le 16 août 1870. Nous avons deux lettres de lui à sa femme concernant cette visite. « Petite ville tranquille, dit-il en substance, grande maison de brique avec un jardin, grand salon frais et austère. Arrive une femme petite, toute simple, pas belle, deux bandeaux de cheveux roux, un corsage de piqué blanc et un châle vert. » Elle lui tend deux lis d'une manière enfantine et lui dit qu'elle est intimidée. Elle se met à parler abondamment. Entre autres choses, elle lui dit que la poésie est ce qui l'émeut au point de lui donner froid, de lui donner l'impression physique qu'on lui scalpe la tête. La seule sensation de vivre est pour elle une joie. Elle n'éprouve pas le besoin d'aller voir d'autres gens. Son père est un homme sec et silencieux ; c'est elle qui lui fait son pain et ses puddings.

Autres confidences : elle n'a pas su lire l'heure avant l'âge de quinze ans ; sa mère n'a jamais été une mère pour elle. Dès que ses yeux lui ont permis de se remettre à lire, elle a relu Shakespeare. « Il n'est pas besoin d'autre livre. »

Il y eut deux entretiens. Higginson conclut : « Je n'ai jamais été avec personne qui m'ait autant usé les nerfs. Sans me toucher elle m'épuisait. Je suis content de ne pas vivre auprès d'elle. »

D'après d'autres lettres, Higginson la considérait comme un mélange de poète et de demi-toquée (*partially cracked*).

La solitude où Emily s'était consignée lui faisait peur et horreur ; maintes fois il lui conseilla d'en sortir.

A cette époque (1870) Mrs. Higginson est malade. Emily lui écrit qu'elle voudrait bien la connaître et la conseiller ; elle joint à sa lettre un brin de fougère.

La seconde visite du colonel Higginson a lieu le 3 décembre 1873. Emily le reçoit encore habillée de blanc et de nouveau lui offre un lis.

En juillet 1874, elle lui raconte la mort de son père. C'est avec elle qu'il a passé son dernier après-midi à la maison ; c'est elle qui l'a réveillé pour qu'il allât prendre le train. « Je suis contente, dit-elle, que l'immortalité existe. Mais j'aurais aimé m'en assurer moi-même avant de lui confier mon père. »

Un an après, elle lui annonce que sa mère est paralysée et a perdu la tête. « La maison est si loin de la maison, dit-elle, depuis que papa est mort. » Elle écrit toujours des vers, elle n'a pas d'autre compagnie (*I have no other playmate*). Elle n'a pas lu Tourguéniev, qu'Higginson lui avait conseillé ; elle vient de lire *Men and Women*, de Robert Browning, « c'est un grand livre », et ajoute en post-scriptum une phrase qu'Edgar Poe aurait pu signer : « La nature est une maison hantée, mais l'art est une maison qui essaie d'être hantée. » (*Nature is a haunted house, but art a house that tries to be haunted.*)

En 1876, elle envoie à Higginson *Daniel Deronda*, de George Eliot. Elle mène toujours la même existence, de brèves promenades, quelques lectures, sommeil. Mrs. Jackson lui a suggéré de publier des vers ou de la prose dans une anthologie ; elle a refusé. Elle écrit encore à Mrs. Higginson ; elle lui envoie des fleurs et le volume d'Emerson, *Representative Men*, « un livre de granit pour qu'elle s'y appuie ».

Elle remercie Higginson du dernier livre qu'il a publié, mais en parle fort peu distinctement. Elle le prie de revenir la voir.

Mrs. Higginson meurt le 2 septembre 1877. Dans sa lettre de condoléances, Emily écrit : « Être humain, c'est plus qu'être divin, car lorsque le Christ était divin il ne fut pas satisfait jusqu'à ce qu'il eût été humain. »

En janvier 1879, elle apprend que le colonel Higginson

va se remarier avec une femme de lettres. Elle le félicite d'avoir, comme Christophe Colomb, trouvé la route des Indes. Elle le remercie d'un livre récent de critique, *Short studies in American literature*. Ses commentaires sont brefs : « Poe, je le connais trop peu pour avoir une opinion ; Hawthorne effraye et attire ; sur Howells et James on hésite. »

En février 1880, Higginson devient père d'une fillette, Louisa : « Je ne connais que peu de chose aux poupons, dit Emily, mais je les aime tendrement. Ils me paraissent être une nation en peluche, une race en duvet. Roucoule-t-elle discrètement ? »

La correspondance cesse en 1884, deux ans avant la mort d'Emily.

On a dit qu'Higginson n'avait pas compris grand-chose au caractère et au tempérament poétique de son élève. Il lui déconseillait la solitude, il la considérait comme une personne excentrique, un génie rebelle à toute discipline. Pour lui c'était une poétesse comme mainte autre poétesse anglaise ou américaine de son temps. Bien qu'elle eût coutume de se dire son élève, il n'exerça sur elle aucune influence. Toutefois, il aida Mrs. Mabel Loomis Todd dans son travail de classement et de recopie des manuscrits d'Emily ; il l'aida également à trouver un éditeur, tout en ne manifestant pas grande confiance dans le succès de l'entreprise. La remarque la plus intéressante qu'il ait laissée sur l'œuvre d'Emily, ce fut lors du succès inattendu du premier livre de poèmes (1890). Il en parlait avec une femme qui avait publié deux recueils de vers, Mrs. Ford. Celle-ci lui disait que les poèmes d'Emily étaient beaux, concentrés, mais qu'ils la faisaient penser aux orchidées, plantes qui se dressent en l'air sans racines visibles dans la terre. Higginson répondit que ces poèmes devaient être lus dans leur suite, dans leur ensemble, qu'ainsi ils s'expliquaient l'un l'autre et montraient ce qui avait été pour Emily Dickinson « la philosophie de sa vie ».

Les lecteurs d'Emily Dickinson doivent une dette immense à Mrs. Mabel Loomis Todd. C'était une charmante jeune femme, épouse d'un astronome qui dirigea l'observa-

toire du collège d'Amherst, très cultivée, ayant beaucoup voyagé, connaissant la musique, jouant admirablement du piano. Elle vint s'installer à Amherst en 1881, dans le voisinage des deux ménages Dickinson, Emily et sa sœur, Austin et sa femme. Elle fut aussitôt de leurs intimes. Elle connut donc Emily pendant cinq ans. Elle venait souvent jouer du piano dans le salon des Dickinson, des musiques qu'Emily ne connaissait pas, Bach, Haydn, Chopin, Scarlatti. Emily descendait de sa chambre, vêtue de blanc, elle restait à écouter dans le vestibule. Elles s'envoyaient mutuellement des billets, des cadeaux, des fleurs naturelles ou des fleurs peintes. Les billets d'Emily sont assez contournés. A l'envoi d'un panneau où sont peints des lys (*Indian pipes*) elle répond : « Donner du bonheur, c'est sacré, peut-être le travail des anges, dont les occupations sont cachées. » (Hiver 1882.)

D'autres fois elle lui adresse des poèmes qu'elle vient d'écrire ou de recopier. En 1885, le ménage Todd fait un séjour en Europe. Emily leur recommande d'aller à Stratford-on-Avon et de « toucher Shakespeare pour elle ». Dans une autre lettre elle dit qu'on ne saurait faire de reproches à Othello, car il a mis en pratique le précepte de la Bible : tu n'auras point d'autres dieux que moi. S'excusant de rester cachée quand viennent des visiteurs, Emily cite les paroles d'Adam : « J'ai eu peur et je me suis caché. »

Parmi les autres amis personnels et littéraires d'Emily, il faut citer le Dr Holland et sa femme, Mr. et Mrs. Samuel Bowles, directeur du *Springfield Republican*.

Le Dr Holland était co-éditeur de ce journal ; il y faisait paraître des articles et des poèmes. Emily lui écrit qu'elle lit tous les jours à sa sœur Vinnie le *Springfield Republican*, surtout les accidents de chemin de fer et autres accidents, car c'est ce qui intéresse Vinnie. Une lettre d'un dimanche d'automne 1853 conte qu'un pasteur vient de prêcher un sermon sur la mort et le jugement dernier ; elle en a été effrayée, ajoute un poème commençant par ces vers :

*La vérité est aussi vieille que Dieu,
Sa double identité,
Et durera aussi longtemps que Lui,
Une co-éternité.*

Une lettre d'un dimanche 1855 conte le reménagement de la famille dans la maison du grand-père quittée en 1840. Elle vient de relire l'*Apocalypse* et suppose que le paradis, c'est un ciel plus bleu et plus vaste que le plus vaste ciel qu'elle ait vu en juin. On nettoie la maison. J'aime mieux la peste, dit Emily. C'est plus classique et moins cruel. D'autres lettres renferment des poèmes. En 1876, Emily observe que c'est l'automne ; les zinnias sont morts ; Dick, le jardinier des Dickinson, a perdu sa petite fille de la fièvre scarlatine. « Ah ! *democratic Death !* », s'écrie Emily.

Le Dr Holland meurt en 1881. « Dans quelque temps vous vous souviendrez qu'il existe un ciel, écrit Emily à Mrs. Holland. Vous ne pouvez vous en souvenir maintenant. Jésus vous le pardonnera ; Il se souviendra de sa brebis tondue. Le défunt était comme un enfant avec le Père Céleste ; il a passé de la confiance à la compréhension (from confiding to comprehending), peut-être n'est-ce qu'un pas. »

La puritaine chez elle a survécu à l'incroyante. Elle conclut : « Je voudrais savoir s'il savait qu'il s'en allait, s'il vous a parlé. »

Les lettres d'Emily à Samuel Bowles, directeur du *Springfield Republican*, et à sa femme vont de 1858 à 1881. C'est dans une lettre à Samuel Bowles (1858) qu'Emily affirme que « ses amis forment son domaine » (*my friends are my estate*). C'est l'automne, dit-elle, les hommes fauchent les regains ; les melons sont plus petits que ceux de juin, mais plus parfumés.

L'hiver suivant, dans une lettre à Mrs. Bowles, elle décrit le mauvais temps : « Il neige, et puis il pleut, et puis de frères brouillards pendent comme des voiles autour des maisons, et puis le jour devient topaze comme une épingle à chapeau. » Elle met ses doigts sur les carreaux de la fenêtre, essayant de penser au vol des oiseaux. Elle parle de toutes ces choses avec son chien Carlo, dont les yeux comprennent (*and his eyes grow meaning*). Une lettre de

nouvel an, 1859, joint aux vœux habituels un baiser brun de Carlo et un baiser gris et blanc de Pussy.

En 1864, elle envoie à Mrs. Bowles un volume de Robert Browning, un volume de Charlotte Brontë. Elle avait une grande admiration pour les Brontë, surtout pour Emily qu'elle qualifiait de « gigantesques ».

La même année, Mrs. Bowles tombe malade. Emily lui écrit qu'elle prie pour elle, « un humble sanctuaire, nos genoux, mais la Madone regarde d'abord le cœur ». Il est curieux de trouver chez une Puritaine comme Emily Dickinson une tendre et confiante dévotion envers la Vierge Marie.

Les lettres d'Emily à Mary Bowles sont parmi les plus affectueuses qu'elle ait écrites ; elles sont émaillées de citations bibliques. En 1880, elle parle à Mary Bowles de son père, Edward Dickinson. Puis ajoute : « L'immortalité est un hôte sacré, mais quand elle devient pour vous et pour nous un membre de la famille, le lien est plus vif. »

La seule amie d'Emily qui la poussa vivement à publier ses poèmes fut Mrs. Helen Hunt, qui devint ensuite Mrs. Jackson, son premier mari ayant été tué dans la guerre civile. Helen Jackson, entre 1870 et 1884, était un écrivain connu ; elle avait publié des poèmes, des romans, des anthologies. Elle sollicita des poèmes d'Emily en 1876, 1878, 1884, et demanda, en 1884, d'être l'exécutrice testamentaire d'Emily, qui était gravement malade, mais elle mourut en août 1885, près d'un an avant Emily.

La nonne d'Amherst.

Emily Dickinson, dans ses dernières années, devient la légendaire nonne d'Amherst, la vieille fille excentrique toujours habillée de blanc, celle qu'on ne voit plus en ville, qui ne se montre plus aux visiteurs, qui ne sort plus qu'au jour tombant pour aller soigner ses fleurs dans le jardin.

Ce portrait devient à peu près exact en 1862, après le départ du pasteur Wadsworth pour la Californie. Jusqu'alors elle avait témoigné un grand goût pour la solitude, mais elle n'était pas une recluse ; elle n'assistait guère aux offices du dimanche, tout de même elle causait

avec les visiteurs, faisait des promenades avec son chien Carlo, accompagnait son père, son frère, sa sœur, sa belle-sœur dans leurs visites, dans leurs excursions en voiture.

A partir de 1862 son existence devient de plus en plus solitaire. En 1864 et 1865, ses yeux malades l'obligent à passer quelques mois à Boston dans une pension de famille où se trouvent ses cousines Louisa et Frances Norcross ; elle évite toute autre compagnie. Elle comptait y retourner en 1866 ; son père, dit-elle, « ne le veut pas parce qu'il a l'habitude de moi ». Dès lors on peut dire qu'elle s'enferme dans sa maison et dans sa chambre ; elle ne sort de chez elle que pour les réunions annuelles du collège, à quoi elle renonce dès 1870. Elle continue de faire le pain et les puddings de la famille, elle écrit et reçoit beaucoup de lettres ; mais sa réclusion devient de plus en plus absolue, à tel point que les gens d'Amherst la disent « intelligente mais bizarre ». Pour quelles raisons ? Durant sept ans, de 1875 à 1882, elle doit s'occuper de sa mère paralysée ; ensuite elle ne veut plus voir personne. On ne peut que supposer qu'elle préférerait s'abandonner à ses regrets d'amour déçu, à ses rêves de poèmes qu'elle accumulait dans une malle en bois de camphrier. En outre, elle était souvent malade ; elle souffrait de troubles rénaux et avait des troubles de la vue. Elle ne descendait même plus de sa chambre pour accueillir un ami aussi cher que Samuel Bowles. Dans des lettres qu'on a publiées, il n'y a presque point d'autres allusions à la guerre de Sécession que la mort de trois jeunes gens originaires d'Amherst ; on dirait que la crise politique de son pays n'existe pas pour elle. Elle garde son affection pour les enfants. C'est de sa fenêtre qu'elle s'entretient avec eux, qu'elle leur fait passer des caramels et des bonbons. Elle avoue que de trop près les tout petits lui font peur, qu'elle préfère les jeunes garçons silencieux, pas trop remuants.

Il y a beaucoup de tristesse dans les poèmes qui semblent être les derniers qu'elle ait écrits. La pensée de la mort la hantait. Six mois après la mort de sa mère, un an après la mort du pasteur Wadsworth, elle écrivait à Charles H. Clark : « Etes-vous certain qu'il y a une autre vie ? Alors qu'ils désirent tant le savoir, je crains que peu en soient sûrs. »

Pourtant il ne faudrait pas se figurer Emily Dickinson dans ses dernières années comme une personne d'humeur constamment sombre. Une de ses lettres les plus amusantes, 4 juillet 1879, fut suggérée par un incendie qui détruisit quelques maisons d'Amherst. Elle rit des cloches qui sonnent, des oiseaux qui continuent de chanter, de sa mère qui continue de dormir malgré le fracas des maisons qui s'écroulent et des barils de pétrole qui explosent ; elle rit de sa sœur à qui elle fait accroire que c'est le feu d'artifice de la fête nationale. « L'incendie faisait tant de lumière, dit-elle, que je vis une chenille sur une feuille bien loin dans le verger. »

Les rares privilégiés avec qui elle voulait bien converser la trouvaient bavarde, fatigante, souvent incompréhensible.

« Mais à certains moments, dit le professeur John Burgess qui fut de ces rares privilégiés, elle semblait inspirée et exprimait plus de vérité dans une phrase de dix mots que le plus savant professeur dans un cours d'une heure. »

Sa dernière lettre, adressée à ses cousines Norcross, est du 15 mai 1886. Elle se compose de deux mots empruntés, à ce qu'il semble, au titre d'un livre qu'elle venait de lire : *Called back*, qu'on pourrait traduire par : on me rappelle.

Emily s'endormit aussitôt après et mourut le soir même. Le colonel Higginson note que son visage était rajeuni par la mort ; Emily avait observé la même beauté sur les traits défunts de sa mère. Elle fut enterrée le 18 mai. Des étudiants du collège d'Amherst portèrent son cercueil. Devant sa tombe, le colonel Higginson lut le poème posthume où Emily Brontë affirme sa foi en Dieu et en l'immortalité :

No coward soul is mine.

II. L'ŒUVRE

Un poète posthume.

Emily Dickinson était morte laissant dans sa malle en bois de camphrier des milliers de poèmes inédits, quelques-uns recopiés à l'avant et au revers sur des feuilles de papier attachées par des fils, d'autres à l'état de brouillons, le plus souvent sans ponctuation et avec des variantes, sur toutes sortes de papiers : vieilles enveloppes, bouts de journaux, réclames, invitations. Deux poèmes seulement avaient paru de son vivant, malgré elle et sans être signés, dans le *Springfield Republican* : une fantaisie sur la Saint-Valentin, une suite de quatrains aujourd'hui célèbres sur la vipère. Une dizaine de personnes au plus connaissaient la multiplicité, la variété, la valeur de l'œuvre inédite laissée par la poétesse demi-toquée (*partially cracked poetess*). Ce qui eut alors lieu a été conté par la fille de Mrs. Todd, Mrs. Millicent Todd Bingham dans un livre intitulé : *Ancestors' brocades, the literary debut of Emily Dickinson*, New-York, Harper, 1930.

Vinnie découvre les manuscrits ; elles les montre à son frère, à sa belle-sœur, à Mrs. Todd. Ils décident de chercher à les publier. Mrs. Todd se charge du travail de recopie, de choix, de classement, qu'elle soumet ensuite au colonel Higginson. Ce travail lui prend plus de trois ans, de juin 1886, à novembre 1889. Ils ne se soucient pas de l'ordre chronologique des poèmes ; impossible de l'établir dans le désordre où ils ont été laissés, ou d'après l'écriture d'Emily aux diverses époques de sa vie, ou d'après des allusions à tel ou tel événement. Ils partagent les manuscrits en trois groupes :

1° Ceux où la pensée est la plus originale et exprimée dans la forme la meilleure ;

2° Ceux qui renferment des idées frappantes, mais avec trop de particularités de construction ;

3° Les poèmes trop obscurs ou de forme trop irrégulière. Provisoirement, ils se contentent du premier groupe qu'ils divisent en quatre parties d'après le sujet qui leur semble traité : la vie, la nature, l'amour, le temps et l'éternité.

Le volume de *poèmes par Emily Dickinson* paraît en novembre 1890, tiré à quatre cent quatre-vingts exemplaires, vendu un dollar et demi ; sur la couverture, des lys (Indian pipes) dessinés par Mrs. Todd. Grand succès immédiat, aidé par des conférences et des articles de Mrs. Todd et du colonel Higginson ; une seconde édition paraît en décembre 1890, suivie d'autres ; la sixième édition est de mars 1891. Les critiques américains découvrent l'intensité des poèmes, regrettent leur ton parfois impie ou morbide, reconnaissent que la forme manque de correction grammaticale et métrique ; les critiques anglais sont encore plus sensibles à ces imperfections, mais admirent la force concentrée de l'expression.

Une seconde série de poèmes paraît en 1891, une troisième en 1896, deux volumes de lettres recueillies par Mrs. Todd en 1894, encore une série de poèmes publiée en 1914 par la nièce d'Emily, M^{me} Marthe Dickinson-Bianchi, une autre série en 1929, encore une autre en 1935. Le premier volume soi-disant complet des poèmes paraît en 1937.

Entre temps la brouille s'est mise entre les survivants et les intimes de la famille Dickinson. Vinnie, Austin et Sue se querellent sur la possession des manuscrits, sur les droits d'auteur. Mrs. Todd n'ayant pas eu part aux droits d'auteur, Austin, en 1895, lui fait don d'une pièce de terre, il meurt la même année. Le 7 février 1896, Vinnie signe le don de la pièce de terre à Mrs. Todd, puis refuse de reconnaître sa signature. Il y a un procès qui commence en 1896 et dure des années. Vinnie meurt le 31 août 1899, Sue meurt en 1913. C'est la fille de Sue, Marthe Dickinson Bianchi, qui publie, en 1914, une nouvelle série de poèmes, *The Single Hound*, et la réédition des lettres en 1924. C'est elle aussi, aidée d'Alfred Leetle Hampson, qui publie, entre 1937 et 1946, dix éditions successives des poèmes d'Emily Dickinson. Mais c'est Mrs. Todd qui publie, en 1931, une nouvelle édition augmentée des lettres. Mrs. Todd

meurt en 1932. En 1945, signé de son nom et de celui de sa fille. Mrs. Millicent Todd Bingham, paraît à New-York, chez Harper and brothers, un gros volume de poèmes inédits d'Emily Dickinson — *flèches de mélodie, Bolts of Melody* — six cent soixante-six poèmes divisés en diverses parties d'après tel ou tel vers de certains poèmes, traitant des mêmes sujets que le volume précédent.

Tout en reconnaissant le travail méritoire de déchiffrement et de classement auquel Mabel Loomis Todd, Millicent Todd Bingham, Martha Dickinson Bianchi consacreront des années, il est permis de regretter que les deux volumes publiés d'Emily Dickinson n'indiquent pas à quelles séries, recopiées par l'auteur ou non recopiées, appartiennent les poèmes ; aucune tentative d'en fixer l'année de composition, de déterminer quels événements ont pu suggérer ce poème-ci ou ce poème-là, quelles variantes possibles étaient notées et quelles raisons ont fixé le choix des éditeurs.

Nous ne pouvons pour l'instant qu'analyser les deux volumes de poèmes tels qu'ils ont paru.

Analyse de l'œuvre : premier volume.

Poèmes par Emily Dickinson, édités par sa nièce Martha Dickinson Bianchi et par Alfred Leetle Hampson. (Boston, Little, Brown E. Co, 1946.)

Première partie : LA VIE.

Cette partie est faite de leçons morales, analogues à celles de l'anthologie grecque ou des livres sapientiaux.

— C'est le vaincu qui apprécie le bonheur de la victoire, l'échappé d'un naufrage qui comprend la souffrance de celui qui sombre, l'homme prudent ou frugal qui savoure un bon repas, le possesseur d'un petit trésor qui ressent le véritable orgueil du propriétaire.

— Soyez modérés, soyez charitables, conseille Emily. Elle célèbre les bonheurs quotidiens, s'enivre du jour et de la lumière, choisir un ami, lire et relire quelques beaux livres.

Quelques poèmes humoristiques portent sur un vieux

ménage cambriolé, sur de vieilles dames vertueuses et prétentieuses.

Quelques poèmes sont d'un lyrisme ardent ; ils célèbrent l'espérance, la foi indomptable des martyrs, la foi tout court qu'il ne faut jamais enlever à personne.

Le poème sur l'espérance (32) est optimiste ; l'espérance, c'est la vertu qui, en toutes circonstances, donne des ailes au cœur. De même le poème (17) sur le bonheur de se réveiller le matin et de faire sa toilette, de jouir de la lumière (20).

Quelques poèmes sur le Ciel envisagé par les croyants comme une médecine et un règlement de comptes après la mort (47), sur la prière qui n'est rien de plus qu'un élan où l'âme n'atteint qu'elle-même (86), sont d'une veine plus sceptique et ironique que chrétienne.

D'autres poèmes semblent appartenir aux dernières années d'Emily ; ils confessent sa déception en face de la vie (9), sa solitude volontaire et têtue (13). Le ton est plus irréligieux que religieux. Emily revient souvent à ce thème, une de ses notes dominantes : nous aspirons à l'immortalité, nous n'atteignons de l'immortalité ni certitude ni garantie.

Emily est puritaine, chrétienne de cœur et d'éducation ; l'expérience de la mort autour d'elle, partout, entraîne sa raison vers la négation, encore que la pensée dépasse toute conception de l'univers, mette l'homme sur le plan éternel de Dieu. Le poème sur la valeur irréductible de la pensée (126) est d'une sublimité pascalienne ; également d'une sublimité pascalienne le poème sur la foi qui ne peut se remplacer (119), sur les pleurs et les soupirs formant la trame de toute vie humaine (91).

Deuxième partie : LA NATURE.

Voici peut-être les plus gracieux poèmes d'Emily Dickinson. Le sentiment de la nature chez elle est aussi spontané, pur, direct, que chez les poètes de la Renaissance ou les grands romantiques. C'est une joie sensuelle de percevoir les choses par les yeux et les oreilles, de se joindre à leurs vibrations et à leurs assoupissements. Ici Emily est la sœur de Keats, une sœur féminine et enfantine.

Sa joie du printemps et de la lumière est complète, sans besoin d'explication scientifique, de considération métaphysique ou religieuse. Ce qu'elle préfère, ce sont les premiers et derniers instants du jour avec leur profusion de couleurs, d'oiseaux qui chantent. Elle célèbre le rouge-gorge en mars et en avril, quand les arbres n'ont pas encore de feuilles. Elle regarde avec sympathie l'oiseau qui tranche un ver en deux, dévore les morceaux, s'enfuit. Elle s'attendrit sur les papillons valsant dans la lumière, disparaissant on ne sait où. Les abeilles l'enchantent, leur corps noir et doré, leur bourdonnement, leur passion brutale pour les roses et pour le trèfle en fleur. La vipère l'étonne et lui donne froid dans le dos ; c'est un être mystérieux, terrible, qui surgit à l'inopinée, se déploie, se referme et devient invisible, reparait. Autant que le papillon et l'abeille, Emily aime la délicieuse chauve-souris avec son double parapluie et ses vols au crépuscule ; on a tort, dit-elle, de lui attribuer des sentiments ou des présagés malveillants.

Parmi les oiseaux le geai et le pivert ne lui plaisent pas moins que le rouge-gorge, le roitelet, le loriot. Le geai est intrépide, c'est un soldat, un magistrat ; le pivert tapote les arbres en quête de vers.

Keats n'a pas plus de vénération qu'Emily pour la lune, cette reine au visage changeant et souriant, à la bouche d'or, à la robe d'azur. Toutes les modestes fleurs attirent l'amitié d'Emily, la violette visible seulement par son parfum, la gentiane qui s'épanouit sur les hauteurs jusqu'à l'approche de l'hiver, l'arbousier qui annonce le printemps, l'églantine si timide, si confuse, cachée parmi ses petites feuilles, la rose d'abord ronde comme un cocon puis s'éployant en danseuse.

Emily n'a point peur de l'araignée, cette artiste adroite et désintéressée. Elle n'a point peur de la neige qui orne de blancheur silencieuse la désolation de l'hiver, qui ajoute une splendeur d'albâtre aux clôtures. Elle ne dédaigne pas le champignon, cet enfant bâtarde de la nature, malgré son origine inconnue et son éphémère durée. Elle ne recherche pas les paysages extraordinaires, les sites grandioses. Elle se contente de la nature qu'elle a sous les yeux, dans son jardin, aux alentours de sa petite ville. Elle n'élargit

pas comme Wordsworth ses sensations de réflexions morales, d'aperçus philosophiques. Pour elle une averse, c'est simplement une averse, un coup de pluie qui crépite sur le toit, grossit les ruisseaux.

Le poème sans doute le plus caractéristique de cette série et le plus exquis est celui qui chante le bonheur de l'herbe (60).

Emily voudrait aussi être une goutte de rosée, se dissoudre dans le soleil, fleureter librement avec l'abeille et le papillon (99). Elle envie même l'eau mystérieuse qui dort au fond d'un puits; pourquoi les hommes la redouteraient-ils alors que les herbes ne la redoutent point ? (96). Ne pas être étranger à la nature, ne pas la méconnaître comme les faux savants et les fausses dévotes, se conformer et s'unir à elle, c'est la meilleure façon d'honorer Dieu. Un poème, qui fit scandale lorsqu'il parut, tourne en ridicule ceux qui s'imaginent observer le jour du Seigneur par des offices et des prières. Quand arrive le dimanche, c'est le verger qui est le temple d'Emily, le loriot son chanteur et sonneur de cloches, et le sermon de Dieu est moins long que celui du clergyman (57).

Tous ces poèmes respirent la joie, la santé, l'optimisme d'un enfant qui chante parce qu'il se porte bien, d'une abeille qui fait son miel, d'un papillon ou d'une fleur sous le soleil. Il faut les rapprocher de cette déclaration d'Emily dans maintes lettres : que le bonheur suprême, c'est de vivre, d'exister, de comprendre. Cette philosophie spontanée, enfantine, nous la retrouverons contrariée par la plus grande et la plus permanente des inquiétudes l'angoisse en face de la mort.

La troisième partie du premier volume d'Emily Dickinson s'intitule : *l'amour*. C'est un choix très incomplet et très désordonné des poèmes suggérés par l'aventure sans doute platonique d'Emily avec le pasteur Wadsworth. Poèmes d'ardeur triste et désespérée, d'amour inaccompli, qui souffre d'avoir dû rester inaccompli. Nous ne savons pas au juste tout ce qui se passa entre Emily et le pasteur Wadsworth, les lettres qu'ils échangèrent, les entrevues qu'ils purent avoir.

Il ne faut pas serrer de trop près le sens littéral des poèmes, ni s'étonner de leur ton religieux ou irréligieux. Emily avait des naïvetés de vieille fille ; quoique de formation puritaine, lectrice assidue de la Bible, elle s'y sentait à l'étroit. Un poème liminaire nous avertit qu'elle va nous révéler son cœur et l'univers contenu dans ce cœur, les champs, les prairies, les abeilles. Elle a choisi un bien-aimé. Un veto s'est opposé à ce choix, mais ce choix demeure éternel. Ce choix lui apporte des souffrances immenses comme la mer (2) ; il ne changera jamais, il est immuable comme les montagnes et le soleil (3). Séparé d'elle simplement par une porte entrouverte ou aussi lointain que le paradis, son bien-aimé demeure son bien-aimé (4). Elle lui a donné toute sa personne ; quoi qu'il arrive, elle lui appartient à travers les siècles (5 et 6). Sa vie séparée de son bien-aimé est un calvaire (7 et 8). Y a-t-il là une allusion ésotérique au fait qu'à San-Francisco le pasteur Wadsworth dirigeait la paroisse du Calvaire ? Son amour est un ruisseau que la mer refuse d'accueillir (10 et 11). Ils ne seront réunis que dans l'autre monde ; dans cet autre monde elle aimerait mieux le visage de son bien-aimé que celui de Jésus ; elle préférerait être en enfer avec son bien-aimé qu'au paradis sans lui (12). Bien entendu, poème qui fit scandale, ainsi que le poème suivant. Leur dernière entrevue eut lieu un jour d'été ; pour elle ce fut une crucifixion ; cette crucifixion pourra justifier leur mariage lors du jugement dernier (13).

Les poèmes qui suivent mélangent l'inspiration puritaine et les regrets amoureux.

Ce n'est pas de son libre choix qu'elle fut baptisée ; c'est de son libre choix qu'elle a élu son bien-aimé (14) : mariage de leurs âmes et de leurs yeux qui est un contrat éternel ; elle n'est plus une jeune fille sujette à ses parents, elle est l'épouse de son bien-aimé (15 et 16). Entre toutes les âmes créées, elle a choisi son bien-aimé ; c'est un don entier et mutuel.

*Je me suis donnée à lui
Et en paiement je l'ai pris (20-22).*

Ses lettres ne sont que désirs fiévreux d'être à lui (23) ; celles qu'elle reçoit de lui, elle les lit en cachette comme des messages célestes (24). Elle voudrait passer ses nuits avec son bien-aimé, amarrée à lui comme une barque au rivage (25). Elle envie le bonheur de la femme mariée qui passe ses soirées d'hiver avec son mari (26).

Les derniers poèmes sont plus désabusés. L'amour imaginé est plus beau que l'amour accompli, la femme voilée plus désirée que la femme au visage découvert. Pourtant elle était toute réservée à son bien-aimé ; c'est à lui qu'elle consacrait ses pétales de fleurs, sa musique d'alouette, son rêve de joie débordante ; il ne lui en reste qu'un souvenir, et le souvenir est périssable comme toute créature vivante :

*Nous survivons à l'amour comme à d'autres choses
Et nous le mettons au tiroir... (49).*

Cependant elle demeure transfigurée par son amour ; elle continue de vivre dans la vision de son bien-aimé, avec l'espoir de le rejoindre dans l'immortalité. Elle ne cesse de penser à lui, à la maison où il habite, au jour qui l'éclaire (53).

Le dernier poème de la série résume l'existence amoureuse d'Emily Dickinson. Le même jour, dit-elle, elle naquit, se maria, fut mise au linceul sans avoir connu les bonheurs du mariage (57).

Un grand nombre d'autres poèmes dans le premier volume et dans le volume ultérieur, les *Flèches de mélodie*, confirment que l'amour irréalisé, impossible d'Emily Dickinson pour le pasteur Wadsworth fut le grand événement de sa vie sentimentale. Amour religieux, voulu par le destin, sur terre fait d'impossibilités et de souffrances ; amour impérissable dont Dieu permettra l'accomplissement dans l'immortalité.

La quatrième partie des poèmes porte comme titre : *le temps et l'éternité*. S'agit-il de poèmes métaphysiques ou religieux ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que le problème de la mort et de la survie après la mort fut pour Emily Dickinson, surtout dans ses dernières années, la méditation la plus fréquente, l'émotion la plus aiguë.

Tâchons d'en voir avec elle les divers aspects. La mort est un fait universel. On honore les morts, on leur adresse des funérailles respectueuses comme si c'était leur jour solennel par excellence (1), comme si leur âme quittait la terre pour l'éternité (3). Le mort n'appartient plus à notre univers, il appartient au monde des anges (5).

Autre fait non moins universel. La nature ne prend pas garde à ceux qui disparaissent ; elle continue sa marche tandis que sous la terre les morts continuent leur sommeil insensible et muet (9).

En face de la mort, vaines sont nos conceptions, beauté ou vérité (10), vaines nos occupations ; la ménagère ne coudra plus, ne balaiera plus les toiles d'araignées (11). La mort est quelque chose de tout-puissant, d'inéluctable, de définitif ; les yeux deviennent vitreux et ne voient plus, une sueur perle sur le front. Le seul espoir qui nous reste devant une telle destruction est l'espoir en Dieu (17).

Emily revient à maintes reprises sur cette destruction, cette disparition.

Celui qui meurt n'est plus maître de lui ; on ne sait quels noms il profère, il commence à dire quelque chose et l'oublie. Le poème 20 fut-il suggéré à Emily par la mort de sa mère ?

*Elle dit quelque chose et l'oublia,
Puis légèrement, tel un roseau
Penché vers l'eau, elle frémit un peu,
Accepta et fut morte.*

Emily imagine sa propre mort, comment ses pieds s'endorment, comment la lumière s'efface (25) ; puis le jour de son enterrement, qui sera un jour pareil aux autres ; les enfants joueront devant l'école, le blé poussera dans les champs, sa maison demeurera aussi petite dans l'immensité de la nature.

La foi de son enfance ressuscite au cœur d'Emily. Le mort se dirige vers Dieu comme la fleur vers le soleil (34). Jésus l'accueille et lui explique l'Évangile (39), l'introduit au paradis qui est une cité de douceur, de tendresse, de paix (54).

Après cette vision chrétienne, poèmes de dure observation, de navrante tristesse, d'amère réalité.

Nous ne pouvons sans douleur penser à nos morts. Nous gardons leur souvenir avec une précision apitoyée, tel costume, telle plaisanterie, telle invitation à prendre le thé, mais nous savons qu'ils sont infiniment lointains, qu'ils ne reviendront plus (61). Nous ne pouvons que regretter de ne pas les avoir assez compris, assez aimés, surtout dans leurs derniers moments (68, 86, 93). Les circonstances de la mort sont piteuses ; le mourant a soif, une mouche qui bourdonne l'empêche de penser (128). La maison où il y a un mort est pleine de remue-ménage, l'impérieux pasteur, la modiste, le menuisier qui prend les mesures pour le cercueil, le matelas qu'on met désinfecter à la fenêtre (130). Le lendemain de l'enterrement, il faut réarranger la maison.

Qu'est-ce qui suit la mort ? Les disparus sont vite oubliés. Nous nous demandons à quoi ils peuvent s'occuper dans ces étranges auberges que sont les cimetières (74) ; ils doivent regretter leurs besognes terrestres (124). Nos imaginations de l'autre monde se figurent un chaos effroyable et immobile (75, 77).

Les critiques américains, peut-être scandalisés par ces poèmes, ont parlé de l'humour sceptique d'Emily Dickinson. Il y avait parfois chez elle un poète réaliste à la fois tendre et sceptique. Dans d'autres poèmes le ton redevient chrétien. Emily admet que la passion et la résurrection du Christ expliquent la mort, la justifient.

Ici, comme dans ses poèmes d'amour, elle est tour à tour croyante et incroyante, résignée dans la foi, dressée dans la révolte.

Le dernier poème de la série, un des plus beaux quoiqu'il ne soit pas fondé sur une image originale, compare la mort au débarquement paisible après la tempête (141).

Il faut redire qu'Emily Dickinson est à la fois croyante et incroyante. Son intelligence n'est plus chrétienne, son cœur a des révoltes qui ne sont pas chrétiennes. C'est dans la foi en Jésus-Christ qu'elle retrouve l'apaisement, la confiance. Elle n'est pas sûre du paradis, elle essaie d'y croire parce que la réalité est trop cruelle.

Le recueil intitulé *le Lévrier solitaire* (*the Single Hound*) fut publié par la nièce d'Emily, Marthe Dickinson-Bianchi, en 1914. Il comprend cent quarante-six poèmes, les uns de sens défini, les autres plus difficiles à saisir. Ils sont dédiés à la belle-sœur d'Emily, Sue. On sait que les relations d'Emily et de Sue furent changeantes, alternant entre la tendre amitié et la demi-brouille.

Le recueil n'est pas cohérent ; il porte sur des thèmes divers. Le premier poème semble en expliquer le titre, en énoncer le thème et la portée :

*L'âme est condamnée à être
Pour soi-même la plus grande aventure,
Accompagnée d'un lévrier solitaire,
Son identité.*

Emily déclare qu'elle préfère sa solitude inconnue à la renommée, nourriture volage sur une assiette éphémère (2 à 5, 20). Elle possède une certitude ferme d'être une créature vivante, douée de volonté, à certains moments animée d'enthousiasme (11). Mais elle ne tient pas à ce qu'on scrute sa vie, car la biographie survient après la mort ; d'ailleurs toute biographie est plus vaste qu'un roman, nous ne pouvons exprimer la réalité (12 et 13). Pas même connaître la réalité ; on ne connaît l'âme de personne, on ne se connaît pas soi-même (25). Vouloir pénétrer en son âme, c'est comme si le fini cherchait à embrasser l'infini. Une maison ne se rappelle pas comment elle fut bâtie, avec quels matériaux, par combien d'ouvriers (25). Incertitude, la genèse de notre vie (20) ; plus grande incertitude, le sort de notre vie après la mort, car il nous arrive d'avoir la sensation de l'immortalité (33).

Examinons notre connaissance de la nature. La nature est si vaste que nous ne pouvons l'exprimer ; ses spectacles et harmonies nous dépassent, sa beauté nous accable ; nous n'en saisissons que la pellicule extérieure, chacun d'une manière différente (37 à 45).

Pour voir à plein la vanité de nos conceptions terrestres, il suffit de visiter un cimetière, de songer que la mort de tel ou tel individu ne modifie en rien la marche des choses (74, 75). Emily n'ignore pas le contenu des dogmes chrétiens.

On lui a enseigné que les morts vivent d'une vie plus éclatante que la vie terrestre, qu'il y aura la résurrection finale, que l'âme va au-delà de la chair (90). A cela elle oppose des questions et des négations : « Gardons-nous notre personnalité après la mort ? » (91). La Bible ne nous apporte aucune certitude religieuse ; c'est une collection de légendes et de personnages symboliques figurant des préceptes moraux qu'illustrent de sévères sanctions (104). L'Eden, c'est l'image de la vie, et nous en sommes chassés (108) ; l'amour, nous n'en atteignons que de menus incidents ; la parole n'est pas plus expressive que le silence. Enfants, on nous a enseigné Dieu le Père et Dieu le Fils ; nous n'y avons compris qu'une chose, c'est que c'étaient des figures redoutables (111). Le fin fond de tout, c'est la poussière et la mort, et ce fin fond demeure un impénétrable secret (106).

C'est par une telle négation s'achevant en pirouette d'humour qu'Emily proclame son scepticisme intellectuel. Scepticisme qui n'eut jamais rien d'absolu ; d'autres poèmes montrent que son cœur était resté chrétien. Le dernier poème montre qu'à travers les difficultés et obscurités de la vie — montagnes, fleuves, déserts, mers à traverser — Emily espérait atteindre une réalité divine, une personne divine.

Nous savons qu'elle lisait la prose et les poèmes d'Emerson. *Le Lévrier solitaire* contient maints échos du christianisme libéral d'Emerson. Ce qui en est le plus apparent, c'est l'incroyance, la protestation contre une famille trop dévote, une éducation trop étroitement biblique.



L'accueil enthousiaste que suscitèrent les lettres d'Emily Dickinson, parues en 1924, entraîna la publication, en 1929 et 1935, de nouvelles séries de poèmes. On ne peut assigner de dates à ces poèmes, on peut seulement y distinguer divers thèmes moraux, sentimentaux, psychologiques, métaphysiques.

Emily affirme qu'elle ne voudrait pas chercher à gagner de l'argent en publiant des livres (2) ; elle a conscience de sa valeur immortelle d'écrivain (3) :

— Si je chantais ou dansais, dit-elle, je surpasserais toutes les célébrités à la mode, la salle serait pleine comme l'Opéra (6). La plus belle chose du monde pour moi et la plus puissante, c'est la poésie (9 et 10). Ma poésie, c'est la conscience de mon âme dans la solitude par l'effort et la patience (14).

Suivent quelques méditations sur la vie de l'âme. C'est une prison, mais nous nous y accoutumons, nous nous y résignons. Le prisonnier arrive à aimer sa cellule ; l'enfant se croit roi de l'univers, en grandissant il se résigne à flatter les hommes qui l'entourent (21). Tout homme porte en lui un drame, le possible plus beau que le réel, l'espérance supérieure à la satiété. Ce drame a toujours le même dénouement, la mort ; nous nous en allons comme une baraque foraine (31), et sans avoir rien compris à la création des êtres, à la disparition des hommes (35).

Nous nous accrochons à notre être par le mariage, cette hérésie à deux ; par la croyance au paradis, perspective bien monotone, toujours le même dimanche sous la même surveillance de Dieu (37) ; par le recours à la prière, les enfants eux-mêmes s'aperçoivent que la prière ne sert à rien (38, 39) ; par la foi en l'infini après la mort, déception suprême :

Vers les morts

Il n'est point de géographie (42).

Après ces poèmes où domine la note incroyante et pessimiste, Emily se met en quête de consolations. La nature est si belle que nous ne pouvons l'exprimer ; les jours de lumière, les fleurs, les oiseaux reviennent à chaque printemps. La foi est toujours là, éclairante et féconde comme le soleil, décisive comme le chant des oiseaux dans un jardin matinal. Alternances du scepticisme et de la religion, du désespoir et de l'appel au Dieu chrétien, telle a dû être la vie d'Emily Dickinson, tel est constamment le double son de sa poésie.

D'autres poèmes repréentent des thèmes semblables. Ils décrivent la mort irréparable, le corps raide et froid, tombant à la fosse comme une pierre, la maison bruyante des

occupations habituelles malgré le départ d'un être chéri. Entre le défunt et les vivants il n'existe plus aucune communication. En face de cette désolation Emily revient aux perspectives chrétiennes. La mort nous acquiert le bonheur éternel ; le Christ garantit l'immortalité et la résurrection finale. Nous portons en nous notre double immortel qui est notre conscience et notre conscience implique la foi, non pas une certitude absolue, mais une espérance nécessaire et invincible :

*La foi est le pont sans piles
Soutenant ce que nous voyons
Vers le paysage que nous ne voyons pas (116).*

Ici encore l'on entrevoit des similitudes avec le christianisme libéral d'Emerson.

Le volume publié en 1890 contenait de nombreux poèmes sur l'amour ardent et impossible d'Emily pour le pasteur Wadsworth. Voici maintenant une nouvelle série inspirée par le même sujet, mais plus douloureuse, plus désespérés. Elle a connu tous les émois de l'amour, le cœur animé d'une vie nouvelle, le monde transformé en une splendeur jusque-là insoupçonnée ; elle se croyait belle, elle offrait son sourire ; elle rêvait d'être la femme modeste, dévouée, généreuse, la bonne ménagère. Que n'eût-elle donné pour revoir le visage de son bien-aimé ? pour être la jeune mariée triomphante qui remplace la timide jeune fille ? Cet enthousiasme fut de courte durée.

Deuxième volume : Flèches de mélodie.

Le second volume des poèmes d'Emily Dickinson — *Flèches de mélodie, Bolts of melody* — n'a paru qu'en 1945, cinquante-cinq ans après la publication du premier volume. Cet étrange retard est dû à la brouille suivie d'un procès qui survint en 1896 entre Lavinia Dickinson et Mrs. Mabel Loomis Todd. Ce ne fut qu'en 1929 que Mrs. Todd rentra en possession de la malle en bois de camprier contenant les manuscrits non publiés d'Emily. Une tâche plus difficile encore que pour le premier volume attendait l'éditeur. Les manuscrits étaient des bouts de

papiers de toutes sortes avec peu ou point de ponctuation, des variantes ou des ajouts dans les marges, les mots importants commençant par des majuscules. Mrs. Todd et sa fille, Mrs. Millicent Todd Bingham, se mirent à l'œuvre pour préparer une édition de tous ces inédits. Mrs. Todd mourut en octobre 1932. Sa fille continua le travail, déchiffrant et ponctuant les poèmes du mieux qu'elle pouvait, disposant ensemble les poèmes qui se ressemblaient, les classant et leur donnant une sorte de gradation ascensionnelle d'après des titres empruntés à certains vers. Cette gradation est-elle conforme aux intentions de l'auteur ? On ne saurait le dire, pas plus qu'on ne saurait regarder comme définitif le choix de telle ou telle variante.

Les titres sont au nombre de douze.

1. La féerie lointaine du jour (*the far theatricals of day*). Cette partie pourrait s'intituler : joie de la lumière, des couleurs, de la nature en son mouvement. Ce sont des tableaux impressionnistes. Emily célèbre l'heureux délire du soleil et des oiseaux lorsque le jour commence (2). Elle observe que nous prenons à peine garde à la beauté des heures diverses, des nuages (16), du calme après un coup de vent (23), du soleil qui se couche (25), des étoiles et de la lune en leur bleu domaine (42). La sensation de la nature est directe, joyeuse.

2. La ronde année (*the round year*).

Même sensation directe et joyeuse des saisons. Le printemps est célébré comme la saison où Dieu est visible (52).

L'été est encore plus somptueux. C'est un vaisseau magique ayant le papillon comme capitaine, l'abeille comme timonier, et comme équipage tout un univers (57).

L'automne nous enchante par ses vives couleurs, ses beaux jours attardés.

3. Mon cortège (*my pageantry*).

Ici apparaît l'Emily jardinière, celle qui toute sa vie, dans sa maison ou son jardin, cultiva des fleurs, les arrosa, les protégea contre les vers, le vent, la chaleur ou le froid, celle qui ajoutait un brin de fleur à la plupart de

ses lettres. Emily nous assure que les fleurs ne songent qu'à nous faire plaisir par leur beauté et leur parfum (88).

4. Nos petits cousins (*our little kinsmen*).

Nos petits cousins, ce sont les animaux qui surgissent après la pluie, la bavarde grenouille, surtout ces musiciens de l'air, les oiseaux. Leur chant nous apporte un bonheur inexplicable (107).

Le loriot est l'oiseau des prairies, du bonheur, de l'insolence, le moineau celui de la gourmandise, le rouge-gorge celui de la reconnaissance (116).

Emily invective contre les chasseurs. — Chasseurs qui tuez des oiseaux, dit-elle, vous êtes des assassins tirant des coups de fusil aux anges qui « épandent leurs miracles de musique » (118). Elle n'a que des éloges pour les abeilles, ces boucaniers du bruit, ces effrontés amants de la rose et du trèfle. Elle n'a point de blâme pour l'araignée, infatigable tapissière. Elle n'a même pas horreur des mouches qui prennent nos meubles et nos yeux pour leurs écuries. Elle admire le modeste et frugal écureuil (145).

5. Je fus jadis une enfant (*once a child*).

Ici sont rassemblés quelques souvenirs d'enfance. Emily, quand elle était écolière, se demandait comment le ciel pouvait ne pas s'écrouler alors que s'était produite la chute des atomes (150). Elle a toujours eu devant sa fenêtre une branche de pommier qui ressemble à une cheminée, au front d'une colline, à l'index d'une girouette ; cette branche est couleur d'émeraude au printemps, blanche de neige en hiver (153). Elle contemple un petit garçon qui, à longueur de journée, court pour le plaisir de courir (157).

Elle contemple un vieux chat qui ne se rappelle même plus les souris et qui la fait souvenir des vieillards ayant pour seul souci que les enfants ne fassent pas de bruit (157).

Elle songe qu'elle n'osait aller jouer dans le cimetière (161).

Elle réfléchit qu'elle a vécu en imagination autant qu'en réalité (173).

6. La foule à l'intérieur du cœur (*the mob within the heart*).

Encore des souvenirs, voire des rancunes d'enfance. Petite, ses parents la punissaient en l'enfermant dans une pièce froide. Que Dieu le leur pardonne comme elle pardonne elle-même (176).

Petite, on ne lui donnait pas assez à manger, pas assez de jouets pour s'amuser (177, 178). Petite, c'était elle qui avait la plus petite chambre ; elle s'y réfugiait avec son panier, une lampe, un livre, un géranium ; elle songeait qu'elle pourrait mourir sans que personne y prît garde (179). Petite, « dans une circonstance difficile à dire », une araignée se glissa sur elle ; elle s'enfuit, comme si c'était elle, et non l'araignée, qui était l'intruse (181).

Sa vie est insignifiante. Elle lit chaque jour les nouvelles dans le journal, des nouvelles toujours les mêmes, « aussi nulles que rien ». Cela vaut mieux qu'aucune nouvelle (183).

Elle est malheureuse, mais elle a des moments de bonheur qui compensent tout le reste (191). Ces moments d'extrême bonheur et leur souvenir ne font que rendre plus aigu son malheur présent. Le souvenir des fleurs rend novembre haïssable ; on se sent mourir de froid. D'ailleurs qu'est-ce que le bonheur ? Une recherche illusoire. Jason et la Toison d'or n'ont jamais existé, ce n'est qu'une fable symbolique (208).

La seule perspective qui lui reste, ce sont les années qui s'écoulent, quelques amis vieux comme elle-même, des cheveux qui blanchissent.

7. Figures italiques (*italic faces*).

Ces poèmes datent-ils des dernières années d'Emily ? Leur obscurité, leur ton désabusé porteraient à le croire.

Portraits apitoyés ou humoristiques : l'ivrogne heureux, couché dans un fossé (242) ; une charmante femme qui a de beaux cheveux, de belles mains, une belle voix (245) ; un vieux couple qui se querelle, alors qu'autrefois leur conversation frémissait de tendresse (248) ; une dame dont les cheveux commencent à blanchir (252).

8. L'aurore infinie (*the infinite aurora*) rassemble des poèmes d'amour sans doute suggérés par le vain amour d'Emily pour le pasteur Wadsworth. Elle n'a connu de printemps que lorsqu'elle se crut aimée (256). Il lui semblait, même dans la solitude, que son bien-aimé contemplant tous ses gestes (257). Elle l'attendait à la gare avec une telle impatience qu'elle croyait que le train n'arriverait jamais ; elle avait préparé de belles choses à lui dire ; une fois qu'il était là, elle ne trouvait plus de paroles (258).

Ici se place un poème alambiqué qui semble insinuer qu'Emily faillit devenir la maîtresse du pasteur Wadsworth (263). Le dernier vers du poème est :

We didn't do it though !

Faut-il traduire par : Nous n'allâmes pas jusqu'au bout néanmoins ?

Les poèmes suivants sont des plaintes d'amour déçu. Son amour ne changera jamais ; elle demeure attachée à son bien-aimé comme l'abeille à la fleur, comme le rouge-gorge au printemps (274).

Les séries 9 et 10 — l'exploit blanc et la lumière vitale (*the white exploit, vital light*) — se composent de méditations sur la mort et l'au-delà, la pensée la plus constante d'Emily en même temps que celle de son amour déçu.

Les morts sont tellement immobiles, tellement lointains, qu'il vaut mieux aimer les vivants que pleurer sur eux ; les morts n'existent plus pour ceux qui sont de ce monde.

On ne peut rien contre la mort ; elle approche peu à peu, puis vous emporte brutalement dans l'inconnu. Cependant l'âme domine le corps ; il est permis de croire à son immortalité. Le tombeau, maison sans mesure ni fin, le cimetière, ville de squelettes silencieux, ne renferment pas le dernier mot des choses. Jésus nous a certifié que la mort était morte ; nous n'en savons pas davantage. Les squelettes sont infiniment au-dessous de nous, les âmes infiniment au-dessus. La science nous le confirme comme la religion (396).

11 et 12. Les deux dernières séries de poèmes — la campagne insondable, un domaine éphémère (*the inscrutable campaign, an ablative estate*) — portent sur divers problèmes de métaphysique et d'esthétique. De même les fragments inachevés adjoints à ce second volume. Beaucoup de ces poèmes sont obscurs, de construction assez lâche, de forme hésitante. Quelques-uns peuvent être des premiers essais d'Emily ; la plupart, par un ton désabusé, doivent appartenir à ses dernières années, lorsqu'elle était malade, remâchant son amour déçu et ses années si monotones en compagnie d'une mère paralysée. Ce sont des premières versions auxquelles elle n'a pas eu la force ou le temps de donner leur achèvement, leur gradation.

Retenons-en quelques poèmes fondamentaux. Emily se demande ce que peut être la poésie, d'où elle vient, quelle est sa portée. La poésie est une vision, une émotion, une lampe ; elle vient du cœur, car c'est le cœur qui nourrit l'esprit ; il faut l'écouter avec l'oreille intérieure plutôt qu'avec l'oreille verbale. Chaque siècle en tire lumière selon une perspective différente (432).

La poésie, comme la musique, c'est la fleur de l'âme. On ne peut dire qu'elle conduise directement à Dieu ; c'est l'infini dans le fini ; elle nous rend étrangers à la terre quotidienne, « elle va vers quelque chose de supérieur qui nous attire » (452). Aussi le poète ne doit-il pas rechercher la fausse gloire. Il doit se contenter d'être un éclair, un germe, d'exprimer son cœur avec modestie. Modestie vaut mieux que décevante renommée. Une image campagnarde illustre cette affirmation (456) :

*Le simple renom d'une touffe de trèfle
Dont la vache se souvient
Est plus doux que les royaumes émaillés
De la notoriété (456).*

Elle avoue de nouveau que maintes choses lui demeurent inexplicables, insondables. Pourquoi la souffrance ? Pourquoi notre incertitude à l'égard de Dieu et de la vie future ? Elle ne peut accepter la loi biblique du travail dans la peine, le Dieu biblique jaloux des hommes et de leur bonheur. La crucifixion du Christ a été un épisode répété

des milliers de fois ; elle n'a rien changé à l'histoire du monde ; nous continuons de naître pour mourir, nous continuons de ne pas accepter que notre vie soit éphémère (518).

Malgré son origine, incroyante par la raison et par l'humour, Emily Dickinson reste chrétienne de cœur. Elle ne peut accepter la mort, elle veut retrouver dans l'autre monde ses tendresses pour sa famille, son rêve douloureux d'un amour qui n'a pu s'accomplir ici-bas. Les deux termes les plus fréquents dans ses poèmes sont ceux d'immortalité et d'éternité.

III. — L'INSPIRATION

Les lectures d'Emily Dickinson.

Le biographe d'Emily Dickinson, G. F. Whicher, s'est demandé quels éléments pouvaient avoir suscité ou développé son génie poétique. Le trait le plus frappant de son œuvre, c'est qu'elle appartient à la tradition puritaine de la Nouvelle-Angleterre. Emily est saturée de la Bible qu'elle lisait elle-même, qu'elle entendait son père lire chaque soir en famille. Son goût des discussions morales dans ses vers ou ses lettres, son inquiétude religieuse viennent de la Bible. Elle est loin d'être croyante avec naïveté ou fanatisme ; elle raisonne sur les textes bibliques, elle les tamise au crible de son humour. Rappelons-nous qu'elle est du temps où l'exégèse tentait de saper la foi. Elle se trouve donc souvent aux confins de l'incroyance. Quand elle vient d'entendre un sermon menaçant sur le Jugement dernier, elle sourit et s'étonne que les auditeurs n'aient pas été pâles d'angoisse. La science, d'ailleurs, ne l'éblouit pas plus que la religion. Elle affirme que les savants connaissent moins la nature que les ignorants. Qu'importe le nom scientifique d'une étoile ? Un papillon est-il encore un papillon quand il est cloué dans une vitrine ?

Il lui est impossible de s'en tenir à la foi naïve, confiante. La forme la plus directe de la foi, la prière, débouche sur le silence de Dieu ; nos prières ne sont pas exaucées. « Si nos prières avaient une réponse, écrit-elle à ses cousines Norcross, vous seriez tous ici ce soir, mais je cherche et ne trouve point, je frappe et l'on ne m'ouvre point. Je me demande si Dieu est juste ? » En contrepartie, elle dira que l'impossible est plus réjouissant et souhaitable que le possible. Les quelques poèmes directement bibliques qu'elle a écrits confinent tellement au sacrilège qu'ils ont souvent scandalisé les croyants. Elle reproche au Père Céleste la suprême iniquité qui est de ne pas nous avoir donné de certitude sur notre destin mortel ou immortel. Elle trouverait le diable sympathique s'il n'était aussi perfide qu'intelligent. Nous sommes devant la Bible, dit-elle dans un autre poème, comme Balthazar devant les mots mystérieux inscrits sur le mur. Le sens en est souvent double ; comment choisir ? On peut se demander si Emily croit à l'inspiration de la Bible ; un antique volume, dit-elle, écrit par des hommes disparus sur la suggestion de spectres sacrés. Elle n'y trouve que des symboles, des préceptes, de sévères sanctions, des terreurs pour les enfants (104).

Cela revient-il à dire que philosophiquement la Bible est inférieure aux doctrines grecques ? D'autres poèmes ne sont pas de ton plus chrétien. Maintes fois Emily affirme que la mort et la poussière sont les ultimes secrets, que l'Éden est notre demeure de tous les jours. Ce qui demeure, c'est qu'Emily fut une lectrice constante de la Bible, mais lectrice indépendante et raisonneuse ; peut-être lectrice superficielle. On ne rencontre chez elle rien d'original ou de profond sur les problèmes fondamentaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, le péché, la rédemption, le salut.

Elle fut aussi lectrice assidue de Shakespeare. Les deux pièces qu'elle semble avoir préférées sont *Antoine et Cléopâtre* et *Othello*, témoignage de l'amour dans sa plénitude. Elle regarde Othello comme l'amoureux idéal, celui qui exige que l'objet aimé soit à lui tout entier.

Ses lettres indiquent une certaine familiarité avec l'œuvre de Dickens, une grande curiosité pour l'œuvre

de Robert Browning, une grande admiration pour son mariage romanesque. Elle a un véritable culte pour l'œuvre et la vie de George Eliot ; œuvre et vie tristes, dit-elle, la foi leur manque qui en eût été la fleur et le bonheur.

Maximes morales et poèmes introspectifs.

Emily est puritaine. La qualité de l'âme qu'elle conseille avant tout, c'est la maîtrise de soi-même. Elle préfère le vaincu indompté au vainqueur triomphant, le martyr au bourreau ; ses sympathies vont aux naufragés plutôt qu'aux rescapés, à ceux qui souffrent sans se plaindre. Que les choses demeurent ou disparaissent, gardons notre solitude comme notre bien le plus précieux. Emily dédaigne l'orateur applaudi par la foule, les vertueuses pharisiennes si contentes d'elles-mêmes qu'elles passent leur temps à médire d'autrui et de Dieu. Elle n'aspire qu'à de modestes trésors, le bonheur de manger quand elle a faim et d'être dans la lumière, de lire un beau livre, d'écouter le rouge-gorge le matin et, le soir, d'entendre un homme qui chante dans la rue. Les trésors les plus simples sont ceux auxquels elle tient le plus, une guinée qu'on lui donna dans son enfance, une étoile qu'elle admira au crépuscule. Si nous l'en croyons, il faut que nous connaissions et acceptions notre condition humaine qui est faite de douleurs autant que de joies, d'oubli autant que de souvenirs. Il est trois grandeurs qu'Emily place au sommet de l'âme, les grandeurs chrétiennes de la foi, de l'espérance, de la charité.

La foi est la richesse suprême ; il ne faut l'enlever à aucun être, ce serait le réduire à la mendicité. Cependant Emily ne fait point cas de la prière ; elle transforme Dieu en médecin et le Ciel en budget.

L'espérance est la vertu qui réchauffe tout le monde (I, 90).

L'espérance nous console des chagrins quotidiens. C'est par elle que nous nous voyons dans l'éternité, à côté des anges (I, 16).

Emily proclame qu'on ne saurait dire assez de bien de la charité ; c'est elle qui donne valeur à la vie (I, 16).

S'il n'y avait pas les tourments de la conscience et les incertitudes en face de la mort, Emily n'hésiterait pas à

être chrétienne comme ses ancêtres. Quels tourments de la conscience ? En vraie puritaine, elle s'aperçoit que tout homme est un roman extraordinaire, un rêve permanent d'éternité, un secret impénétrable de personnalité. Nous nous connaissons nous-mêmes si peu, nous ne pouvons nous rappeler exactement notre passé.

Même incertitude à l'égard de la nature. Nous croyons la voir et l'entendre. Chaque phénomène de la nature a pour chaque être une apparence différente, un son différent, un but différent. Le matin n'a pas le même sens pour le paysan et pour l'amoureux ; pour le paysan, c'est l'heure de traire les vaches, pour l'amoureux l'instant d'écrire à sa belle. Nous ne pouvons pas plus exprimer notre sentiment de la nature que nous ne pouvons communiquer la conscience de notre individu (34).

D'ailleurs l'habitude oblitère notre sentiment de la nature. Nous ne prenons pas garde à des spectacles merveilleux comme le lever et le coucher du soleil, le retour du printemps ; et quand notre émoi est vif, nous ne pouvons en faire part ; souvent le silence est plus expressif que la parole. L'art comporte plus d'inexprimé que d'exprimé, la conscience plus d'intuitions vagues que de notions distinctes. La conscience est une compagne mystérieuse ; elle n'a pas les mêmes réactions morales chez l'homme vertueux et chez le criminel ; elle ne peut expliquer nos rêves, mauvais rêves de celui qui est dans la peine, charmants rêves de celui qui est amoureux. La mémoire est un des domaines étranges de la conscience ; elle est faite de lumière et d'ombre, elle a ses confins nets et ses terroirs indéterminés ; elle nous attache plus fort aux bonheurs disparus qu'aux joies présentes. C'est elle qui construit les paradis de nos espérances ; elle est vaincue par la souffrance ; une vive douleur semble avoir toujours existé et ne devoir jamais prendre fin ; un grand bonheur abolit les mesures du temps et de l'espace.

Enfin, Emily Dickinson exalte la fermeté de caractère, le martyr qui subit la torture en gardant les yeux fixés sur la foi, l'homme qui ne se laisse abattre ni par les épreuves ni par les désastres. La souffrance est une loi implacable de la vie. Nous portons tous nous croix ; la plus lourde est le désespoir. Nous essayons de nous

consoler en nous disant que les croix d'autrui ressemblent aux nôtres. Rien ne peut détruire notre soif de bonheur ; c'est pourquoi nous rêvons tous et toujours du paradis. Il suffit qu'il fasse chaud et que les oiseaux chantent ; aussitôt nous croyons à la vie nouvelle, à l'endroit où nous connaissons enfin la vérité (I, 82).

Culte de la nature.

Emily Dickinson ne dessine pas comme Whitman de vastes paysages, montagnes, vallées, forêts, ondulation illimitée de la mer et de la prairie. Celles-ci n'apparaissent qu'à travers des impressions quotidiennes, le soleil qui dore les cimes grandioses et immobiles, la neige qui aplanit et blanchit les contours, un coup de vent suivi d'un orage où l'on dirait que les maisons vont s'enfuir dans la pluie. Ce à quoi elle est le plus sensible, ce sont les variations de la lumière et de la couleur, l'éclosion des fleurs, le bourdonnement des insectes, les chants des oiseaux. Que de fois elle a redit l'invasion du jour levant, l'immense lumière de midi, les nuances multiples du soleil qui se couche ! Son horizon est émerveillé, étroit, minutieux comme celui d'un enfant. Le jour qui commence avec sa symphonie de splendeurs et d'oiseaux est demeuré pour elle le miracle des miracles (I, 2, 4).

Du jour, du soleil, Emily aime toutes les nuances. Le soleil fait la beauté de l'univers, la lune et les étoiles celle de la nuit. Que serait midi sans la lumière immense et universelle ? Emily ne sait si elle aime mieux le crépuscule du matin où domine le violet, le crépuscule du soir où triomphe le jaune. Elle respire l'air avec bonheur ; ne plus respirer, ce sera une des lourdes tristesses du tombeau. Les saisons l'enchantent. Le printemps est sa saison préférée ; il arrive sans qu'on s'en aperçoive ; le rouge-gorge l'annonce en chantant sur les branches encore nues, puis c'est une éclosion universelle de feuilles, de fleurs, d'herbes, d'insectes, d'oiseaux. Elle ne fait point fi de l'été, de sa chaleur, de sa lumière, du foin qui sent bon, des épis qui mûrissent. Il y a deux étés, le premier plus éclatant de juin à octobre, le second où il est sensible que tout s'efface et va mourir, l'été de la Saint-Martin. On regrette

de n'avoir pas mieux remarqué le printemps, que l'été soit si court. L'automne est la saison des couleurs ardentes, du rouge vif comme le sang. En hiver la blancheur apaisante de la neige nous console de la grise désolation. Sur les feuilles Emily note qu'elles sont remuantes et bavardes comme les femmes, comme les femmes semblent se confier des secrets qu'elles proclament à tout venant (I, 2, 32).

Elle célèbre souvent les fleurs. Son choix est pour celles qui sont modestes comme elle-même, qui ont un parfum discret, la pâquerette, la violette, l'églantine, la gentiane, l'orchidée, une fleur ronde qu'elle ne nomme pas, qui est la première au printemps à montrer son ferme petit visage rond (I, 2, 66).

Elle aime les champignons, tout en s'attristant de leur destin si bref et si méprisé. Elle voudrait être aussi insouciance que l'herbe des champs sous le soleil et sentir aussi bon dans la grange en hiver.

Les oiseaux dont elle parle le plus souvent sont le rouge-gorge, le roitelet, l'oiseau bleu (*blue-bird*), le geai, le pivert, le loriot (*bobolink*). Le rouge-gorge est le héraut du printemps ; il chante pour le plaisir de chanter (I, 2, 6).

Au roitelet Emily donne toujours une miette ; il ne la remercie pas tout de suite, file vers une branche, avale la miette, dit sa reconnaissance en une mélodie argentine. Emily lui reproche de chercher son habitation au sommet des arbres ; que ne se contente-t-il comme l'alouette du sillon à ras du sol (I, 6, 71).

Parmi les insectes, Emily a fait choix de l'abeille, du papillon, de l'araignée, de la mouche. L'abeille, c'est l'activité bourdonnante du printemps et de l'été, la bravoure qui pille et viole les fleurs ; il y a du guerrier dans l'abeille. Le papillon, c'est l'exultation souriante et désintéressée. L'araignée, Emily n'en saurait dire du mal ; il n'est point de filandière plus adroite, encore qu'elle vienne parfois déranger notre solitude.

Emily ne sait pourquoi elle porte en elle ce culte de la nature.

C'est sa façon de communier avec l'univers. C'est également sa façon d'honorer Dieu. Elle ne va point à l'église le dimanche ; son verger lui sert de temple, le loriot de

sonneur et de chanteur ; c'est Dieu en personne qui prononce le sermon.

Amour et déception.

Amour renferme cinquante-sept poèmes. Emily affirme qu'elle a choisi un homme ; il est à elle de par l'élection et de par le veto. Elle n'indique pas de quel veto il s'agit ; nous savons que l'homme choisi était déjà marié.

Rien, le tombeau lui-même, ne peut changer ce choix ; c'est un amour si entier qu'il contenterait le Père Céleste. c'est une somme de souffrances immenses comme la mer. Ce choix occupe toute son âme ; elle n'en sera jamais rassasiée. Elle a donné à son bien-aimé tout ce qu'une femme peut donner ; elle ne demande plus qu'à le rejoindre dans quelque paradis lointain. Les saisons, ni les ans, ni les siècles ne compteraient plus pour elle si elle pouvait aller vivre avec lui ; elle ne peut que lui offrir sa vie, son immortalité. Si le bien-aimé doute de ce don entier, Emily n'a point d'autre issue que le Calvaire (I, 3, 8).

Qu'est-elle pour lui ? Un petit ruisseau de mars qui peut se dessécher en été, une rivière qui attend d'être absorbée par la mer.

Après ces poèmes où brillent quelques lueurs d'espérance mêlées de crainte viennent les poèmes issus de la déception.

Emily et son bien-aimé ne peuvent vivre ensemble. Pourront-ils mourir ensemble ? Pourront-ils revivre ensemble dans la vie éternelle, ciel ou enfer peu importe pourvu qu'ils soient ensemble (I, 3, 12). Mélange insolite de foi chrétienne et de rébellion blasphématoire.

La dernière fois qu'Emily et son bien-aimé se sont vus pour ne plus se revoir, c'était par un jour d'été. Désormais chacun d'eux est voué à la souffrance, porte un crucifix. Leur contrat d'amour était plus sacré que le baptême, que les liens de la famille ; il partait de la volonté libre d'Emily, il faisait d'elle une reine. Contrat céleste qui transforme la jeune fille en femme.

Elle se suppose, mariée secrète et furtive, fermant bien sa porte pour lire à elle seule la lettre de son bien-aimé. Elle se figure les bonheurs d'une femme mariée ; peu lui

importe le mauvais temps si son mari est auprès d'elle ; peu lui importent les querelles, car elles s'achèvent en réconciliations.

A partir du poème 30, le ton est plus désespéré. Le bonheur d'Emily a disparu. Tandis qu'elle dormait, elle a perdu son bijou. Pourtant l'amour demeure le principe et la substance de la vie (I, 3, 37). C'est en vain qu'elle recommande à son cœur d'être calme, qu'elle essaie d'oublier, qu'elle range son amour au tiroir comme un vieux costume. Son cœur a été brisé, transpercé. Elle ne peut pas ne pas se souvenir, cesser d'aimer, de se rappeler l'émoi qui la fit vivre dans un bonheur sans borne (I, 3, 52).

Tous ces poèmes sont dénués de sensualité ; une seule allusion à un seul baiser. Cet amour est un sentiment immatériel, mais tout-puissant, une blessure inguérissable. La séparation entraîne une souffrance telle qu'Emily la nomme un calvaire.

Dans *le Temps et l'Eternité*, Emily déclare qu'elle ne voudrait pas que son bien-aimé meure sans la revoir, sans prononcer le nom de celle qu'il aime.

Son amour fut-il coupable ? Elle ne saurait y renoncer, même dans l'autre monde. Les souffrances du cœur ne s'apaisent point avec le temps, bien que l'amitié de Dieu soit un mariage survivant aux amours terrestres (I, 4, 89).

Les poèmes des recueils ultérieurs sont plus directement personnels. Emily se rappelle l'enthousiasme des premiers aveux (I, 6, 122). Elle déployait les grâces et la modestie d'une fiancée, sollicitait un sourire, préparait des bouquets.

Le poème 128 renferme une image inattendue, celle du pionnier parcourant un pays inexploré où peuvent surgir des ennemis ; elle est le fusil chargé qui sauvegarda la vie de son bien-aimé.

Puis Emily en vient à des thèmes plus courants. L'amour envahit tout l'être humain parce qu'il se rattache à une force infinie. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une femme trouve dans son bien-aimé le bonheur de la terre et du ciel, qu'elle oublie tout pour lui y compris son destin et sa famille, qu'elle soit prête à tout donner, à tout risquer pour lui. Sait-on pourquoi l'on aime ? L'amour est une force inexplicable, irrésistible (I, 6, 137).

L'amour, c'est bonheur d'être ensemble, malheur d'être

séparés. C'est, pour une femme, joie d'être belle et bien habillée, modestie d'obéir et de se dévouer.

Et voici les confidences les plus directement personnelles. La loi a empêché leur mariage. Contre cette loi elle ne peut rien, elle est contrainte de pratiquer le renoncement, le choix contre soi-même pour se justifier envers soi-même. Il n'est plus d'autre alternative pour elle que de souffrir. Dans sa peine est-elle allée, comme donne à l'entendre le poème 155, dans une église catholique brûler un cierge à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ? (I, 6, 155).

Les angoisses et les gémissements se prolongent. Sa vie maintenant est un état perpétuel de stupeur, de langueur, d'obscurité. Comme les autres femmes elle accomplit chaque jour des besognes ménagères, mais ses mains sont vides, son amour a péri. Elle ne peut que se rappeler les étapes de son bonheur écroulé. Quand elle espéra, c'était l'hiver, il faisait froid, son cœur avait chaud. Quand elle craignit, l'été régnait, son cœur était glacé. Quand elle désespéra, ce fut la chute des ténèbres :

*Des glaçons sur mon âme
Piquaient, durs et froids ;
Les oiseaux chantaient partout,
Seule ma voix était muette.*

Il est regrettable de ne pouvoir rattacher des accents si poignants à telle date, à telle circonstance précises. Depuis lors le désespoir d'Emily est tellement entier que sa vie est devenue mécanique, insensible, indifférente. Elle marche sans émoi dans la chambre où marcha le bien-aimé, elle relit sans émoi les lettres qu'il lui écrivit ; elle prie sans émoi, Dieu lui paraît trop lointain, trop haut pour prendre quelque intérêt au malheur d'une minime créature (I, 6, 166). Tant mieux si des besognes ménagères viennent aider à l'oubli, occuper l'indifférence (I, 6, 167). La confiance en Dieu semble renaître dans le poème 170. Emily s'adresse au Seigneur, s'excuse de L'avoir oublié ; elle Lui apporte son cœur, petit mais lourd, car il contenait un cœur impérial, et son cœur est plus lourd depuis que ce cœur impérial est parti.

Peut-on supposer que ce poème si poignant fut écrit après la mort du pasteur Wadsworth ? Etrange complexité d'une puritaine qui demeura chrétienne malgré les doutes de la raison et les égarements de la sensibilité.

Le poème 85, même série, résume de nouveau le bref bonheur d'Emily et tout son long malheur. Jusque-là elle avait mené une vie ordinaire, avec mainte amertume. L'amour vint ; tout était changé ; elle était riche ; elle habitait un palais, son être n'était que joie, légèreté, plaisir débordant et généreux. Le palais s'est écroulé ; la voici mendicante, portant le cilice, ayant suspendu au clou du mur son vieux jupon.

Les poèmes sur son amour déçu sont, avec les poèmes sur la mort, les plus fermés et les plus émouvants qu'ait écrits Emily Dickinson.

Dans les *Flèches de mélodie*, quatre-vingt-trois poèmes, rassemblés sous le titre de *L'Aurore infinie*, ont encore pour sujet l'amour. S'agit-il d'amour simplement imaginé ou de l'amour qu'Emily éprouva pour le pasteur Wadsworth ? Parfois l'accent est plus littéraire que direct, parfois il est tellement direct, tellement naïf ou douloureux qu'il donne la certitude d'une réalité vécue. Comme aucun de ces poèmes n'est daté, il est difficile de faire le départ entre ce qui ne fut que souhaité et ce qui est émoi transcrit tout vif. Les premiers poèmes sont presque familiers. L'amoureuse n'apprécie les saisons que si son bien-aimé est auprès d'elle ; lors même qu'il est absent, elle a sans cesse l'impression d'être sous le regard de son bien-aimé ; rien ne peut exprimer l'amour qu'elle porte au fond du cœur, ni les paroles ni les yeux.

Alors l'accent s'élève jusqu'au lyrisme le plus romantique. Elle voudrait que le temps de son émoi se prolonge dans l'infini. Elle était affamée ; la voici comblée d'abondance (262). Le temps avait pitié de leur délire. Son cœur d'amoureuse chantait l'éternité ; il bourdonnait comme une abeille, embaumait comme une fleur (274).

Du délire exalté elle passa tour à tour à la plainte, au tendre bonheur et à la fierté des jours qu'ils auraient pu passer ensemble, « transmués, plus vivants » (276). Que

peut-elle faire ? Se souvenir, fermer les yeux et supposer que le bien-aimé est présent (206). Leur amour fut infini ; il a disparu, bien que Dieu lui-même n'eût pu l'anéantir. Le bien-aimé s'en est allé ; ils n'ont plus vécu ici-bas ; revivront-ils dans l'immortalité (282).

Les poèmes d'amour déçu sont beaucoup plus nombreux que les poèmes d'amour satisfait. L'espérance d'Emily, si jamais elle exista, ne dut pas durer bien longtemps ; son désespoir se perpétua jusqu'à sa mort. On peut regretter des redites, une certaine monotonie dans cette tristesse tant de fois ressassée. Les images n'ont rien de spécialement original, la faim rassasiée un bref moment, le jour bientôt remplacé par la nuit, la vie devenue indifférente et pareille à la mort. La sincérité du ton est si poignante qu'Emily Dickinson, dans la littérature américaine, demeurera le poète de l'amour déçu. Peut-on, selon la formule de T. W. Higginson, tirer de ces poèmes une « philosophie de la vie » ? La philosophie d'une vieille fille qui n'a pas connu la sensation et le bonheur de vivre parce qu'elle n'a pas été mariée. Emily demeurera aussi le poète de l'inquiétude, de la foi chancelante, en face de la mort.

Le temps et l'éternité.

C'est le titre donné par les premiers éditeurs d'Emily aux poèmes sur la mort. Un terme moins philosophique — quelque chose comme : nos regrets et nos vœux en face de la mort — eût été préférable. Ces poèmes sont aussi nombreux que ceux de l'amour déçu, d'une intensité aussi directe, aussi poignante. Il est impossible de les dater, de les classer. Certains semblent avoir été suggérés à Emily par la mort de son père, de sa mère, du pasteur Wadsworth. Ils comportent beaucoup de redites. Essayons d'en indiquer les thèmes essentiels.

Pour tout homme il est un jour plus solennel que tous les autres, le jour où il meurt, où il est enterré. L'âme du mort est située entre deux mondes, la vie qu'elle délaisse, l'immortalité dont nous ne savons rien.

Il n'est personne qui ne meure ; l'herbe recouvre l'amant de la beauté, le philosophe de la vérité, la ménagère qui ne

coudra plus, la bourgeoise qu'on ne verra plus passer en chapeau.

Sur ce thème de la mort universelle Emily est aussi abondante que la Bible. De même sur le moment d'angoisse qu'est la mort et sur les souffrances qui l'accompagnent.

La mort arrive peu à peu ; des maladies l'annoncent, puis vient l'heure décisive. Les pieds se refroidissent, les doigts ; le front se fait dur comme pierre, les yeux se congèlent, vitreux, éteints, aveugles, les paroles et les pensées sont incohérentes. Nous remarquons certains détails extérieurs autour des mourants, qu'ils ont soif, qu'ils lèvent les mains sans pouvoir exprimer leurs désirs. Le corps et l'âme se désunissent. C'est le silence. Dès cet instant, la coupure est infranchissable entre nous et ceux qui ne sont plus ; ils sont rigides, muets. Nous essayons de combler la coupure en croyant au Ciel, à la résurrection finale. Nous supposons que la mort est un jour levant, une rentrée au bercail. Nous croyons que Jésus nous accueillera, nous expliquera ce que nous n'avons pas compris sur la terre. Jésus a voulu connaître les pires souffrances de la mort, mais affirmé en même temps qu'il avait vaincu la mort.

Nous imaginons le paradis comme un séjour charmant. Une pelouse fleurie où chantent des anges, où dansent des jeunes filles. Nous en sommes assurés d'une certitude incertaine. Nous demeurons interdits devant le fait inéluctable de la mort. Nous nous souvenons des morts, de tel trait, de tel geste ; nous souhaitons de les avoir mieux aimés de leur vivant. Les sciences nous affirment que rien ne disparaît. L'effacement des morts est définitif ; ils dorment au cimetière, leur immobilité ne donne aucun signe de réveil. Où sont-ils ? Que font-ils ? Se souviennent-ils de nous ? Ont-ils acquis des idées plus cohérentes que celles qu'ils avaient ici-bas ?

La pensée d'Emily Dickinson balance entre la foi et l'incrédulité, entre le fait universel de la mort et le sentiment irrépressible de l'immortalité. Elle accueille l'espérance, une espérance qui doute. Elle se demande si la vie future est une harmonie ou un chaos, si notre personne demeure, si notre cœur ne sera point changé. Personne n'a résolu l'énigme ; des martyrs sont morts pour affirmer leur solution.

Emily ne peut dépasser cette réalité tangible, quotidienne, les cadavres muets dans le cimetière et le soleil qui continue de luire, les gens qui s'activent comme si rien ne s'était passé. Elle sourit de nos conceptions concernant l'autre monde. Le paradis, c'est délicieux, mais si sage, si monotone, de quoi s'enfuir d'ennui. Elle voit le revers de nos croyances chrétiennes. Depuis le temps qu'elle était petite fille et qu'elle se demandait comment le ciel peut tenir ferme au-dessus de notre tête parmi la chute des atomes, aucune doctrine religieuse ou métaphysique n'a pu la satisfaire. Qu'est-ce que l'infini sinon le fini multiplié au-delà de toute numération ? Qu'est-ce que le Dieu chrétien sinon l'addition de l'un et du multiple, de l'implacable sévérité et de la miséricordieuse bienveillance ?

D'autre part, elle ne peut s'affranchir de son éducation chrétienne. Il n'est point de plus belle perspective que la résurrection finale. Les morts sont muets, Dieu est un nuage ; mais nous avons besoin de prier, nous sentons que nous sommes immortels, nous savons que les beautés de la nature sont les signés d'une éternelle vie lumineuse, rien ne peut détruire notre conscience de l'immortalité.

On aurait tort de rattacher Emily Dickinson au mouvement transcendantaliste. Elle n'en prêche point le christianisme libéral, détaché de tout dogme proprement chrétien, de toute Eglise spécialement chrétienne. Elle se laisse guider par ses émotions de femme et de puritaine. Amoureuse déçue, elle se rabat sur l'idée d'une union spirituelle dans l'autre vie. Chrétienne peu croyante, mesurant la naïveté des paradis imaginaires, elle s'en tient à l'espérance d'immortalité que notre cœur ne peut détruire et dont ces paradis ne sont que la transcription. Est-elle fermement incroyante ? Non. Est-elle résolument croyante ? Non. Sa balance penche vers la croyance. Elle dit et redit le fait brutal de la mort ; elle dit et redit que le fait de l'espérance en l'immortalité n'est pas moins impérieux que celui de la mort.

Peu de poètes ont exprimé avec autant d'intensité le moment où nous périssons, où nous perdons nos sens et notre pensée pour nous transmuier en cadavre silencieux, voué à l'oubli. Peu de poètes ont proclamé avec autant de force la

révolte de notre personnel devant le néant. Nous ne savons pas avec certitude ce que les morts sont devenus, mais nous sentons qu'ils sont au-dessus de la lumière en même temps que sous la terre ; l'âme humaine est plus ample que la nature, même au Ciel elle ne sera pas comblée. La tombe de chacun est un domaine plus vaste que le soleil ; nous croyons invinciblement à Dieu, au paradis :

*La vie que nous avons est grande,
La vie que nous verrons
Surpasse celle que nous connaissons parce que
C'est l'infini... (Flèches de mélodie, 465).*

IV. L'ORIGINALITE POETIQUE

La langue et le vers.

La vraie et grande passion d'Emily Dickinson fut d'écrire des vers. Ce devait être pour elle un besoin comme de cultiver des fleurs. Elle n'a laissé là-dessus aucune déclaration. Comme les romantiques, elle croyait à la mission divine de la poésie dans l'histoire des hommes. Elle ne s'est jamais prise pour un mage, un prophète. Elle demande simplement à Higginson s'il trouve sa poésie vraie, vivante ; c'est le seul point de vue qui l'intéresse ; elle se sent l'égale des grands écrivains féminins de son temps, Emily Brontë ou George Eliot.

Les thèmes de son chant ne présentent aucune nouveauté, ni son vocabulaire, ni ses images. Ce sont la nature, le cœur humain, l'amour, nos angoisses et nos espérances en face de la mort.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que son vocabulaire est très saxon, parfois semé de mots français, souvent émaillé d'américanisms dans le choix et le sens des termes, dans la conjugaison des verbes qui ne prennent

pas d's à la troisième personne du singulier de l'indicatif présent, souvent émaillé d'archaïsmes tels que l'emploi du subjonctif et l'omission du pronom relatif.

L'influence prédominante est celle des vieilles hymnes qu'elle entendit chanter à l'église congrégationaliste d'Amherst durant le temps qu'elle y assista aux offices, de sept à vingt-cinq ans. Elle en a gardé le goût des quatrains moraux en octosyllabes avec des accents toniques nettement frappés, des rimes faibles ou de simples assonances, l'énoncé d'un thème ou d'une impression en quelques strophes. Il est rare qu'elle se laisse aller, comme les romantiques, aux développements, quoiqu'elle ne craigne pas d'enjamber un vers sur un autre vers, une strophe sur la strophe suivante.

Le seul inconvénient extérieur de son message — au dire de Thomas Higginson et de nombreux critiques anglais et américains — c'est l'irrégularité de la forme. Emily n'a jamais admis que cet inconvénient pût exister. Elle recherche l'expression vivante, dense, rien de plus. Peu lui importe qu'elle aboutisse à l'obscurité, faute de logique apparente ; peu lui importe de faillir à la grammaire en n'observant pas certaines règles de conjugaison, en abusant du subjonctif ; peu lui importe de rimer très faiblement avec de vagues similitudes de voyelles ou de consonnes, ou bien de ne pas rimer du tout ; peu lui importe d'employer le masculin ou le féminin là où l'on attendait le neutre, le singulier alors qu'il faudrait le pluriel, ou le pluriel alors qu'il faudrait le singulier ; peu lui importe que tel mot soit archaïque, tel autre mot emprunté au langage quotidien de la Nouvelle-Angleterre. Ces légères bavures grammaticales ne la préoccupent pas. Ce qui la préoccupe, c'est d'exprimer directement, exactement, ce qu'elle veut dire.

D'ailleurs si sa grammaire n'est pas toujours sans fautes, on peut dire que sa métrique est sûre. Son vers est chantant, les accents toniques placés où il faut ; elle n'abuse point du trochée ni de l'anapeste ; ses strophes sont bien équilibrées lors même qu'elles se prolongent dans la strophe suivante. Elle manie avec autant d'aisance le vers à quatre accents et le vers à trois accents. Elle emploie rarement le long vers de Shakespeare et de Milton.

C'est qu'elle a le souffle court. Sa forme est constamment brève, quelque peu monotone ; un quatrain, deux quatrains, un huitain, au maximum une dizaine de quatrains. Les vers les plus fréquents sont ceux de quatre accents et de trois accents. Elle commence brusquement et finit brusquement. Elle ne redoute pas l'allitération. Elle réduit le plus souvent la rime à des assonances de voyelles et de consonnes.

Sa langue est classique, malgré des irrégularités grammaticales que l'on a citées. Il est sensible que ses livres de chevet étaient la Bible, Shakespeare et le dictionnaire de Webster. On a remarqué sa prédilection pour les images domestiques et villageoises, pour les termes religieux et juridiques : elle habitait une petite ville puritaine, elle était fille d'un avoué.

Mais les mots sont parfois déviés de leur sens courant et chargés d'une signification plus large. Le poète, dit-elle,

*distils amazing sense
from ordinary meanings* (autres poèmes, X)

L'adjectif *low* est appliqué aux regards indistincts d'un homme qui va mourir, puis aux yeux d'un mort, enfin aux traits décomposés d'un cadavre dans sa tombe. Ces mots qui font image soulèvent de grandes difficultés à la traduction. Une clef, c'est *a companion steel*, un fuchsia qui commence à fleurir, ce sont des coutures de corail qui s'entrouvrent, une gentiane de couleur pâle est une gentiane puritaine, *a covenant gentian*. C'est cet emploi si constant du mot pittoresque, expressif, qui explique, ainsi que M. Le Breton l'a remarqué dans son Anthologie de la Poésie américaine, l'ascendant et l'influence d'Emily Dickinson chez les poètes américains et anglais du dernier demi-siècle.

Cette recherche de l'intensité, de l'image, aux dépens de la grammaire parfois, peut aller jusqu'à l'obscurité. Ainsi lorsque Emily supplie son amoureux de lui réserver ses derniers moments, plusieurs vers demeurent énigmatiques (v. poèmes additionnels, 78).

Elle n'en demeure pas moins un des grands poètes de l'Amérique puritaine. Poe s'est évadé du puritanisme par

des contes de terreur et des poèmes tout proches de la musique, Whitman par la foi en une patrie guidant la démocratie universelle. Emily Dickinson y est restée enclose tout en essayant de s'en affranchir par un christianisme vague où la raison et l'humour dissipent les dogmes acceptés.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES

- Poems by Emily Dickinson*, edited by Martha Dickinson-Bianchi and Alfred Leetle Hampson. Boston, Little, Brown et C^o, 1946
- Bolts of melody, new poems of Emily Dickinson* edited by Mabel Loomis Todd and Millicent Todd Bingham. New York and London, Harper and Brothers, 1945.
- Letters of Emily Dickinson*, new and enlarged edition, edited by Mabel Loomis Todd. New York, Harper and Brothers, 1931.

II. BIOGRAPHIES

- MARTHA DICKINSON-BIANCHI : *The life and letters of Emily Dickinson*. 1924.
- JOSEPHINE POLLITT : *The human background, Emily Dickinson*. J. Pollitt suppose que le bien-aimé d'Emily était Edward Hunt, le premier mari de Mrs. Jackson. 1930.
- GENEVIÈVE TAGGARD : *The life and mind of Emily Dickinson*. L'auteur suppose que le bien-aimé était George Gould, du collège d'Amherst. 1930.
- MARTHA DICKINSON-BIANCHI : *Emily Dickinson face to face*. Elle admet que le bien-aimé fut un pasteur qu'elle ne nomme pas. 1932.
- G. F. WHICHER : *This was a poet, Emily Dickinson*. Démontre que le bien-aimé d'Emily fut le pasteur Charles Wadsworth. New York, Scribner, 1938.

III. ETUDES CRITIQUES

- H. W. WELLS : *Introduction to Emily Dickinson*. Chicago, Packard et C^o, 1947.
- R. CHASE : *Emily Dickinson*. (American men of Letters). Londres, 1952.

IV. TRADUCTIONS FRANÇAISES

FELIX ANSERMOZ : *Choix de poèmes*. Genève, Editions du Continent,
1961.

Quelques poèmes dans les anthologies, de M^{lle} Villard (Bordas 1945),
de M. LE BRETON (Paris Denoël, 1948), de CH. CESTRE (Paris, 1944).

Poèmes, avant-propos et traduction, de JEAN SIMON, Paris, Pierre Seghers,
1954.

POÈMES
d'EMILY DICKINSON

I. LIFE

20

I taste a liquor never brewed,
From tankards scooped in pearl ;
Not all the vats upon the Rhine
Yield such an alcohol!
Inebriate of air am I,
And debauchee of dew,
Reeling, through endless summer days,
From inns of molten blue.
When landlords turn the drunken bee
Out of the foxglove's door,
When butterflies renounce their drams,
I shall but drink the more!
Till seraphs swing their snowy hats,
And saints to windows run,
To see the little tippler
Leaning against the sun!

32

Hope is the thing with feathers
That perches in the soul,
And sings the tune without the words,
And never stops at all,
And sweetest in the gale is heard;
And sore must be the storm
That could abash the little bird
That kept so many warm.
I've heard it in the chillest land,
And on the strangest sea;
Yet, never, in extremity,
It asked a crumb of me.

I. LA VIE

20

Je goûte, dans des pots de perle ciselée,
Une liqueur qui n'a jamais été brassée ;
Tous les tonneaux du bord du Rhin
Ne donnent pas un tel alcool !
Je suis enivrée d'air,
Gorgée de rosée,
Trébuchant, à travers des jours d'été sans fin,
Dans des auberges d'azur liquide.
Quand les aubergistes mettent l'abeille soule
À la porte de la digitale,
Quand les papillons renoncent à leurs rasades,
Moi je ne fais que boire davantage !
Jusqu'à ce que les séraphins agitent leurs chapeaux de neige
Et que les saints accourent aux fenêtres
Pour voir la petite biberonne
Appuyée contre le soleil !

32

L'espoir est la créature avec des ailes
Qui se perche dans l'âme
Et chante l'air sans les paroles
Et ne s'arrête jamais.
C'est la voix la plus douce dans la rafale ;
Affreux doit être l'orage
Qui pourrait déconcerter l'oiseau
Qui réchauffait tant de monde.
Je l'ai entendu au pays le plus froid
Et sur la mer la plus étrange ;
Pourtant jamais dans la détresse
Il ne m'a demandé une miette.

(1) Poèmes reproduits et traduits avec l'autorisation de Little
Brown et Co, éditeurs à Boston.

46

A thought went up my mind to-day
 That I have had before,
 But did not finish,—some way back,
 I could not fix the year,
 Nor where it went, nor why it came
 The second time to me,
 Nor definitely what it was,
 Have I the art to say.
 But somewhere in my soul, I know
 I've met the thing before;
 It just reminded me—'twas all—
 And came my way no more.

53

God gave a loaf to every bird,
 But just a crumb to me;
 I dare not eat it, though I starve,—
 My poignant luxury
 To own it, touch it, prove the feat
 That made the pellet mine,—
 Too happy in my sparrow chance
 For ampler coveting.
 It might be famine all around,
 I could not miss an ear,
 Such plenty smiles upon my board,
 My garner shows so fair.
 I wonder how the rich may feel,—
 An Indiaman—an Earl?
 I deem that I with but a crumb
 Am sovereign of them all.

72

Heart not so heavy as mine,
 Wending late home,

46

Une pensée m'a surgi en l'esprit aujourd'hui
 Que j'ai eue auparavant
 Mais n'avais point achevée, il y a quelque temps,
 Je n'ai pu fixer l'année.
 Ni où elle s'en alla, ni pourquoi
 Elle m'est revenue une seconde fois ;
 Et de dire exactement ce qu'elle était,
 Je n'en ai point l'art.
 Mais quelque part dans mon âme, je le sais,
 J'ai déjà rencontré la chose ;
 Elle m'a fait souvenir, c'est tout,
 Et vers moi n'est plus revenue.

53

Dieu donna un pain à tous les oiseaux,
 A moi rien qu'une miette ;
 Je n'ose la manger, même quand je meurs de faim ;
 Cette miette est mon luxe émouvant.
 La posséder, la toucher, c'est preuve légale
 Que cette boulette est mienne ;
 Je suis trop heureuse de mon sort de moineau
 Pour en désirer davantage.
 Il pourrait y avoir la famine autour de moi,
 Je ne manquerais pas d'un épi,
 Tant l'abondance sourit sur mon buffet,
 Tant mon grenier paraît garni.
 Je me demande ce que peut éprouver un riche,
 Un prince hindou, un comte.
 Je pense qu'avec rien qu'une miette
 Je suis leur souveraine à tous.

72

Un cœur moins lourd que le mien,
 S'en retournant tard chez lui,

As it passed my window
 Whistled itself a tune,—
 A careless snatch, a ballad,
 A ditty of the street;
 Yet to my irritated ear
 An anodyne so sweet,
 It was as if a bobolink,
 Sauntering this way,
 Carolled and mused and carolled,
 Then bubbled slow away.
 It was as if a chirping brook
 Upon a toilsome way
 Set bleeding feet to minuets
 Without the knowing why.
 To-morrow, night will come again,
 Weary, perhaps, and sore.
 Ah, bugle, by my window,
 I pray you stroll once more!

74

Unto my books so good to turn
 Far ends of tired days;
 It half endears the abstinence,
 And pain is missed in praise.
 As flavors cheer retarded guests
 With banquetings to be,
 So spices stimulate the time
 Till my small library.
 It may be wilderness without,
 Far feet of failing men,
 But holiday excludes the night,
 And it is bells within.
 I thank these kinsmen of the shelf;
 Their countenances bland
 Enamour in prospective,
 And satisfy, obtained.

Comme il passait près de ma fenêtre,
 Se siffla un air ;
 Une bribe insouciance, une ballade,
 Une chanson de la rue ;
 Pourtant à mon oreille irritée
 Ce fut un anodin aussi doux
 Que si un loriot,
 Flânant par là,
 Chantait, rêvait, chantait,
 Puis disparaissait lentement comme une bulle.
 C'était comme si un ruisseau babillard
 Sur une route lassante
 Faisait faire à ses pieds sanglants des minuets
 Sans savoir pourquoi.
 Demain, la nuit reviendra,
 Fatiguée peut-être et pénible,
 Ah ! clairon, à ma fenêtre,
 Je t'en prie, viens flâner encore !

74

Vers mes livres il m'est si bon de me tourner
 Au bout lointain de jours de fatigue ;
 Cela rend à peu près chère l'abstinence,
 On oublie la peine pour la louange.
 Tout comme le parfum réjouit l'hôte attardé
 En lui promettant des banquets à venir,
 Ainsi des épices stimulent le temps
 Et me poussent vers ma petite bibliothèque.
 Au dehors il se peut que ce soit le désert,
 Les pieds lointains d'hommes affaiblis,
 Mais la fête exclut la nuit,
 Chez moi des cloches sonnent.
 Je remercie ces parents de l'étagère ;
 Leurs aimables visages
 Me remplissent d'amour en perspective
 Et me satisfont quand je les tiens.

80

Prayer is the little implement
 Through which men reach
 Where presence is denied them.
 They fling their speech
 By means of it in God's ear ;
 If then He hear,
 This sums the apparatus
 Comprised in prayer.

82

Musicians wrestle everywhere:
 All day, among the crowded air,
 I hear the silver strife;
 And—waking long before the dawn—
 Such transport breaks upon the town
 I think it that "new life!"
 It is not bird, it has no nest;
 Nor band, in brass and scarlet dressed,
 Nor tambourine, nor man;
 It is not hymn from pulpit read,—
 The morning stars the treble led
 On time's first afternoon !
 Some say it is the spheres at play!
 Some say that bright majority
 Of vanished dames and men !
 Some think it service in the place
 Where we, with late, celestial face,
 Please God, shall ascertain !

88

Heaven is what I cannot reach !
 The apple on the tree,
 Provided it do hopeless hang,
 That "heaven" is, to me.

80

La prière est le petit instrument
 Par quoi les hommes atteignent
 Où la présence leur est interdite.
 Par elle ils lancent leur discours,
 Dans l'oreille de Dieu ;
 Si Dieu l'entend,
 Cela résume l'appareil
 Compris dans la prière.

82

Des musiciens luttent partout ;
 Tout le jour, dans l'air populeux,
 J'entends la joute argentine ;
 Eveillé longtemps avant l'aube,
 Un tel transport éclate sur la ville
 Que je pense que c'est la *vie nouvelle* !
 Cette vie n'est pas un oiseau, elle n'a pas de nid ;
 Ni un orchestre, vêtu d'airain et de pourpre,
 Ni un tambourin, ni un homme ;
 Elle n'est pas un hymne lu du haut d'une chaire,
 Les étoiles du matin chantaient le soprano
 Sur le premier après-midi du temps !
 Certains disent que les sphères s'amuse !
 Certains disent que c'est la brillante foule
 Des femmes et des hommes disparus !
 Certains croient que c'est le service à l'endroit
 Où nous, avec un visage tardif et céleste,
 S'il plaît à Dieu, connaissons la vérité !

88

Le Ciel, c'est ce que je ne puis atteindre !
 La pomme sur l'arbre,
 Pourvu qu'elle pende inespérée,
 Cela, c'est le *Ciel* pour moi.

The color on the cruising cloud,
 The interdicted ground
 Behind the hill, the house behind,—
 There Paradise is found !

90

To venerate the simple days
 Which lead the seasons by,
 Needs but to remember
 That from your or me
 They may take the trifle
 Termed mortality !
 To invest existence with a stately air,
 Needs but to remember
 That the acorn there
 Is the egg of forests
 For the upper air !

91

It's such a little thing to weep
 So short a thing to sigh ;
 And yet by trades the size of these
 We men and women die !

95

Could any mortal lip divine
 The undeveloped freight
 Of a delivered syllable,
 'Twould crumble with the weight.

100

Who has not found the heaven below
 Will fail of it above.
 God's residence is next to mine,
 His furniture is love.

La couleur sur le nuage en croisière,
 Le terrain interdit
 Derrière la colline, la maison derrière,
 C'est là qu'on trouve le Paradis !

90

Pour vénérer les simples jours
 Qui emmènent les saisons,
 Il suffit que tu te souviennes
 Que de toi ou de moi
 Ils peuvent prendre cette babilole
 Appelée mortalité !
 Pour revêtir l'existence d'un air majestueux
 Il suffit que tu te souviennes
 Que le gland là-bas
 Est l'œuf des forêts
 Pour le haut de l'air.

91

C'est si petite chose de pleurer
 Si brève chose de soupirer ;
 Pourtant c'est dans des métiers de cette taille
 Qu'hommes et femmes nous mourons.

95

Si une lèvre mortelle pouvait deviner
 La charge implicite
 D'une syllabe prononcée,
 Elle s'écroulerait sous le poids.

100

Qui n'a pas trouvé le ciel en bas
 Le manquera en haut.
 La résidence de Dieu est proche de la mienne,
 Sa demeure, c'est l'amour.

I measure every grief I meet
 With analytic eyes ;
 I wonder if it weighs like mine,
 Or has an easier size.
 I wonder if they bore it long,
 Or did it just begin ?
 I could not tell the date of mine,
 It feels so old a pain.
 I wonder if it hurts to live,
 And if they have to try,
 And whether, could they choose between,
 They would not rather die.
 I wonder if when years have piled —
 Some thousands — on the cause
 Of early hurt, if such a lapse
 Could give them any pause ;
 Or would they go on aching still
 Through centuries above,
 Enlightened to a larger pain
 By contrast with the love.
 The grieved are many, I am told ;
 The reason deeper lies, —
 Death is but one and comes but once,
 And only nails the eyes.
 There's grief of want, and grief of cold,
 A sort they call "despair" ;
 There's banishment from native eyes,
 In sight of native air.
 And though I may not guess the kind
 Correctly, yet to me
 A piercing comfort it affords
 In passing Calvary,
 To note the fashions of the cross,
 Of those that stand alone,
 Still fascinated to presume
 That some are like my own.

Je mesure chaque chagrin que je rencontre
 Avec des yeux analytiques ;
 Je me demande s'il pèse autant que le mien
 Ou s'il est de taille plus légère.
 Je me demande si on l'a porté longtemps
 Ou s'il ne faisait que commencer.
 Je ne pourrais dire la date du mien,
 C'est une peine si vieille.
 Je me demande si cela fait mal de vivre
 Et si l'on doit essayer,
 Et si, au cas où l'on pourrait choisir,
 On n'aimerait pas mieux mourir.
 Je me demande si, lorsque les ans se sont entassés,
 Quelques milliers — sur la cause
 D'un premier chagrin, si un tel recul
 Arrêterait les hommes ;
 Ou bien s'ils préféreraient toujours souffrir
 A travers les siècles,
 Eclairés pour une souffrance plus vaste
 Par contraste avec leur amour.
 Les affligés sont nombreux, à ce qu'on me dit ;
 La raison en est plus profonde,
 La mort est une et ne vient qu'une fois
 Et elle cloue seulement les yeux.
 Il y a la souffrance du besoin, et la souffrance du froid,
 Et la sorte qu'on appelle *désespoir* ;
 Il y a l'exil loin des yeux familiers
 En face de l'air familier.
 Bien que je n'en puisse deviner l'espèce
 Exactement, pourtant ce m'est
 Une consolation déchirante que cela m'apporte,
 Lorsque je passe près du Calvaire,
 De noter les sortes de croix
 De ceux qui se trouvent seuls,
 Toujours attirée par l'idée
 Que certaines croix ressemblent à la mienne.

119

To lose one's faith surpasses
 The loss of an estate,
 Because estates can be
 Replenished, — faith cannot.
 Inherited with life,
 Belief but once can be;
 Annihilate a single clause,
 And Being's beggary.

120

I had a daily bliss
 I half indifferent viewed,
 Till sudden I perceived it stir, —
 It grew as I pursued,
 Till when, around a crag,
 It wasted from my sight,
 Enlarged beyond my utmost scope,
 I learned its sweetness right.

126

The brain is wider than the sky,
 For, put them side by side,
 The one the other will include
 With ease, and you beside.
 The brain is deeper than the sea,
 For, hold them, blue to blue,
 The one other will absorb,
 As sponges, buckets do.
 The brain is just the weight of God,
 For, lift them, pound for pound,
 And they will differ, if they do,
 As syllable from sound.

119

Perdre sa foi dépasse
 La perte d'une propriété ;
 Car les propriétés peuvent
 Se remplacer — la foi, non.
 Héritée avec la vie,
 La croyance ne peut exister qu'une fois ;
 Annulez un seul article,
 L'être n'est plus que mendicité.

120

J'avais un bonheur quotidien
 Que je regardais presque avec indifférence.
 Soudain je l'aperçus qui s'en allait,
 Il grandissait à mesure que je le poursuivais.
 Voilà qu'autour d'un rocher
 Il disparut de ma vue,
 Plus vaste que mon extrême regard ;
 J'appris alors toute sa douceur.

126

Le cerveau est plus vaste que le ciel ;
 Car mets-les côte à côte,
 L'un inclura l'autre
 Facilement, et toi en plus.
 Le cerveau est plus profond que la mer,
 Car tiens-les, bleu contre bleu,
 L'un absorbera l'autre,
 Comme une éponge un seau.
 Le cerveau a exactement le poids de Dieu,
 Car pèse-les, kilo par kilo,
 Ils diffèrent, s'ils diffèrent,
 Comme une syllabe d'un son.

What soft, cherubic creatures
 These gentlewomen are !
 One would as soon assault a plush
 Or violate a star.
 Such dimity convictions,
 A horror so refined
 Of freckled human nature,
 Of Deity ashamed, —
 It's such a common glory,
 A fisherman's degree !
 Redemption, brittle lady,
 Be so ashamed of thee.

Quelles créatures tendres et angéliques
 Sont ces belles dames !
 On irait plutôt assaillir une peluche
 Ou violer une étoile.
 Elles ont des convictions si bien assises,
 Une horreur si raffinée
 De la nature humaine et de ses taches,
 Elles ont honte de la Divinité.
 C'est une gloire si commune,
 Le rang d'un pêcheur !
 Que la rédemption, dame fragile,
 Ait ainsi honte de toi.

II. NATURE

I

Nature, the gentlest mother,
Impatient of no child,
The feeblest or the waywardest, —
Her admonition mild
In forest and the hill
By traveller is heard,
Restraining rampant squirrel
Or too impetuous bird.
How fair her conversation,
A summer afternoon. —
Her household, her assembly;
And when the sun goes down
Her voice among the aisles
Incites the timid prayer
Of the minutest cricket,
The most unworthy flower.
When all the children sleep
She turns as long away
As will suffice to light her lamps ;
Then, bending from the sky,
With infinite affection
And infinter care,
Her golden finger on her lip,
Wills silence everywhere.

II. — LA NATURE

I

La nature, la plus douce des mères,
Qui ne s'impatiente avec aucun enfant,
Le plus faible ou le plus capricieux,
Sa tendre leçon
Dans la forêt ou la colline
Est entendue par le voyageur ;
Elle apaise le fougueux écureuil
Ou l'oiseau trop impétueux.
Combien aimable son accueil
Par un après-midi d'été,
Sa maison, sa société ;
Et quand le soleil descend,
Sa voix dans les allées.
Incite la timide prière
Du plus petit grillon,
De la plus humble fleur.
Quand tous les enfants dorment
Elle se détourne aussi longtemps
Qu'il suffit pour allumer ses lampes ;
Puis se penchant du haut du ciel,
Avec une affection infinie,
Et un soin plus infini,
Son doigt d'or sur sa lèvre,
Elle réclame le silence partout.

4

The day came slow, till five o'clock,
 Then sprang before the hills
 Like hindered rubies, or the light
 A sudden musket spills.
 The purple could not keep the east,
 The sunrise shook from fold,
 Like breadths of topaz, packed a night,
 The lady just unrolled.
 The happy winds their timbrels took ;
 The birds, in docile rows,
 Arranged themselves around their prince —
 (The wind is prince of those).
 The orchard sparkled like a Jew, —
 How mighty 'twas, to stay
 A guest in this stupendous place,
 The parlor of the day !

6

The robin is the one
 That interrupts the morn
 With hurried, few, express reports
 When March is scarcely on.

The robin is the one
 That overflows the noon
 With her cherubic quantity
 An April just begun.

The robin is the one
 That speechless from her nest
 Submits that home and certainty
 And sanctity are best.

4

Le jour arriva lentement, jusqu'à cinq heures,
 Puis bondit devant les collines
 Comme des rubis emprisonnés, ou la lumière
 Que répand un soudain mousquet.
 La pourpre débordait de l'est,
 Le lever du soleil s'élançait de son enclos ;
 On eût dit un collier de topazes, enfermé la nuit,
 Que la dame venait de dérouler.
 Les vents joyeux prenaient leurs tambourins ;
 Les oiseaux, en rangs dociles,
 Se mettaient en ordre autour de leur prince ;
 C'est le vent qui est leur prince.
 Le verger étincelait comme un Juif ;
 Quelle merveille de se trouver
 En invité dans cet endroit magnifique,
 Le salon du jour !

6

Le rouge-gorge est le seul
 Qui interrompt le matin
 Avec quelques notes hâtives et distinctes
 Quand Mars vient d'arriver.

Le rouge-gorge est le seul
 Qui inonde l'heure de midi
 De sa multiplicité angélique
 Lorsque Avril vient de commencer.

Le rouge-gorge est le seul
 Qui, muet dans son nid,
 Estime que le foyer, la certitude,
 La sainteté valent mieux que tout.

9

An altered look about the hills ;
 A Tyrian light the village fills ;
 A wider sunrise in the dawn ;
 A deeper twilight on the lawn ;
 A print of a vermilion foot ;
 A purple finger on the slope ;
 A flippant fly upon the pane ;
 A spider at his trade again ;
 An added strut in chanticleer ;
 A flower expected everywhere ;
 An axe shrill singing in the woods ;
 Fern-odors on untravelled roads, —
 All this, and more I cannot tell,
 A furtive look you know as well,
 And Nicodemus' mystery
 Receives its annual reply.

18

Two butterflies went out at noon
 And waltzed above a stream,
 Then stepped straight through the firmament
 And rested on a beam ;
 And then together bore away
 Upon a shining sea, —
 Though never yet, in any port,
 Their coming mentioned be.
 If spoken by the distant bird,
 If met in ether sea
 By frigate or by merchantman.
 Report was not to me.

20

Arcturus is his other name, —
 I'd rather call him star !

9

Un aspect changé dans les collines ;
 Une lumière tyrienne emplit le village ;
 Un lever de soleil plus large à l'aube ;
 Un crépuscule plus profond sur la pelouse ;
 Une empreinte de pied vermillon ;
 Un doigt de pourpre sur la pente ;
 Une mouche insolente sur la fenêtre ;
 Une araignée de nouveau à son métier ;
 Un orgueilleux pas de plus chez chantecler ;
 Une fleur attendue partout ;
 Le chant aigu d'une hache dans les bois ;
 Des odeurs de fougères dans les routes peu fréquentées ;
 Tout cela, et d'autres choses que je ne saurais dire,
 Un regard furtif que tu connais aussi bien que moi,
 Et le mystère de Nicodème
 Reçoit sa réponse annuelle.

18

Deux papillons sortirent à midi
 Et dansèrent une valse au-dessus d'un ruisseau,
 Puis s'en allèrent tout droit à travers le firmament
 Et se reposèrent sur un rayon.
 Et puis ensemble ils se dirigèrent
 Vers une mer étincelante ;
 Pourtant jusqu'ici, dans aucun port,
 Leur arrivée n'est mentionnée.
 Si elle a été contée par l'oiseau lointain,
 S'ils ont été rencontrés dans la mer éthérée
 Par une frégate ou un navire marchand,
 Le récit ne m'en a pas été fait.

20

Arcturus est son autre nom,
 J'aimerais mieux l'appeler une étoile !

It's so unkind of science
 To go and interfere !
 I pull a flower from the woods, —
 A monster with a glass
 Computes the stamens in a breath,
 And has her in a class.
 Whereas I took the butterfly
 Aforetime in my hat,
 He sits erect in cabinets,
 The clover-bells forgot.
 What once was heaven, is zenith now.
 Where I proposed to go
 When time's brief masquerade was done,
 Is mapped, and charted too !
 What if the poles should frisk about
 And stand upon their heads !
 I hope I'm ready for the worst,
 Whatever prank betides !
 Perhaps the kingdom of Heaven's changed !
 I hope the children there
 Won't be new-fashioned when I come,
 And laugh at me, and stare !
 I hope the father in the skies
 Will lift his little girl, —
 Old-fashioned, naughty, everything, —
 Over the stile of pearl !

23

A bird came down the walk :
 He did not know I saw ;
 He bit an angle-worm in halves
 And ate the fellow, raw.
 And then he drank a dew
 From a convenient grass,
 And then hopped sidewise to the wall
 To let a beetle pass.
 He glanced with rapid eyes
 That hurried all abroad, —
 They looked like frightened beads, I thought

La science est si méchante
 De venir s'en mêler !
 Je cueille une fleur dans les bois ;
 Un monstre avec une loupe
 Compte les étamines en une seconde
 Et classe la fleur.
 Autrefois dans mon chapeau
 Je recueillais le papillon ;
 Le voici debout dans une armoire,
 Ayant oublié les clochettes du trèfle.
 Ce qui jadis était le ciel est maintenant le zénith.
 Là où je me proposais d'aller
 Quand serait finie la brève mascarade du temps,
 C'est une carte et un plan !
 Qu'arriverait-il si les pôles faisaient une culbute
 Et se tenaient debout sur leur tête ?
 J'espère être prête pour le pire,
 Quelque fredaine qui arrive !
 Peut-être le royaume du Ciel est-il changé !
 J'espère que les enfants là-bas,
 Quand j'y arriverai, ne seront pas mis à la mode nouvelle,
 Se riant de moi et me faisant de grands yeux !
 J'espère que le Père dans les cieux
 Fera monter sa petite fille,
 Surannée, vilaine, tout ce qu'on voudra,
 Par-dessus la barrière de perle !

23

Un oiseau passa sur le sentier ;
 Il ne savait pas que je le voyais ;
 Il mordit en deux un long ver
 Et le mangea tout cru.
 Puis il but une goutte de rosée
 Sur une herbe toute proche ;
 Puis il sauta de côté vers le mur
 Pour laisser passer un scarabée.
 Il jeta de rapides coups d'œil
 Qui embrassaient tout l'horizon ;
 Ses yeux ressemblaient, pensai-je, à des perles qui ont
 [peur ;

He stirred his velvet head
 Like one in danger ; cautious,
 I offered him a crumb,
 And he unrolled his feathers
 And rowed him softer home
 Than oars divide the ocean,
 Too silver for a seam,
 Or butterflies, off banks of noon,
 Leap, plashless, as they swim.

24

A narrow fellow in the grass
 Occasionally rides ;
 You may have met him, — did you not !
 His notice sudden is.
 The grass divides as with a comb,
 A spotted shaft is seen ;
 And then it closes at your feet
 And opens further on.
 He likes a boggy acre,
 A floor too cool for corn.
 Yet when a child, and barefoot,
 I more than once, at morn,
 Have passed, I thought, a whip-lash
 Unbraiding in the sun, —
 When, stooping to secure it,
 It wrinkled, and was gone.
 Several of nature's people
 I know, and they know me ;
 I feel for them a transport
 Of cordiality ;
 But never met this fellow,
 Attended or alone,
 Without a tighter breathing,
 And zero at the bone.

25

The mushroom is the elf of plants,
 At evening it is not ;

Il remua sa tête de velours
 Comme un être en danger ; avec précaution,
 Je lui offris une miette ;
 Il déplia ses ailes
 Et s'en alla chez lui, voguant plus doucement
 Que des rames qui fendent l'océan,
 Trop minces pour écraser un fil,
 Ou que des papillons, sur les rives de midi,
 Qui nagent et sautent sans faire une éclaboussure.

24

Quelqu'un de mince dans l'herbe
 Passe au hasard ;
 Tu l'as sans doute rencontré,
 On le remarque tout à coup.
 L'herbe se divise comme avec un peigne,
 On voit une flèche tachetée ;
 Puis à tes pieds l'herbe se referme
 Et s'entrouvre un peu plus loin.
 La bête aime un champ marécageux,
 Un parquet trop frais pour le maïs.
 Pourtant dans mon enfance, étant pieds nus,
 Plus d'une fois le matin
 J'ai passé, à ce que je croyais, près d'une lanière de fouet
 Qui se déroulait au soleil ;
 Et me baissant pour m'en emparer
 Elle se recoquillait et avait disparu.
 Je connais plusieurs personnes dans la nature
 Et elles me connaissent ;
 Je ressens pour elles un transport
 De cordialité ;
 Mais, accompagnée ou toute seule,
 Je n'ai jamais rencontré cette bête
 Sans avoir l'haleine oppressée
 Et un froid glacial dans les os.

25

Le champignon, c'est l'elfe des plantes ;
 Le soir, il n'existe pas ;

At morning in a truffled hut
 It stops upon a spot
 As if it tarried always ;
 And yet its whole career
 Is shorter than a snake's delay,
 And fleeter than a tare.
 'Tis vegetation's juggler,
 The germ of alibi ;
 Doth like a bubble antedate,
 And like a bubble hie.
 I feel as if the grass were pleased
 To have it intermit ;
 The surreptitious scion
 Of summer's circumspect.
 Had nature any outcast face,
 Could she a son contemn,
 Had nature an Iscariot,
 That mushroom, — it is him.

32

The leaves, like women, interchange
 Sagacious confidence ;
 Somewhat of nods, and somewhat of
 Portentous inference,
 The parties in both cases
 Enjoining secrecy, —
 Inviolable compact
 To notoriety.

39

Bring me the sunset in a cup,
 Reckon the morning's flagons up,
 And say how many dew ;
 Tell me how far the morning leaps,
 Tell me what time the weaver sleeps
 Who spun the breadths of blue !
 Write me how many notes there be

Le matin, dans une hutte tachetée,
 Le voici arrêté en un endroit
 Comme s'il devait s'y attarder toujours ;
 Pourtant toute sa carrière
 Est plus brève que le séjour d'un serpent,
 Plus fugitive qu'une mauvaise herbe.
 C'est le jongleur de la végétation,
 La semence de l'alibi ;
 Il arrive soudain comme une bulle d'eau
 Et comme une bulle s'en va tout à coup.
 Il me semble que l'herbe est heureuse
 De l'avoir de temps en temps,
 Le surgeon mystérieux
 De la prudence de l'été.
 Si la nature bannissait un visage,
 Si elle pouvait dédaigner un de ses fils,
 Si la nature avait un Judas Iscariote,
 Ce champignon, ce serait lui.

32

Les feuilles, comme les femmes, échangent
 De sagaces confidences ;
 Elles se font des signes, elles tirent
 De graves conclusions.
 Dans les deux cas les parties
 S'enjoignent le secret ;
 Contrat inviolable
 De notoriété.

39

Apporte-moi le coucher du soleil dans une coupe,
 Compte les flacons du matin
 Et dis combien sont remplis de rosée ;
 Dis-moi jusqu'où bondit le matin,
 Dis-moi à quelle heure dort le tisserand
 Qui fila les espaces de l'azur !
 Écris-moi combien de notes il y a

In the new robin's ecstasy
 Among astonished boughs ;
 How many trips the tortoise makes,
 How many cups the bee partakes, —
 The debauchee of dews !
 Also, who laid the rainbow's piers,
 Also, who leads the docile spheres
 By withes of supple blue ?
 Whose fingers string the stalactite,
 Who counts the wampum of the night,
 To see that none is due ?
 Who built this little Alban house
 And shut the windows down so close
 My spirit cannot see ?
 Who'll let me out some gala day,
 With implements to fly away,
 Passing pomposity ?

50

It sifts from leaden sieves,
 It powders all the wood,
 It fills with alabaster wool
 The wrinkles of the road.
 It makes an even face
 Of mountain and of plain, —
 Unbroken forehead from the east
 Unto the east again.
 It reaches to the fence,
 It wraps it, rail by rail,
 Till it is lost in fleeces ;
 It flings a crystal veil
 On stump and stack and stem, —
 The summer's empty room,
 Acres of seams where harvests were,
 Recordless, but for them.
 It ruffles wrists of posts,
 As ankles of a queen, —
 Then stills its artisans like ghosts,
 Denying they have been.

Dans le transport du nouveau rouge-gorge
 Parmi les branches frappées de surprise ;
 Combien de voyages fait la tortue,
 Combien de tasses boit l'abeille,
 Cette biberonne de rosée !
 Dis-moi aussi qui installa les ponts de l'arc-en-ciel,
 Aussi qui conduit les sphères dociles
 Avec des baguettes de souple azur ?
 Quels doigts enfilent la stalactite,
 Qui compte les perles de la nuit
 Et voit qu'aucune ne manque ?
 Qui a construit cette petite maison blanche
 Et en a si bien fermé les fenêtres
 Que mon esprit ne peut rien voir ?
 Qui m'emmènera dehors quelque jour de gala
 Avec des ailes pour m'envoler,
 Plus belle que toute pompe ?

50

Elle est tamisée de tamis de plomb,
 Elle poudre tout le bois,
 Elle remplit de laine d'albâtre
 Les rides de la route.
 Elle fait un visage uni
 De la montagne et de la plaine,
 Front ininterrompu de l'est
 Jusqu'à l'est encore.
 Elle monte jusqu'à la clôture,
 L'entoure, poteau après poteau,
 Jusqu'à ce qu'elle soit perdue dans les toisons ;
 Elle jette un voile de cristal
 Sur les souches, les meules, les branches ;
 Sans celles-ci la chambre vide de l'été,
 Les hectares découpés où étaient les moissons
 Ne laisseraient plus de traces.
 Elle met des dentelles aux poignets des barrières
 Comme aux chevilles d'une reine ;
 Puis elle impose silence à ses ouvriers comme à des
 [fantômes,
 Niant qu'ils aient existé.

54

The murmur of a bee
 A witchcraft yieldeth me.
 If any ask me why,
 'Twere easier to die
 Than tell.
 The red upon the hill
 Taketh away my will ;
 If anybody sneer,
 Take care, for God is here,
 That's all.
 The breaking of the day
 Addeth to my degree ;
 If any ask me how,
 Artist, who drew me so,
 Must tell !

57

Some keep the Sabbath going to church ;
 I keep it staying at home,
 With a bobolink for a chorister,
 And an orchard for a dome.
 Some keep the Sabbath in surplice ;
 I just wear my wings,
 And instead of tolling the bell for church,
 Our little sexton sings.
 God preaches, — a noted clergyman, —
 And the sermon is never long ;
 So instead of getting to heaven at last,
 I'm going all along !

60

The grass so little has to do, —
 A sphere of simple green,
 With only butterflies to brood,
 And bees to entertain,

54

Le murmure d'une abeille
 Me donne un enchantement.
 Si l'on me demande pourquoi,
 Il serait plus facile de mourir
 Que de le dire.
 Le rouge sur la colline
 Emporte ma volonté ;
 Si quelqu'un s'en moque
 Qu'il prenne garde, car Dieu est ici,
 Voilà tout.
 Le lever du jour
 Ajoute à ma dignité ;
 Si l'on me demande comment,
 L'artiste qui me façonna ainsi
 Doit le dire !

57

Certains observent le dimanche en allant à l'église ;
 Je l'observe en restant chez moi,
 Avec un loriot comme chanteur,
 Et un verger comme cathédrale.
 Certains observent le dimanche en surplis ;
 Moi je porte mes ailes
 Et, au lieu de sonner la cloche pour l'office,
 Notre petit clerc chante.
 Dieu prêche — clergyman bien connu —
 Et le sermon n'est jamais long.
 Ainsi, au lieu d'aller enfin au ciel,
 Je vais mon train.

60

L'herbe a si peu de chose à faire,
 C'est une sphère de simple verdure
 Avec seulement des papillons à couvrir
 Et des abeilles à recevoir,

And stir all day to pretty tunes
 The breezes fetch along.
 And hold the sunshine in its lap
 And bow to everything ;
 And thread the dews all night, like pearls,
 And make itself so fine, —
 A duchess were too common
 For such a noticing.
 And even when it dies, to pass
 In odors so divine,
 As lowly spices gone to sleep,
 Or amulets of pine.
 And then to dwell in sovereign barns,
 And dream the days away, —
 The grass so little has to do,
 I wish I were a hay !

65

Like trains of cars on tracks of plush
 I hear the level bee :
 A jar across the flowers goes,
 Their velvet masonry
 Withstands until the sweet assault
 Their chivalry consumes,
 While he, victorious, tilts away
 To vanquish other blooms.
 His feet are shod with gauze,
 His helmet is of gold ;
 His breast, a single onyx
 With chrysoprased, inlaid.
 His labor is a chant,
 His idleness a tune ;
 Oh, for a bee's experience
 Of clovers and of noon !

70

So bashful when I spied her,
 So pretty, so ashamed !

Elle n'a qu'à s'agiter tout le jour selon les jolis airs
 Que les brises amènent,
 Et à tenir le soleil sur son cœur,
 A saluer toutes choses ;
 A enfiler les gouttes de rosée toute la nuit comme des
 [perles,

A se faire si belle
 Qu'une duchesse serait trop commune
 Pour une telle splendeur.
 Et lors même qu'elle meurt, à passer
 Parmi des odeurs divines,
 Telles de secrètes épices qui s'endorment
 Ou des amulettes de pin.
 Et alors elle habite dans des granges souveraines
 Et passe les jours à rêver.
 L'herbe a si peu de chose à faire,
 Je voudrais être une touffe de foin !

65

Comme des trains de wagons sur des rails de peluche
 J'entends l'abeille à ras du sol ;
 Une vibration traverse les fleurs ;
 Leur maçonnerie de velours
 Résiste jusqu'à ce que le tendre assaut
 Epuise leur bravoure ;
 L'abeille victorieuse s'en va joutant
 Pour vaincre d'autres fleurs.
 Ses pieds sont chaussés de gaze,
 Son casque est d'or ;
 Sa poitrine rien qu'un onyx
 Serti de chrysoprased.
 Son travail est un chant,
 Son repos un air de musique ;
 Qui me donnera l'expérience qu'a l'abeille
 Des champs de trèfle et de l'heure de midi ?

70

Si timide quand je l'aperçus,
 Si jolie, si confuse ;

So hidden in her leaflets,
 Lest anybody find ;
 So breathless till I passed her,
 So helpless when I turned
 And bore her, struggling, blushing,
 Her simple haunts beyond !
 For whom I robbed the dingle,
 For whom betrayed the dell,
 Many will doubtless ask me,
 But I shall never tell !

73

I'll tell you how the sun rose,—
 A ribbon at a time.
 The steeples swam in amethyst,
 The news like squirrels ran.
 The hills untied their bonnets,
 The bobolinks begun.
 Then I said softly to myself,
 "That must have been the sun !"
 But how he set, I know not.
 There seemed a purple stile
 Which little yellow boys and girls
 Were climbing all the while
 Till when they reached the other side,
 A dominie in gray
 Put gently up the evening bars,
 And led the flock away.

96

What mystery pervades a well !
 The water lives so far,
 Like neighbor from another world
 Residing in a jar.
 The grass does not appear afraid ;
 I often wonder he
 Can stand so close and look so bold

Si cachée dans ses petites feuilles,
 Ayant peur qu'on ne la trouve ;
 Si muette jusqu'à ce que je l'eusse dépassée,
 Si résignée quand je me retournai
 Et l'emportai, se débattant et rougissant
 Loin de son simple séjour !
 Pour qui j'ai pillé le vallon,
 Pour qui j'ai attaqué le ravin,
 Beaucoup, sans doute, me le demanderont,
 Mais je ne le dirai jamais !

73

Je vais te dire comment le soleil s'est levé,
 Un ruban à la fois.
 Les clochers baignaient dans l'améthyste,
 Les nouvelles couraient comme des écureuils.
 Les collines enlevèrent leur chapeau,
 Les loriots se mirent à chanter.
 Alors je me dis à voix basse :
 — Ce doit être le soleil !
 Mais comment il s'est couché, je ne le sais pas.
 On eût dit une barrière de pourpre
 Où grimpaient sans cesse
 Des garçonnets et des fillettes vêtus de jaune.
 Quand ils eurent atteint l'autre côté de la barrière
 Un maître d'école en gris
 Mit doucement les verrous du soir
 Et emmena le troupeau.

96

Quel mystère imprègne un puits !
 L'eau vit si loin,
 Tel un voisin d'un autre monde
 Habitant dans une jarre.
 L'herbe n'a pas l'air d'avoir peur ;
 Je m'étonne souvent qu'elle
 Puisse se tenir si près et regarder si hardiment

At what is dread to me.
 Related somehow they may be, —
 The sedge stands next the sea,
 Where he is floorless, yet of fear
 No evidence gives he.
 But nature is a stranger yet ;
 The ones that cite her most
 Have never passed her haunted house,
 Nor simplified her ghost.
 To pity those that know her not
 Is helped by the regret
 That those who know her, know her less
 The nearer her they get.

99

A dew sufficed itself
 And satisfied a leaf,
 And felt, "how vast a destiny !
 How trivial is life !"
 The sun went out to work,
 The day went out to play,
 But not again that dew was seen
 By physiognomy.
 Whether by day adducted,
 Or emptied by the sun
 Into the sea, in passing,
 Eternally unknown.

103

The moon was but a chin of gold
 A night or two ago,
 And now she turns her perfect face
 Upon the world below.
 Her forehead is of amplest blond ;
 Her cheek like beryl stone ;
 Her eye unto the summer dew
 The likest I have known.

Ce qui est terreur pour moi.
 Il se peut qu'ils soient quelque peu parents ;
 Le roseau pousse près de la mer
 Où il n'a point de plancher, pourtant de crainte
 Il ne donne aucun témoignage.
 Mais la nature nous est encore une étrangère ;
 Ceux qui la citent le plus souvent
 N'ont jamais passé devant sa maison hantée
 Ni expliqué son fantôme.
 A prendre en pitié ceux qui l'ignorent
 Nous y sommes aidés par le regret
 Que ceux qui la connaissent, l'ignorent davantage
 A mesure qu'ils s'en approchent.

99

Une goutte de rosée se suffisait à elle-même
 Et rassasiait une feuille ;
 Elle se disait : — Quelle immense destinée !
 Comme la vie est banale !
 Le soleil partit travailler,
 Le jour partit jouer,
 Mais cette goutte de rosée
 Aucun visage ne la revit.
 Fut-elle enlevée par le jour
 Ou vidée par le soleil
 Dans la mer, en passant ;
 Chose éternellement inconnue.

103

La lune n'était qu'un menton d'or
 Il y a une ou deux nuits,
 Et maintenant elle tourne son visage complet
 Vers le monde ici-bas.
 Son front est du blond le plus vaste,
 Sa joue pareille à une pierre de beryl ;
 Son œil, de tous ceux que j'ai connus,
 Est le plus semblable à une rosée d'été.

Her lips of amber never part ;
 But what must be the smile
 Upon her friend she could bestow
 Were such her silver will !
 And what a privilege to be
 But the remotest star !
 For certainly her way might pass
 Beside your twinkling door.
 Her bonnet is the firmament,
 The universe her shoe,
 The stars the trinkets at her belt,
 Her dimities of blue.

104

The bat is dun with wrinkled wings
 Like fallow article,
 And not a song pervades his lips,
 Or none perceptible.
 His small umbrella, quaintly halved,
 Describing in the air
 An arc alike inscrutable, —
 Elate philosopher !
 Deputed from what firmament
 Of what astute abode,
 Empowered with what malevolence
 Auspiciously withheld.
 To his adroit Creator
 Ascribe no less the praise ;
 Beneficent, believe me,
 His eccentricities.

Ses lèvres d'ambre jamais ne se disjoignent ;
 Mais quel serait le sourire
 Qu'à son ami elle pourrait donner
 Si telle était sa volonté d'argent !
 Et quel privilège d'être
 Rien que la plus lointaine étoile !
 Car certainement son chemin pourrait passer
 Près de ta porte clignotante.
 Son chapeau est le firmament,
 L'univers sa chaussure,
 Les étoiles des bijoux à sa ceinture ;
 Elle est vêtue de bleu.

104

La chauve-souris est gris sombre avec des ailes ridées
 Comme un fragment de glèbe ;
 Aucune chanson ne parcourt ses lèvres,
 Aucune chanson perceptible.
 Son petit parapluie, drôlement partagé en deux,
 Décrit dans l'air
 Un arc également insondable —
 philosophe altier !
 Envoyée par quel firmament
 De quel ambigu séjour,
 Messagère de quelle malveillance
 Favorablement ajournée.
 A son adroit Créateur
 N'en attribue pas moins louange ;
 Bienfaisantes, crois-moi,
 Ses excentricités.

III. LOVE

2

You left me, sweet, two legacies, —
A legacy of love
A Heavenly Father would content,
Had He the offer of ;
You left me boundaries of pain
Capacious as the sea,
Between eternity and time,
Your consciousness and me.

3

Alter? When the hills do.
Falter? When the sun
Question if his glory
Be the perfect one.
Surfeit? When the daffodil
Doth of the dew :
Even as herself, O friend !
I will of you !

4

Elysium is as far as to
The very nearest room,
If in that room a friend await
Felicity or doom.

III. AMOUR

2

Tu m'as laissé, mon chéri, deux legs,
Un legs d'amour
Qui contenterait un Père Céleste
S'il en avait l'offre ;
Tu m'as laissé des confins de souffrance
Immenses comme la mer,
Entre l'éternité et le temps,
Ton âme consciente et moi.

3

Changer ? Quand les collines changeront.
Hésiter ? Quand le soleil
Se demandera si sa splendeur
Est la splendeur parfaite.
Etre rassasiée ? Quand la jonquille
Sera rassasiée de rosée,
Tout comme la jonquille, ô mon ami,
De toi je serai rassasiée.

4

Le paradis est aussi loin que
La chambre la plus proche
Si dans cette chambre un ami attend
La félicité ou la damnation.

What fortitude the soul contains,
That it can so endure
The accent of a coming foot,
The opening of a door !

5

Doubt me, my dim companion !
Why, God would be content
With but a fraction of the love
Poured thee without a stint.
The whole of me, forever,
What more the woman can, —
Say quick, that I may dower thee
With last delight I own !
It cannot be my spirit,
For that was thine before ;
I ceded all of dust I knew, —
What opulence the more
Had I, a humble maiden,
Whose farthest of degree
Was that she might
Some distant heaven,
Dwell timidly with thee !

6

If you were coming in the fall,
I'd brush the summer by
With half a smile and half a spurn,
As housewives do a fly.
If I could see you in a year,
I'd wind the months in balls,
And put them each in separate drawers,
Until their time befalls.
If only centuries delayed,
I'd count them on my hand,
Subtracting till my fingers dropped
Into Van Diemen's land.

Quel courage l'âme contient
Qu'elle puisse ainsi supporter
L'accent d'un pied qui arrive,
L'ouverture d'une porte !

5

Douter de moi, mon lointain compagnon !
Certes, Dieu serait content
De rien qu'une fraction de l'amour
Qui t'est versé sans une restriction.
Toute ma personne à jamais,
La femme peut-elle faire plus,
Dis-le moi vite afin que je puisse te doter
Du dernier bonheur que je possède !
Ce ne peut être mon esprit,
Car mon esprit était à toi déjà ;
De la poussière j'ai cédé tout ce que je connaissais,
Quelle opulence de plus
Avais-je, humble jeune fille,
Dont la dignité extrême
Était de pouvoir,
Dans quelque paradis lointain,
Demeurer timidement avec toi !

6

Si tu venais en automne,
Je balayerais l'été
Moitié avec sourire, moitié avec dédain,
Comme les ménagères font d'une mouche.
Si je pouvais te voir dans un an,
J'enroulerais les mois en boules
Et les mettrais chacun dans des tiroirs séparés
Jusqu'à ce que leur temps soit échu.
Si seulement les siècles nous tenaient à distance,
Je les compterais sur ma main,
Les soustrayant jusqu'à ce que mes doigts tombent
Dans la terre de van Diémen.

If certain, when this life was out,
 That yours and mine should be,
 I'd toss it yonder like a rind,
 And taste eternity.
 But now, all ignorant of the length
 Of time's uncertain wing,
 It goads me, like the goblin bee,
 That wil not state its sting.

8

That I did always love,
 I bring thee proof:
 That till I loved
 I did not love enough.
 That I shall love alway,
 I offer thee
 That love is life,
 And life hath immortality.
 This, dost thou doubt, sweet?
 Then have I
 Nothing to show
 But Calvary.

12

I cannot live with you,
 It would be life,
 And life is over there
 Behind the shelf
 The sexton keeps the key to,
 Putting up
 Our life, his porcelain,
 Like a cup
 Discarded of the housewife,
 Quaint or broken ;
 A newer Sèvres pleases,
 Old ones crack.
 I could not die with you,

S'il était certain, quand cette vie serait finie,
 Que la tienne et la mienne fussent encore,
 Je jetterais cette vie comme une écorce
 Et goûterais l'éternité.
 Mais maintenant, tout ignorante de la longueur
 De l'aile incertaine du temps,
 Cela me point, telle l'abeille capricieuse
 Qui ne veut pas fixer son aiguillon.

8

Que j'ai toujours aimé,
 Je t'en donne la preuve :
 C'est que jusqu'à ce que j'eusse aimé
 Je n'aimais point assez.
 Que j'aimerais toujours,
 Je t'offre ceci :
 Que l'amour, c'est la vie
 Et que la vie contient l'immortalité.
 De cela tu doutes, mon chéri ?
 Alors je n'ai
 Rien à montrer
 Que le Calvaire.

12

Je ne puis vivre avec toi ;
 Ce serait la vie
 Et la vie est là-bas
 Derrière l'armoire
 Dont le fossoyeur tient la clé,
 Rangeant
 Notre vie, sa porcelaine,
 Comme une tasse
 Rejetée par la ménagère,
 Désuète ou cassée ;
 Un Sèvres plus neuf plaît,
 Les vieilles tasses se fendent.
 Je ne pourrais mourir avec toi,

For one must wait
 To shut the other's gaze down,—
 You could not.
 And I, could I stand by
 And see you freeze,
 Without my right of frost,
 Death's privilege ?
 Nor could I rise with you,
 Because your face
 Would put out Jesus',
 That new grace
 Glow plain and foreign
 On my homesick eye,
 Except that you, than he
 Shone closer by.
 They'd judge us—how ?
 For you served Heaven, you know,
 Or sought to ;
 I could not,
 Because you saturated sight,
 And I had no more eyes .
 For sordid excellence
 As Paradise.
 And were you lost, I would be,
 Though my name
 Rang loudest
 On the heavenly fame.
 And were you saved,
 And I condemned to be
 Where you were not,
 That self were hell to me.
 So we must keep apart,
 You there, I here,
 With just the door ajar
 That oceans are,
 And prayer,
 And that pale sustenance,
 Despair !

Car l'un doit attendre
 Pour fermer les yeux de l'autre ;
 Tu ne pourrais le faire.
 Et moi, pourrais-je rester là
 Et te voir te glacer
 Sans avoir ma part de glace,
 Privilège de la mort ?
 Et je ne pourrais ressusciter avec toi,
 Car ton visage
 Effacerait celui de Jésus ;
 Cette grâce nouvelle
 Brillerait laide et étrangère
 Pour mes yeux regrettant leur demeure
 Si tu n'étais pas là
 Luisant plus près de moi.
 On nous jugerait, comment ?
 Toi tu servais le Ciel, n'est-ce pas,
 Ou cherchais à le faire ;
 Moi, je ne pouvais pas,
 Car tu rassasiais ma vue,
 Et je n'avais plus d'yeux
 Pour une perfection sordide
 Comme le paradis.
 Et si tu étais perdu, je le serais
 Quand bien même mon nom
 Fit le plus grand bruit
 Dans la renommée céleste.
 Et si tu étais sauvé
 Et que je fusse condamnée
 Là où tu ne serais point,
 Cela même pour moi serait l'enfer.
 Donc nous devons rester séparés,
 Toi là-bas, moi ici,
 Avec juste la porte entrouverte
 Que sont les océans,
 Et la prière,
 Et cette pâle consolation,
 Le désespoir !

14

I'm ceded, I've stopped being theirs ;
 The name they dropped upon my face
 With water, in the country church,
 Is finished using now,
 And they can put it with my dolls,
 My childhood, and the string of spools
 I've finished threading too.
 Baptized before without the choice,
 But this time consciously, of grace
 Unto supremest name,
 Called to my full, the crescent dropped,
 Existence's whole arc filled up
 With one small diadem.
 My second rank, too small the first,
 Crowned, crowing on my father's breast,
 A half unconscious queen ;
 But this time, adequate, erect,
 With will to choose or to reject,
 And I choose — just a throne.

15

'Twas a long parting, but the time
 For interview had come ;
 Before the judgment-seat of God,
 The last and second time
 These fleshless lovers met,
 A heaven in a gaze,
 A heaven of heavens, the privilege
 Of one another's eyes.
 No lifetime set on them,
 Apparell'd as the new
 Unborn, except they had beheld,
 Born everlasting now.
 Was bridal e'er like this ?
 A paradise, the host,
 And cherubin and seraphim
 The most familiar guest.

14

Je suis cédée, j'ai cessé d'être leur ;
 Le nom qu'ils laissèrent tomber sur mon visage
 Avec de l'eau, dans l'église campagnarde,
 C'est fini de l'employer,
 Et ils peuvent le mettre de côté avec mes poupées,
 Mon enfance, et le cordon de bobines
 Que j'ai aussi fini d'enfiler.
 Baptisée jadis sans mon choix,
 Mais cette fois consciemment de par la grâce
 Vers le nom suprême,
 Appelée à ma plénitude, le croissant étant tombé,
 L'arc tout entier de l'existence rempli
 D'un petit diadème.
 Mon second rang ; le premier était trop petit ;
 Couronnée, chantant sur le cœur de mon père,
 Reine à moitié inconsciente ;
 Mais cette fois, adéquate, debout,
 Avec la volonté pour choisir ou rejeter,
 Et je choisis — rien qu'un trône.

15

Ce fut un long adieu, mais le moment
 D'une entrevue était arrivé ;
 Devant le tribunal de Dieu
 Pour la dernière et seconde fois.
 Ces amoureux sans corps se rencontrèrent,
 Un ciel dans un regard,
 Un ciel des cieux, le privilège
 Des yeux de l'un pour l'autre.
 Aucun espace de vie ne s'établit pour eux,
 Revêtus comme les êtres nouveaux
 Qui ne sont point nés, sauf qu'ils avaient vu
 Que maintenant ils étaient nés éternels.
 Y eût-il jamais mariage comme celui-là ?
 Un paradis, l'armée céleste,
 Et Chérubins et Séraphins
 Les invités les plus familiers.

16

I'm wife ; I've finished that,
 That other state ;
 I'm Czar, I'm woman now :
 It's safer so.
 How odd the girl's life looks
 Behind this soft eclipse !
 I think that earth seems so
 To those in heaven now.
 This being comfort, then
 That other kind was pain ;
 But why compare ?
 I'm wife ! stop there !

17

She rose to his requirement, dropped
 The playthings of her life
 To take the honorable work
 Of woman and of wife.
 If aught she missed in her new day
 Of amplitude, or awe,
 Or first perspective, or the gold
 In using wore away,
 It lay unmentioned, as the sea
 Develops pearl and weed,
 But only to himself is known
 The fathoms they abide.

18

Come slowly, Eden !
 Lips unused to thee,
 Bashful, sip thy jasmynes,
 As the fainting bee,
 Reaching late his flower,
 Round her chamber hums,

16

Je suis épouse ; j'ai fini l'autre,
 L'autre état ;
 Je suis le tsar, je suis une femme maintenant,
 C'est un état plus sûr.
 Combien étrange paraît la vie de la jeune fille
 Derrière cette douce éclipse !
 Je crois que la terre semble telle
 A ceux qui maintenant sont au ciel.
 Cela étant le bien-être, alors
 L'autre état était une souffrance ;
 Mais pourquoi les comparer ?
 Je suis épouse, tenons-nous-en là !

17

Elle se leva selon son désir à lui, laissa tomber
 Les jouets de sa vie
 Pour accepter le travail honorable
 De la femme et de l'épouse.
 Si dans sa vie nouvelle il lui manqua quelque chose
 De l'amplitude, de l'admiration,
 Des premières perspectives, si l'or
 A l'usage se ternit,
 On n'en a point parlé ; ainsi la mer
 Développe des perles et des algues,
 Mais à elle seule sont connues
 Les profondeurs où elles habitent.

18

Viens doucement, paradis terrestre !
 Les lèvres qui ne sont point accoutumées à toi
 Sucent, timides, tes jasmins ;
 Ainsi l'abeille pâmée,
 Atteignant tard sa fleur,
 Bourdonne autour de la chambre,

Counts his nectars — enters,
And is lost in balms!

22

I gave myself to him,
And took himself for pay.
The solemn contract of a life
Was ratified this way.
The wealth might disappoint,
Myself a poorer prove
Than this great purchaser suspect,
The daily own of Love
Depreciate the vision ;
But, till the merchant buy,
Still fable, in the isles of spice,
The subtle cargoes lie.
At least, 'tis mutual risk, —
Some found it mutual gain ;
Sweet debt of Life, — each night to owe,
Insolvent, every noon.

24

The way I read a letter's this :
'Tis first I lock the door,
And push it with my fingers next,
For transport it be sure.
And then I go the furthest off
To counteract a knock ;
Then draw my little letter forth
And softly pick its lock.
Then, glancing narrow at the wall,
And narrow at the floor,
For firm conviction of a mouse
Not exorcised before,
Peruse how infinite I am
To — no one that you know !
And sigh for lack of heaven, — but not
The heaven the creeds bestow.

Compte ses nectars, entre
Et se perd dans les parfums !

22

Je me suis donnée à lui
Et en paiement je l'ai pris.
Le solennel contrat d'une vie
A été ratifié de cette façon.
La richesse pourrait décevoir,
Moi-même me trouver plus pauvre
Que ce grand acheteur ne le soupçonne ;
La possession quotidienne de l'amour
Pourrait déprécier la vision ;
Mais jusqu'à ce que le marchand achète,
Telle une fable aux îles des épices,
La subtile cargaison s'étend.
Du moins, c'est un risque mutuel !
Certains ont trouvé que c'était un gain mutuel ;
Douce dette de la vie, être débiteur chaque nuit,
Insolvable chaque jour.

24

La manière dont je lis une lettre est celle-ci ;
D'abord je ferme la porte à clé,
Puis je la pousse avec mes doigts
Pour qu'elle protège mon émotion.
Puis je m'éloigne le plus possible
Pour me prémunir contre qui viendrait frapper ;
Puis je tire ma petite lettre
Et doucement l'entrouvre.
Puis je jette un regard étroit au mur,
Un regard étroit au parquet,
Croyant ferme à une souris
Qui n'aurait point été exorcisée auparavant.
Je lis combien je suis infinie
Pour... personne que tu connais !
Et je soupire faute de ciel, non pas
Le ciel que donnent les credos.

The night was wide, and furnished scant
 With but a single star,
 That often as a cloud it met
 Blew out itself for fear.
 The wind pursued the little bush,
 And drove away the leaves
 November left ; then clambered up
 And fretted in the eaves.
 No squirrel went abroad ;
 A dog's belated feet
 Like intermittent plush were heard
 Adown the empty street.
 To feel if blinds be fast,
 And closer to the fire
 Her little rocking-chair to draw,
 And shiver for the poor,
 The housewife's gentle task.
 "How pleasanter," said she
 Unto the sofa opposite,
 "The sleet than May — no thee !"

Not with a club the heart is broken,
 Nor with a stone ;
 A whip, so small you could not see it,
 I've known
 To lash the magic creature
 Till it fell,
 Yet that whip's name too noble
 Then to tell.
 Magnanimous of bird
 By boy desried,
 To sing unto the stone
 Of which it died.

La nuit était immense et maigrement meublée
 D'une seule étoile
 Qui, chaque fois qu'elle rencontrait un nuage,
 S'éteignait tant elle avait peur.
 Le vent poursuivait le petit buisson
 Et chassait les feuilles
 Que novembre avait laissées, puis il grimpaît plus haut
 Et s'agitait sous le toit.
 On ne voyait point courir d'écureuil ;
 Les pattes attardées d'un chien
 Comme une peluche intermittente se faisaient entendre
 Au long de la rue vide.
 Tâter si les volets sont bien fermés,
 Rapprocher du feu
 Son petit fauteuil,
 Grelotter pour les pauvres,
 C'est l'aimable tâche de la ménagère.
 Combien plus agréable, disait-elle,
 Au canapé en face,
 Le gel que le mois de mai sans toi !

Ce n'est pas avec un bâton que le cœur est brisé,
 Ni avec une pierre ;
 C'est avec un fouet, si petit que tu ne pourrais le voir,
 Que je l'ai connu
 Cingler la créature magique
 Jusqu'à ce qu'elle tombât ;
 Pourtant le nom de ce fouet est trop noble
 Pour le redire.
 Il est magnanime, l'oiseau
 Visé par le gamin,
 De chanter pour la pierre
 Dont il est mort.

52

He touched me, so I live to know
 That such a day, permitted so,
 I groped upon his breast.
 It was a boundless place to me,
 And silenced, as the awful sea
 Puts minor streams to rest.
 And now, I'm different from before,
 As if I breathed superior air,
 Or brushed a royal gown ;
 My feet, too, that had wandered so,
 My gypsy face transfigured now
 To tenderer renown.

55

I envy seas whereon he rides,
 I envy spokes of wheels
 Of chariots that him convey,
 I envy speechless hills
 That gaze upon his journey ;
 How easy all can see
 What is forbidden utterly
 As heaven, unto me !
 I envy nests of sparrows
 That dot his distant eaves,
 The wealthy fly upon his pane,
 The happy, happy leaves
 That just abroad his window
 Have summer's leave to be,
 The earrings of Pizarro
 Could not obtain for me.
 I envy light that wakes him,
 And bells that boldly ring
 To tell him it is noon abroad,—
 Myself his noon could bring.
 Yet interdict my blossom
 And abrogate my bee,
 Lest noon in everlasting night
 Drop Gabriel and me.

52

Il m'a touchée, je vis pour savoir
 Qu'à tel jour où ce fut permis
 Je tombai sur son cœur.
 C'était pour moi un lieu sans borne,
 J'étais réduite au silence ; ainsi la vaste mer
 Met au repos les petits fleuves.
 Et, maintenant, je suis différente d'autrefois,
 Comme si je respirais un air supérieur
 Ou étalais une robe royale ;
 Mes pieds aussi, qui avaient tellement erré,
 Mon visage de gipsy maintenant transfiguré
 Pour une gloire plus tendre.

55

J'envie les mers sur lesquelles il vogue,
 J'envie les jantes des roues
 Des chariots qui le portent,
 J'envie les muettes collines
 Qui contemplant son voyage ;
 Combien facilement toutes peuvent voir
 Ce qui est entièrement interdit,
 Comme le ciel, à moi !
 J'envie les nids de moineaux
 Qui parsèment son toit lointain,
 La riche mouche sur sa vitre,
 Les heureuses, heureuses feuilles
 Qui, au long de sa fenêtre,
 Ont en été la permission de rester,
 Permission que les boucles d'oreilles de Pizarro
 Ne pourraient obtenir pour moi.
 J'envie la lumière qui le réveille,
 Et les cloches qui hardiment sonnent
 Pour lui dire qu'au dehors il est midi ;
 Moi aussi je pourrais lui apporter son heure de midi.
 Pourtant je mets l'interdit sur ma fleur
 Et je chasse mon abeille
 De crainte que l'heure de midi dans la nuit éternelle
 Ne laisse tomber Gabriel et moi.

57

Title divine is mine,
 The wife without
 The sign.
 Acute degree
 Conferred on me—
 Empress of Calvary.
 Royal all but the
 Crown—
 Betrothed, without the swoon
 God gives us women
 When two hold
 Garnet to garnet,
 Gold to gold—
 Born, bridalled,
 Shrouded—
 In a day
 Tri-Victory.
 —My husband,
 Women say
 Stroking the melody.
 Is this the way?

57

Le titre divin est à moi ;
 L'Épouse sans
 Le Signe.
 Condition aiguë
 Qui m'est conférée,
 Impératrice du Calvaire.
 Toute royale
 Sauf la couronne,
 Fiancée sans l'émoi
 Que Dieu donne à nous autres femmes
 Quand deux êtres tiennent
 L'anneau contre l'anneau,
 L'or contre l'or.
 Née, mariée,
 Mise au linceul en un seul jour,
 Triple victoire.
 — Mon mari —
 Disent les femmes
 Caressant la mélodie.
 Est-ce bien ainsi ?

IV. TIME AND ETERNITY

I

One dignity delays for all,
One mitred afternoon.
None can avoid this purple,
None evade this crown,
Coach it insures, and footmen,
Chamber and state and throng ;
Bells, also, in the village,
As we ride grand along.
What dignified attendants,
What service when we pause !
How loyally at parting
Their hundred hats they raise !
How pomp surpassing ermine,
When simple you and I
Present our meek escutcheon,
And claim the rank to die !

4

Safe in their alabaster chambers,
Untouched by morning and untouched by noon,
Sleep the meek members of the resurrection,
Rafters of satin, and roof of stone.
Light laughs the breeze in her castle of sunshine ;
Babbles the bee in a stolid ear ;
Pipe the sweet birds in ignorant cadence, —
Ah, what sagacity perished here !
Grand go the years in the crescent above them ;

IV. LE TEMPS ET L'ÉTERNITÉ

I

Il est une dignité qui s'attarde pour tous,
Un après-midi mitré.
Personne ne peut éviter cette pourpre,
Personne échapper à cette couronne.
Elle assure une voiture et des valets,
La chambre à coucher, la salle d'apparat, la foule ;
Des cloches aussi dans le village
Tandis que nous avançons, majestueux.
Quelle suite respectueuse,
Quel service lorsque nous nous arrêtons !
Avec quelle loyauté au départ
Ils lèvent leurs cent chapeaux !
Ah ! la pompe surpassant l'hermine
Lorsque tout simples, toi et moi,
Nous présentons notre modeste écusson
Et réclamons notre rang pour mourir !

4

Sains et saufs dans leurs chambres d'albâtre,
Insensibles au matin, insensibles au midi,
Dorment les calmes membres de la résurrection,
Poutrelle de satin et toit de pierre.
Légère rit la brise dans son château de soleil ;
L'abeille bavarde dans une oreille impassible ;
Les tendres oiseaux chantent selon leur cadence ignorante.
Ah ! quelle sagacité a péri ici !
Majestueuses passent les années dans le croissant au-dessus
[d'elles ;

Worlds scoop their arcs, and firmaments row,
Diadems drop and Doges surrender,
Soundless as dots on a disk of snow.

10

I died for beauty, but was scarce
Adjusted in the tomb,
When one who died for truth was lain
In an adjoining room.
He questioned softly why I failed ?
"For beauty," I replied.
"And I for truth, — the two are one ;
We brethren are," he said
And so, as kinsmen met a night,
We talked between the rooms,
Until the moss had reached our lips,
And covered up our names.

11

How many times these low feet staggered,
Only the soldered mouth can tell ;
Try ! can you stir the awful rivet ?
Try ! can you lift the haps of steel ?
Stroke the cool forehead, hot so often,
Lift, if you can, the listless hair ;
Handle the adamantine fingers
Never a thimble more shall wear.
Buzz the dull flies on the chamber window ;
Brave shines the sun through the freckled pane ;
Fearless the cobweb swings from the ceiling —
Indolent housewife, in daisies lain !

19

To know just how he suffered would be dear ;
To know if any human eyes were near

Les univers creusent leurs arcs, les firmaments font leur
[course ;
Les diadèmes tombent et les doges sont vaincus,
Sans plus de bruit que des taches sur un disque de neige.

10

J'étais morte pour la beauté, mais étais à peine
Disposée dans la tombe.
Qu'un homme qui était mort pour la vérité fut couché.
Dans une chambre contiguë.
Il me demanda doucement pourquoi j'avais disparu.
— Pour la beauté, répondis-je.
— Et moi pour la vérité, les deux ne sont qu'une,
Nous sommes frères, dit-il.
Et ainsi, comme des parents qui se rencontrent dans la nuit,
Nous conversâmes d'une chambre à l'autre,
Jusqu'à ce que la mousse eût atteint nos lèvres
Et recouvert nos noms.

11

Combien de fois ces pieds modestes ont-ils chancelé,
Seule la bouche soudée peut le dire ;
Essaye ! peux-tu remuer le terrible rivet ?
Essaye ! peux-tu soulever le loquet d'acier ?
Caresse le front glacé, si souvent chaud,
Soulève, si tu peux, les cheveux apathiques ;
Manie les doigts de métal
Qui plus jamais ne porteront un dé ;
Les mouches insensibles bourdonnent sur la fenêtre de
[la chambre ;
Éclatant luit le soleil à travers le carreau tacheté ;
Sans crainte la toile d'araignée se balance au plafond ;
Indolente ménagère, couchée parmi les pâquerettes !

19

Savoir au juste comment il souffrit me serait cher ;
Savoir si des yeux humains étaient proches

To whom he could intrust his wavering gaze,
 Until it settled firm on Paradise.
 To know if he was patient, part content,
 Was dying as he thought, or different ;
 Was it a pleasant day to die,
 And did the sunshine face his way ?
 What was his furthest mind, of home, or God,
 Or what the distant say
 At news that he ceased human nature
 On such a day ?
 And wishes, had he any ?
 Just his sigh, accented,
 Had been legible to me.
 And was he confident until
 Ill fluttered out in everlasting well ?
 And if he spoke, what name was best,
 What first,
 What one broke off with
 At the drowsiest ?
 Was he afraid, or tranquil ?
 Might he know
 How conscious consciousness could grow,
 Till love that was, and love too blest to be,
 Meet — and the junction be Eternity ?

20

The last night that she lived,
 It was a common night,
 Except the dying ; this to us
 Made nature different.
 We noticed smallest things, —
 Things overlooked before,
 By this great light upon our minds
 Italicized, as 'twere.
 That others could exist
 While she must finish quite,
 A jealousy for her arose
 So nearly infinite.

Auxquels il pouvait confier son regard hésitant
 Avant qu'il se fixât, ferme, sur le Paradis.
 Savoir s'il fut patient, en partie content,
 S'il mourut comme il pensait, ou autrement ;
 Était-ce un jour agréable pour mourir ?
 Le soleil faisait-il face à son chemin ?
 Quelle fut sa dernière idée, de la famille, de Dieu,
 Ou de ce que disent les gens lointains
 A la nouvelle qu'à tel jour
 Il n'appartenait plus à la nature humaine ?
 Et des désirs, en eut-il ?
 Rien que son soupir, accentué,
 M'eût été lisible.
 Fut-il confiant jusqu'à ce que
 Le mal se dissipât en bien éternel ?
 Et s'il parlait, quel nom préférerait-il,
 Prononçait-il d'abord ?
 Quel est le nom où il s'arrêta
 Au moment de s'endormir ?
 Avait-il peur ou bien était-il calme ?
 Pouvait-il savoir
 Combien consciente peut devenir la conscience
 Jusqu'à ce que l'amour qui exista et l'amour trop heureux
 [pour exister
 Se rencontrent, et que la jonction soit l'Éternité ?

20

La dernière nuit qu'elle vécut,
 Ce fut une nuit ordinaire
 Excepté qu'elle mourait ; pour nous cela
 Rendait la nature différente.
 Nous remarquions les plus petites choses,
 Des choses jadis inobservées,
 Mises, pour ainsi dire, en italiques
 Dans notre esprit par cette grande lumière.
 Que d'autres puissent exister
 Alors qu'elle devait finir d'être,
 Il s'en élevait pour elle une jalousie
 Quasiment infinie.

We waited while she passed ;
 It was a narrow time,
 Too jostled were our souls to speak,
 At length the notice came,
 She mentioned, and forgot ;
 Then lightly as a reed
 Bent to the water, shivered scarce,
 Consented, and was dead.
 And we, we placed the hair,
 And drew the head erect ;
 And then an awful leisure was,
 Our faith to regulate.

22

The bustle in a house
 The morning after death
 Is solemnest of industries
 Enacted upon earth, —
 The sweeping up the heart,
 And putting love away
 We shall not want to use again
 Until eternity.

23

I reason, earth is short,
 And anguish absolute,
 And many hurt ;
 But what of that ?
 I reason, we could die :
 The best vitality
 Cannot excel decay ;
 But what of that ?
 I reason that in heaven
 Somehow, it will be even,
 Some new equation given ;
 But what of that ?

Nous attendions tandis qu'elle passait ;
 Ce fut un court moment ;
 Nos âmes étaient trop agitées pour parler,
 Enfin nous primes garde.
 Elle dit quelque chose et l'oublia ;
 Puis légèrement, tel un roseau
 Penché sur l'eau, elle frémit à peine,
 Accepta, et mourut.
 Et nous, nous arrangeâmes ses cheveux,
 Nous relevâmes sa tête ;
 Ensuite ce fut un effroyable loisir,
 Mettre en règle notre foi.

22

Le remue-ménage dans une maison
 Le matin après la mort
 Est la plus solennelle des activités
 Accomplies sur la terre ;
 Il faut balayer son cœur,
 Il faut ranger l'amour
 Que nous n'aurons plus besoin d'employer
 Jusqu'à l'éternité.

23

Je raisonne : la terre est brève,
 L'angoisse infinie,
 Beaucoup sont blessés ;
 Mais qu'importe ?
 Je raisonne : nous pourrions mourir ;
 La plus belle vitalité
 Ne peut dépasser la destruction ;
 Mais qu'importe ?
 Je raisonne qu'au ciel,
 D'une façon ou de l'autre, tout s'arrangera ;
 Une nouvelle équation nous sera donnée ;
 Mais qu'importe ?

24

Afraid ? Of whom am I afraid ?
 Not death ; for who is he ?
 The porter of my father's lodge
 As much abasheth me.
 Of life ? 'Twere odd I fear a thing
 That comprehendeth me
 In one or more existences
 At Deity's decree.
 Of resurrection ? Is the east
 Afraid to trust the morn
 With her fastidious forehead ?
 As soon impeach my crown !

27

Because I could not stop for Death,
 He kindly stopped for me ;
 The carriage held but just ourselves
 And Immortality.
 We slowly drove, he knew no haste,
 And I had put away
 My labor, and my leisure too,
 For his civility.
 We passed the school where children played
 At wrestling in a ring ;
 We passed the fields of gazing grain,
 We passed the setting sun.
 We paused before a house that seemed
 A swelling of the ground ;
 The roof was scarcely visible,
 The cornice but a mound.
 Since then 'tis centuries ; but each
 Feels shorter than the day
 I first surmised the horses' heads
 Were toward eternity.

24

Avoir peur ? De qui ai-je peur ?
 Non pas de la mort ; car qui est-elle ?
 Le portier de la loge de mon père
 Me déconcerte tout autant.
 De la vie ? Ce serait étrange de craindre une chose
 Qui m'inclut
 Dans une ou plusieurs existences
 Selon le décret de la Divinité.
 De la résurrection ? L'orient
 A-t-il peur de faire confiance au matin
 Avec son front éclatant ?
 Autant mettre en accusation ma couronne.

27

Comme je ne pouvais m'arrêter pour la mort,
 Aimablement elle s'arrêta pour moi ;
 La voiture ne contenait que nous deux
 Et l'Immortalité.
 Nous avançons lentement, elle n'était pas pressée,
 Et moi j'avais rangé
 Mon travail, et aussi mon loisir,
 A cause de sa politesse.
 Nous passâmes devant l'école où des enfants jouaient
 A lutter dans un cercle ;
 Nous passâmes devant les champs de grains attentifs,
 Nous passâmes devant le soleil couchant.
 Nous nous arrêtâmes devant une maison qui semblait
 Une éminence du sol ;
 Le toit à peine visible,
 La corniche une butte.
 Depuis lors il y a des siècles ; mais chaque siècle
 Paraît plus court que le jour
 Où je commençai à deviner que la tête des chevaux
 Se dirigeait vers l'éternité.

32

It was too late for man,
 But early yet for God ;
 Creation impotent to help,
 But prayer remained our side.
 How excellent the heaven,
 When earth cannot be had ;
 How hospitable, then, the face
 Of our old neighbor, God !

39

I shall know why, when time is over,
 And I have ceased to wonder why ;
 Christ will explain each separate anguish
 In the fair schoolroom of the sky.
 He will tel me what Peter promised,
 And I, for wonder at his woe,
 I shall forget the drop of anguish
 That scalds me now, that scalds me now.

54

I went to heaven,
 'Twas a small town,
 Lit with a ruby,
 Lathed with down.
 Stiller than the fields
 At the full dew,
 Beautiful as pictures
 No man drew.
 People like the moth,
 Of mechlin frames,
 Duties of gossamer,
 And eider names.
 Almost contented
 I could be
 'Mong such unique
 Society.

32

Il était trop tard pour l'homme,
 Mais encore de bonne heure pour Dieu ;
 La Création ne pouvait plus apporter d'aide,
 Mais la prière restait de notre côté.
 Combien excellent le ciel
 Quand on ne peut plus avoir la terre ;
 Combien hospitalier alors le visage
 De notre vieux voisin, Dieu !

39

Je saurai pourquoi, quand le temps sera fini,
 Et que j'aurai cessé de me demander pourquoi ;
 Le Christ expliquera chaque angoisse une à une
 Dans la belle école du ciel.
 Il me dira ce que Pierre a promis,
 Et moi, m'étonnant de sa douleur,
 J'oublierai la goutte d'angoisse
 Qui me brûle maintenant, qui me brûle maintenant.

54

Je suis allée au ciel,
 C'était une petite ville
 Éclairée d'un rubis,
 Plafonnée de duvet,
 Plus tranquille que les champs
 Sous la rosée,
 Belle comme des tableaux
 Qu'aucun homme n'a dessinés.
 Des gens comme la phalène,
 Des formes en dentelle de Malines,
 Des lois comme des fils de la Vierge,
 Des noms doux comme l'eider.
 Je pourrais presque
 Être contente
 Parmi une telle unique
 Société.

61

If anybody's friend be dead,
 It's sharpest of the theme
 The thinking how they walked alive,
 At such and such a time.
 Their costume, of a Sunday,
 Some manner of the hair,—
 A prank nobody knew but them,
 Lost, in the sepulchre.
 How warm they were on such a day :
 You almost feel the date,
 So short way off it seems ; and now,
 They're centuries from that.
 How pleased they were at what you said ;
 You try to touch the smile,
 And dip your fingers in the frost :
 When was it, can you tell.
 You asked the company to tea,
 Acquaintance, just a few,
 And chatted close with this grand thing
 That don't remember you?
 Past bows and invitations,
 Past interview, and vow,
 Past what ourselves can estimate,—
 That makes the quick of woe!

62

Our journey had advanced ;
 Our feet were almost come
 To that odd fork in Being's road,
 Eternity by term.
 Our pace took sudden awe,
 Our feet reluctant led.
 Before were cities, but between,
 The forest of the dead.
 Retreat was out of hope,—

61

Si l'ami de quelqu'un est mort,
 Le thème le plus aigu
 C'est de penser comment les morts marchaient de leur vivant
 A tel ou tel moment.
 Leur costume le dimanche,
 Leur façon de se coiffer,
 Une plaisanterie que personne sauf eux ne connaissait,
 Maintenant perdue dans le sépulcre.
 Comme ils étaient ardents tel jour,
 Vous touchez presque la date,
 Tant elle paraît proche ; et maintenant
 Ils sont à des siècles de cela.
 Comme ils étaient charmés de ce que vous disiez ;
 Vous essayez de toucher le sourire
 Et trempez vos doigts dans la glace ;
 Quand était-ce, pouvez-vous le dire ?
 Vous invitiez les gens au thé,
 Des connaissances, deux ou trois,
 Et bavardiez de près avec ce grand être
 Qui ne se souvient pas de vous.
 Saluts et invitations de jadis,
 Entretiens et serments passés,
 Passés au-delà de ce que nous pouvons apprécier,
 C'est cela qui fait le vif de la peine.

62

Notre voyage avait avancé ;
 Nos pieds étaient presque arrivés
 A cet étrange carrefour sur la route de l'Être
 Qu'on appelle l'Éternité.
 Notre démarche prit une soudaine crainte,
 Nos pieds nous conduisaient malgré nous ;
 Devant nous étaient des villes, mais entre deux
 La forêt des morts.
 La retraite était hors d'espoir ;

Behind, a sealed route,
Eternity's white flag before,
And God at every gate.

67

If I should die,
And you should live,
And time should gurgle on,
And morn should beam,
And noon should burn,
As it has usual done ;
If birds should build as early,
And bees as bustling go, —
One might depart at option
From enterprise below !
'Tis sweet to know that stocks will stand
When we with daisies lie,
That commerce will continue,
And trades as briskly fly.
It makes the parting tranquil
And keeps the soul serene,
That gentlemen so sprightly
Conduct the pleasing scene !

69

One need not be a chamber to be haunted,
One need not be a house ;
The brain has corridors surpassing
Material place.
Far safer, of a midnight meeting
External ghost,
Than an interior confronting
That whiter host.
Far sager through an Abbey gallop,
The stones achase,
Than, moonless, one's own self encounter
In lonesome place.

Derrière, une route fermée,
Le blanc drapeau de l'Éternité devant,
Et Dieu à toutes les portes.

67

Si je mourais
Et si tu vivais,
Si le temps continuait de s'égoutter,
Le matin de briller,
Le midi d'être brûlant
Comme d'habitude ;
Les oiseaux de faire leur nid d'aussi bonne heure
Et les abeilles de s'activer,
On pourrait quitter de bon gré
Les entreprises d'ici-bas.
Il est agréable de savoir que les finances se maintiendront
Quand nous serons couchés avec les jonquilles,
Que le commerce continuera
Et que les métiers seront toujours actifs.
Cela rend l'âme sereine,
Cela garde le départ paisible
Que des messieurs si animés
Dirigent la charmante scène !

69

Il n'est pas besoin d'être une chambre pour être hantée,
Il n'est pas besoin d'être une maison ;
Le cerveau a des corridors qui surpassent
Tout endroit matériel.
Il est bien plus rassurant de rencontrer à minuit
Un fantôme extérieur
Que de faire face en son intérieur
À cet hôte plus pâle.
Bien plus rassurant de galoper à travers une abbaye
En dispersant les pierres
Que de se rencontrer soi-même, sans clair de lune,
Dans un endroit solitaire.

Ourself, behind ourself concealed,
Should startle most ;
Assassin, hid in our apartment,
Be horror's least.
The prudent carries a revolver,
He bolts the door,
O'erlooking a superior spectre
More near.

83

This world is not conclusion ;
A sequel stands beyond,
Invisible, as music,
But positive, as sound.
It beckons and it baffles ;
Philosophies don't know,
And through a riddle, at the last,
Sagacity must go.
To guess it puzzles scholars ;
To gain it, men have shown
Contempt of generations,
And crucifixion known.

86

We cover thee, sweet face.
Not that we tire of thee,
But that thyself fatigue of us ;
Remember, as thou flee,
We follow thee until
Thou notice us no more,
And then, reluctant, turn away
To con thee o'er and o'er,
And blame the scanty love
We were content to show,
Augmented, sweet, a hundred fold
If thou would'st take it now.

Soi-même, caché derrière soi-même,
C'est cela surtout qui doit faire tressaillir ;
Un assassin, caché dans notre appartement,
Est le moindre objet d'horreur.
L'homme prudent porte un revolver,
Il ferme la porte au verrou ;
Oubliant un spectre plus redoutable
Et plus proche.

83

Ce monde-ci n'est pas une conclusion ;
Il y a une suite au-delà,
Invisible comme la musique,
Mais réelle comme le son.
Elle nous fait signe et elle nous déconcerte ;
Les philosophies ne savent pas
Et, à travers une énigme, enfin,
La sagacité doit aller.
Deviner quelle elle est, les savants en sont embarrassés ;
Pour la gagner, des hommes ont témoigné
Le mépris des générations
Et connu la crucifixion.

86

Nous te couvrons, cher visage,
Non pas que nous soyons las de toi,
Mais parce que toi-même tu es fatigué de nous ;
Souviens-toi, tandis que tu t'enfuis,
Que nous te suivons jusqu'à ce que
Tu ne prennes plus garde à nous.
Et alors à contre-cœur nous nous détournons
Pour t'observer encore et encore
Et pour blâmer le maigre amour
Que nous nous contentions de témoigner,
Augmenté, cher visage, au centuple
Si maintenant tu voulais l'accepter.

125

If tolling bell I ask the cause,
 "A soul has gone to God,"
 I'm answered in a lonesome tone ;
 Is heaven then so sad ?
 That bells should joyful ring to tell
 A soul had gone to heaven,
 Would seem to me the proper way
 A good news should be given.

128

I heard a fly buzz when I died ;
 The stillness round my form
 Was like the stillness in the air
 Between the heavens of storm.
 The eyes beside had wrung them dry,
 And breaths were gathering sure
 For that last onset, when the king
 Be witnessed in his power.
 I willed my keepsakes, signed away
 What portion of me willed
 Could make assignable, — and then
 There interposed a fly,
 With blue, uncertain, stumbling buzz,
 Between the light and me ;
 And then the windows failed, and then
 I could not see to see.

130

There's been a death in the opposite house
 As lately as to-day.
 I know it by the numb look
 Such houses have always.
 The neighbors rustle in and out,
 The doctor drives away.

125

Si d'un glas je demande la cause,
 — Une âme est partie vers Dieu —
 Me répond-on d'un ton lugubre ;
 Le ciel est-il donc si triste ?
 Que les cloches dussent sonner joyeuses pour nous dire
 Qu'une âme est partie vers le ciel,
 Il me semble que ce serait l'exacte façon
 Dont on devrait donner une bonne nouvelle.

128

J'entendis bourdonner une mouche quand je mourus ;
 Le silence autour de mon corps
 Était comme le silence dans l'air
 Entre les éclats d'un orage.
 Les yeux à côté de moi s'étaient séchés,
 Les haleines s'affermisssaient
 Pour le dernier assaut, quand le roi
 Apparaît dans sa puissance.
 J'avais légué mes souvenirs, j'avais assigné
 La portion de moi-même que
 Je pouvais assigner, et alors
 S'interposa une mouche
 Avec un bourdonnement bleu, incertain, trébuchant
 Entre la lumière et moi ;
 Et alors les fenêtres s'effacèrent, et alors
 Je n'y vis plus assez pour y voir.

130

Quelqu'un est mort dans la maison d'en face,
 Aujourd'hui même.
 Je le sais par l'aspect engourdi
 Que de telles maisons ont toujours.
 Les voisins entrent et sortent sans faire de bruit,
 Le docteur part en voiture ;

A window opens like a pod,
 Abrupt, mechanically ;
 Somebody flings a mattress out, —
 The children hurry by ;
 They wonder if It died on that, —
 I used to when a boy.
 The minister goes stiffly in
 As if the house were his,
 And he owned all the mourners now,
 And little boys besides ;
 And then the milliner, and the man
 Of the appalling trade,
 To take the measure of the house.
 There'll be that dark parade
 Of tassels and of coaches soon ;
 It's easy as a sign, —
 The intuition of the news
 In just a country town.

137

A toad can die of light !
 Death is the common right
 Of toads and men, —
 Of earl and midge
 The privilege.
 Why swagger then ?
 The gnat's supremacy
 Is large as thine.

139

A long, long sleep, a famous sleep
 That makes no show for dawn
 By stretch of limb or stir of lid, —
 An independent one.
 Was ever idleness like this ?
 Within a hut of stone
 To bask the centuries away
 Nor once look up for noon ?

Une fenêtre s'ouvre comme une gousse,
 Brusquement, mécaniquement.
 Quelqu'un soudain étale un matelas dehors ;
 Les enfants passent à la hâte ;
 Ils se demandent si le cadavre est mort sur ce matelas ;
 C'est ce que j'avais coutume de faire quand j'étais petit
 [garçon.

Le pasteur entre à pas raides
 Comme si la maison était à lui,
 Comme s'il était le maître des gens en deuil
 Et aussi des petits garçons ;
 Et puis voici la modiste, et l'homme
 Au métier effrayant
 Qui va prendre la mesure de la demeure.
 Il y aura bientôt le sombre cortège
 Des plumets et des voitures ;
 C'est une enseigne facile à reconnaître,
 L'intuition de la nouvelle
 Dans une petite ville de province.

137

Un crapaud peut mourir de lumière !
 La mort est la loi commune
 Des crapauds et des hommes,
 Le privilège
 Du noble et du moucheron.
 Alors pourquoi te pavaner ?
 La suprématie du moucheron
 Est aussi vaste que la tienne.

139

Un long, long sommeil, un fameux sommeil
 Qui ne donne aucun signe d'aurore
 En étendant les membres ou en remuant les paupières,
 Un sommeil sans souci.
 Y eut-il jamais paresse comme celle-ci ?
 Dans une hutte de pierre
 Rester oisif pendant des siècles
 Et pas une fois ne lever les yeux vers l'heure de midi ?

V. THE SINGLE HOUND

12

No romance sold unto,
Could so enthral a man
As the perusal of
His individual one.
'Tis fiction's to dilute
To plausibility
Our novel, when 'tis small enough
To credit, — 'tisin't true !

20

Glory is that bright tragic thing,
That for an instant
Means Dominion,
Warms some poor name
That never felt the sun,
Gently replacing
In oblivion.

22

His mind, of man a secret makes,
I meet him with a start,
He carries a circumference
In which I have no part,
Or even if I deem I do —
He otherwise may know.
Impregnable to inquest,
However neighborly.

V. LE LEVRIER SOLITAIRE

12

Aucun roman que l'on vend
Ne peut captiver un homme
Comme la lecture
De sa personne individuelle.
Le rôle de la fiction, c'est de diluer
Des choses plausibles.
Notre roman à nous, quand il est assez petit
Pour être croyable, n'est pas vrai.

20

La gloire est cette chose brillante et tragique
Qui pendant un instant
Signifie la Domination,
Réchauffe quelque pauvre nom
Qui n'a jamais senti le soleil ;
Puis doucement elle le replace
Dans l'oubli.

22

Son âme fait d'un homme un secret.
Je tressaille quand je le rencontre,
Il porte une circonférence
Où je n'ai point de part ;
Même si je crois y prendre part,
Il peut savoir qu'il en est autrement,
Imprenable à toute recherche,
Si voisin qu'il puisse être.

26

The props assist the house
 Until the house is built,
 And then the props withdraw —
 And adequate, erect,
 The house supports itself ;
 Ceasing to recollect
 The auger and the carpenter,
 Just such a retrospect
 Hath the perfected life,
 A past of plank and nail,
 And slowness, — then the scaffolds drop —
 Affirming it a soul.

34

Nature is what we see,
 The Hill, the Afternoon —
 Squirrel, Eclipse, the Bumble-bee,
 Nay — Nature is Heaven.
 Nature is what we hear,
 The Bobolink, the Sea —
 Thunder, the Cricket —
 Nay, — Nature is Harmony.
 Nature is what we know
 But have no art to say,
 So impotent our wisdom is
 To Her simplicity.

74

This quiet Dust was Gentlemen and Ladies,
 And Lads and Girls ;
 Was laughter and ability and sighing,
 And frocks and curls.
 This passive place a Summer's nimble mansion,
 Where Bloom and Bees
 Fulfilled their Oriental Circuit,
 Then ceased like these.

26

Les étais aident la maison
 Jusqu'à ce que la maison soit bâtie,
 Et alors on retire les étais,
 Et adéquate, debout,
 La maison se soutient elle-même,
 Cessant de se rappeler
 La tarière et le charpentier.
 Tel est le souvenir
 De la vie achevée,
 Un passé de madriers et de clous,
 De lenteur ; puis les échafaudages tombent,
 Affirmant que cette vie est une âme.

34

La Nature est ce que nous voyons,
 La Colline, l'Après-midi,
 L'Écureuil, l'Eclipse, le Bourdon ;
 Oui, la Nature, c'est le Ciel.
 La Nature est ce que nous entendons,
 Le Lorient, la Mer,
 Le Tonnerre, le Grillon ;
 Oui, la Nature, c'est l'Harmonie.
 La Nature est ce que nous savons,
 Mais nous n'avons pas l'art de le dire ;
 Tellement impuissante est notre sagesse
 En face de sa simplicité.

74

Cette paisible poussière, ce furent des Messieurs et Dames,
 Des jeunes gens et des jeunes filles,
 Ce furent des rires, des aptitudes, des soupirs,
 Des robes et des frisettes.
 Ce lieu passif fut une agile maison d'été
 Où des fleurs et des abeilles
 Ont accompli leur circuit oriental,
 Puis comme ces créatures ont cessé d'être.

104

The Bible is an antique volume
 Written by faded men,
 At the suggestion of Holy Spectres —
 Subjects — Bethlehem —
 Eden — the ancient Homestead —
 Satan — the Brigadier,
 Judas — the great Defaulter,
 David — the Troubadour.
 Sin — a distinguished Precipice
 Others must resist.
 Boys that "believe"
 Are very lonesome —
 Other boys are "lost."
 Had but the tale a warbling Teller
 All the boys would come —
 Orpheus' sermon captivated,
 It did not condemn.

106

Dust is the only secret,
 Death the only one
 You cannot find out all about
 In his native town :
 Nobody knew his father,
 Never was a boy,
 Hadn't any playmates
 Or early history.
 Industrious, laconic,
 Punctual, sedate,
 Bolder than a Brigand,
 Swifter than a Fleet,
 Builds like a bird too,
 Christ robs the nest —
 Robin after robin
 Smuggled to rest !

104

La Bible est un volume antique
 Ecrit par des hommes disparus
 A la suggestion de Spectres sacrés.
 Sujets, Bethléem,
 L'Eden, l'ancienne Demeure,
 Satan, le Général de brigade,
 Judas, le grand Délinquant,
 David, le troubadour.
 Le Pêché, un Précipice distingué
 Auquel les autres doivent résister.
 Les enfants qui *croient*
 Sont très solitaires,
 Les autres enfants sont perdus.
 Si seulement l'histoire avait un conteur gazouillant,
 Tous les enfants y viendraient ;
 Le sermon d'Orphée captivait,
 Il ne condamnait pas.

106

La poussière est le seul secret,
 La mort, la seule personne
 Sur qui tu ne peux tout découvrir
 Dans sa ville natale ;
 Personne n'a connu son père,
 Elle n'a jamais été un enfant,
 N'a jamais eu de camarades de jeux
 Ni d'histoire de ses premiers jours.
 Active, laconique,
 Ponctuelle, calme,
 Plus hardie qu'un brigand,
 Plus rapide qu'une flotte,
 Et elle fait un nid comme un oiseau ;
 Le Christ dérobe le nid ;
 L'un après l'autre les rouges-gorges
 Passent en fraude vers leur repos.

VI. FURTHER POEMS

6

I cannot dance upon my toes,
 No man instructed me,
 But often times among my mind
 A glee possesseth me
 That had I ballet knowledge
 Would put itself abroad
 In pirouette to blanch a troupe,
 Or lay a Prima mad !
 And though I had no gown of gauze
 No ringlet to my hair,
 Nor hopped for audiences like birds,
 One claw upon the air, —
 Nor tossed my shape in eider balls,
 Nor rolled on wheels of snow
 Till I was out of sight in sound,
 The house encored me so —
 Nor any knew I know the art
 I mention easy here —
 Nor any placard boast me,
 It's full as opera !

14

Growth of Man like growth of Nature
 Gravitates within,
 Atmosphere and sun confirm it
 But it stirs alone.
 Each its difficult ideal

VI. AUTRES POEMES

6

Je ne sais pas danser sur mes orteils,
 Aucun homme ne m'en a instruite,
 Mais souventes fois dans mon âme
 Un délire me possède
 Qui, si je connaissais le ballet,
 Se déploierait
 En pirouettes à faire pâlir une troupe
 Et à rendre folle une Prima Donna !
 Et quand je n'aurais point de robe de gaze
 Ni de boucles dans mes cheveux,
 Quand je ne sauterais point pour les spectateurs comme
 [les oiseaux,
 Une serre dressée dans l'air,
 Quand je ne lancerais point mon corps en boules de duvet
 Ni ne roulerais sur des roues de neige
 A en former une musique invisible.
 Et à me faire bisser par tout le théâtre,
 Si personne ne connaissait que je connais l'art
 Que je mentionne ici avec aisance,
 Si aucune affiche ne me vantait..
 La salle est pleine comme l'Opéra !

14

La croissance de l'homme comme la croissance de la nature
 Gravite à l'intérieur ;
 L'atmosphère et le soleil la soutiennent,
 Mais elle avance toute seule.
 Chaque croissance doit achever elle-même

Must achieve itself,
 Through the solitary prowess
 Of a silent life.
 Effort is the sole condition,
 Patience of itself —
 Patience of opposing forces,
 And distinct belief.
 Looking on is the department
 Of its audience,
 But transaction is assisted
 By no countenance.

18

A bird is of all beings
 The likest to the dawn,
 An easy breeze does put afloat
 The general Heavens upon.
 It soars and shifts and whirls
 And measures with the clouds
 In easy, ever dazzling pace,
 No different the birds —
 Except a wake of music
 Accompany their feet,
 As should the Dawn emit a tune
 For ecstasy of it.

21

The child's faith is new,
 Whole — like his principle —
 Wide — like the sunrise
 On fresh eyes ;
 Never had a doubt,
 Laughs at a scruple,
 Believes all sham
 But Paradise !
 Audits the world —
 Deems his dominion

Son difficile idéal
 A travers la prouesse solitaire
 D'une vie silencieuse.
 L'effort est la seule condition,
 La patience envers soi-même,
 La patience envers les forces contraires,
 Et une foi bien définie.
 Contempler cela, c'est le domaine
 Des spectateurs,
 Mais les transactions ne sont aidées
 D'aucun appui.

18

Un oiseau est de tous les êtres
 Le plus semblable à l'aurore
 Qu'une brise légère fait flotter
 Sur l'immense Ciel.
 Elle monte, change de place, tournoie,
 Se mesure avec les nuages
 A une allure aisée, toujours éblouissante.
 Les oiseaux ne diffèrent point de l'aurore
 Sauf qu'un sillage de musique
 Accompagne leurs pas,
 Comme si l'aurore émettait une chanson
 Dans le transport de son bonheur.

21

La foi de l'enfant est neuve,
 Entière, comme son principe,
 Vaste, comme le lever du soleil
 Sur de jeunes yeux ;
 Il n'a jamais eu de doutes,
 Se rit des scrupules,
 Croit que tout est imposture
 Sauf le Paradis !
 Il fait le compte de l'univers,
 Estime son royaume

Broadest of sovereignties,
 And Caesar mean
 By comparison,
 Baseless emperor,
 Ruler of naught,
 Yet swaying all !
 Grown by and by
 To hold mistaken
 His pretty estimate
 Of prickly things,
 He gains the skill
 Sorrow ful as certain,
Men to propitiate
 Instead of *kings*.

25

Drama's vitalest expression
 Is the Common Day
 That arises, sets about us ;
 Other tragedy
 Perish in the recitation,
 This the more exert
 When the audience is scattered,
 And the boxes shut.
 Hamlet to himself were Hamlet
 Had not Shakespeare wrote,
 Though the Romeo leave no record
 Of his Juliet,
 It were tenderer enacted
 In the human heart —
 Only theater recorded.
 Owner cannot shut.

27

I dwell in Possibility,
 A fairer house than Prose,
 More numerous of windows,

La plus large des souverainetés
 Et César petit
 En comparaison ;
 Empereur sans fondement,
 Gouverneur de rien,
 Et pourtant dirigeant toutes choses !
 Bientôt ayant assez grandi
 Pour tenir comme erronée
 Sa charmante estimation
 De choses épineuses,
 Il acquiert l'art
 Aussi douloureux que sûr
 De se rendre favorables les *hommes*
 Au lieu des *rois*.

25

L'expression la plus vitale du drame,
 C'est le jour ordinaire
 Qui se lève, se couche autour de nous ;
 L'autre tragédie
 Périt avec la représentation ;
 Celle-ci est d'autant plus active
 Que l'assistance est dispersée
 Et les loges fermées.
 Hamlet pour lui-même serait Hamlet
 Si Shakespeare n'avait pas écrit ;
 Quand bien même Roméo n'eût laissé aucun souvenir
 De sa Juliette,
 Ce souvenir serait plus tendrement figuré
 Dans le cœur humain ;
 Le théâtre a seulement raconté
 Que le propriétaire du cœur ne peut être fermé.

27

J'habite dans la Possibilité,
 Une maison plus belle que la Prose,
 Avec des fenêtres plus nombreuses

Superior of doors.
 Of chambers, as the cedars —
 Impregnable of eye ;
 And for an everlasting roof
 The gables of the sky.
 Of visitors — the fairest —
 For occupation — this —
 The spreading wide my narrow hands
 To gather Paradise.

35

It's easy to invent a life,
 God does it every day —
 Creation but a gambol
 Of His authority.
 It's easy to efface it,
 The thrifty Deity
 Could scarce afford eternity
 To spontaneity.
 The Perished Patterns murmur,
 But His perturbless plan
 Proceed — inserting here a Sun —
 There — leaving out a Man.

37

I never felt at home below,
 And in the handsome skies
 I shall not feel at home I know,
 I don't like Paradise.
 Because it's Sunday all the time
 And recess never comes,
 And Eden'll be so lonesome
 Bright Wednesday afternoons.
 If God could make a visit,
 Or ever took a nap —
 So not to see us — but they say

Et des portes plus hautes.
 Les chambres ressemblent aux cèdres,
 L'œil ne peut s'en emparer ;
 Comme toit éternel,
 Elle a les pignons du ciel.
 Comme visiteurs, les plus beaux ;
 Comme occupation, celle-ci,
 Étendre toutes larges mes étroites mains
 Pour embrasser le Paradis.

35

Il est facile d'inventer une vie,
 Dieu le fait tous les jours,
 La Création n'étant qu'un caprice
 De son autorité.
 Il est facile d'effacer une vie,
 L'économe Divinité
 Ne pourrait guère accorder l'éternité
 A la spontanéité.
 Les modèles péris murmurent,
 Mais le plan imperturbable de Dieu
 Va de l'avant, ici insérant un soleil,
 Là effaçant un homme.

37

Je ne me suis jamais sentie chez moi ici-bas,
 Et dans les beaux cioux
 Je sais que je ne me sentirai jamais chez moi,
 Je n'aime point le Paradis.
 Parce que c'est dimanche tout le temps
 Et qu'il n'y a jamais de congé,
 Et l'Eden sera si solitaire
 Aux brillants après-midis du mercredi (1).
 Si Dieu pouvait aller rendre une visite
 Ou parfois faire une sieste
 De façon à ne pas nous voir, mais on dit

(1) Il y a congé dans les écoles américaines le mercredi après-midi.

Himself a telescope
 Perennial beholds us, —
 Myself would run away
 From Him and Holy Ghost and All
 But — there's the Judgment Day !

38

Of course I prayed —
 And did God care ?
 He cared as much
 As on the air
 A bird had stamped her foot
 And cried "Give me !"
 My reason, life
 I had not had,
 But for Yourself,
 'Twere better charity
 To leave me in
 The atom's tomb,
 Merry and nought
 And gay and numb,
 Than this smart misery.

42

We pray to Heaven,
 We prate of Heaven —
 Relate when neighbors die,
 At what o'clock to Heaven they fled.
 Who saw them wherefore fly ?
 Is Heaven a place, and Sky a face ?
 Location's narrow way
 Is for ourselves ;
 Unto the Dead
 There's no geography.

Que Dieu est un télescope
 Qui nous regarde sans cesse.
 Moi, j'aimerais à m'enfuir
 Loin de Lui et du Saint-Esprit et de Tous,
 Mais il y a le jour du Jugement dernier.

38

Bien sûr, je priais ;
 Dieu s'en souciait-il ?
 Il s'en souciait autant
 Que d'un oiseau qui dans l'air
 Eût frappé du pied
 Et crié : — Donnez-moi cela.
 Ma raison, ma vie,
 Je ne les aurais pas eues
 Sans vous, mon Dieu,
 C'eût été meilleure charité
 De me laisser dans
 La tombe de l'atome,
 Joyeuse et insignifiante,
 Gaie et engourdie,
 Que dans cette poignante misère.

42

Nous prions le Ciel,
 Nous bavardons du Ciel,
 Racontons, quand nos voisins meurent,
 A quelle heure ils ont fui au Ciel.
 Qui les a vus s'envoler et dans quel but ?
 Le Ciel est-il un lieu, le Paradis un visage ?
 L'étroit chemin de l'emplacement
 C'est nous que cela concerne ;
 Vers les morts
 Il n'est point de géographie.

43

"Unto Me ?"
 "I do not know you —
 Where may be your house ?"
 "I am Jesus — late of Judea,
 Now of Paradise."
 "Wagons have you to convey me ?
 This is far from thence" —
 "Arms of mine sufficient phaeton,
 Trust Omnipotence."
 "I am spotted."
 "I am Pardon."
 "I am small."
 "The least
 Is esteemed in Heaven
 The chiefest.
 Occupy my house."

50

My faith is larger than the hills,
 So when the hills decay,
 My faith must take the purple wheel
 To show the Sun the way.
 'Tis first he steps upon the vane
 And then upon the hill ;
 And then abroad the world he goes
 To do his gloden will.
 And if his yellow feet should miss,
 The birds would not arise,
 The flowers would slumber on their stems, —
 No bells have Paradise.
 How dare I therefore stint a faith
 On which so vast depends,
 Lest Firmament should fail for me —
 The rivet in the bands.

43

— Vers moi ?
 — Je ne te connais point,
 Où peut être ta maison ?
 — Je suis Jésus, jadis de Judée,
 Maintenant au Paradis.
 — As-tu des chars pour m'y transporter ?
 Le Paradis est loin d'ici-bas.
 — Mes bras sont un cocher suffisant.
 Aie confiance en la Toute-Puissance.
 — Je suis pécheresse.
 — Je suis le Pardon.
 — Je suis petite.
 — Le plus petit
 Au Ciel est estimé
 Le plus grand.
 Viens occuper ma maison.

50

Ma foi est plus vaste que les collines ;
 Aussi quand les collines disparaissent
 Ma foi doit prendre la roue de pourpre
 Pour montrer au soleil son chemin.
 D'abord il s'avance sur la girouette,
 Ensuite sur la colline ;
 Puis à travers le monde il marche
 Pour accomplir son vouloir doré.
 Si ses pieds jaunes ne marchaient plus,
 Les oiseaux cesseraient de se lever,
 Les fleurs s'endormiraient sur leur tige,
 Les cloches ne sonneraient plus le Paradis.
 Comment donc osé-je restreindre une foi
 De qui dépend une telle immensité,
 De peur que ne me manque le Firmament,
 Le rivet de la chaîne.

59

When they come black,
 If blossoms do —
 I always feel a doubt
 If blossoms can be born again
 When once the art is out.
 When they begin,
 If Robins may —
 I always had a fear
 I did not tell, it was their last
 Experiment last year.
 When it is May,
 If May return —
 Had nobody a pang
 Lest on a face so beautiful
 He might not look again?
 If I am there —
 One does not know
 What party one may be
 To-morrow, — but if I *am* there
 I take back all I say !

71

For every bird a nest,
 Wherefore in timid quest
 Some little wren goes seeking round?
 Wherefore where boughs are free,
 Households in every tree,
 Pilgrim be found?
 Perhaps a home too high —
 The little wren desires.
 Ah, aristocracy ! —
 The lark is not ashamed
 To build upon the ground
 Her modest house.
 Yet who of all the throng
 Dancing around the sun
 Does so rejoice ?

59

Quand elles reviennent,
 Si les fleurs reviennent,
 Je me demande toujours
 Si les fleurs peuvent renaître
 Une fois que l'art en est passé.
 Quand ils commencent à chanter,
 Si les rouges-gorges peuvent commencer,
 J'ai toujours eu une crainte
 Que je ne disais point, que ce ne fût leur dernière
 Expérience l'an dernier.
 Quand c'est le mois de mai,
 Si le mois de mai revient,
 Personne n'a-t-il eu une angoisse
 Que vers un visage si beau
 Il ne pourrait encore regarder ?
 Si je suis là, —
 On ne sait pas
 De quel groupe on pourra être
 Demain, — si vraiment je suis là,
 Je retire tout ce que je dis !

71

Pour tout oiseau il y a un nid ;
 Pourquoi donc, en timide quête,
 Un petit roitelet cherche-t-il de-ci de-là ?
 Pourquoi, là où les branches sont libres,
 Où il y a des logis dans tous les arbres,
 Rencontre-t-on ce pèlerin ?
 Peut-être désire-t-il une maison trop haute,
 Le petit roitelet.
 Ah ! aristocratie !
 L'alouette n'a pas honte
 De construire sur le sol
 Sa modeste maison.
 Pourtant qui de toute la foule
 Qui danse autour du soleil
 Se réjouit autant ?

74

How many flowers fail in wood,
 Or perish from the hill
 Without the privilege to know
 That they are beautiful !
 How many cast a nameless pod
 Upon the nearest breeze,
 Unconscious of the scarlet freight
 It bears to other eyes !

84

The doomed regard the sunrise
 With different delight
 Because when next it burns abroad
 They doubt to witness it.
 The man to die to-morrow
 Detects the meadow bird,
 Because its music stirs the axe
 That clamors for his head.
 Joyful to whom the sunrise
 Precedes enamored day —
 Joyful for whom the meadow bird
 Has aught but elegy !

89

'Twas warm at first like us,
 Until there crept thereon
 A chill, like frost upon a glass,
 Till all the scene be gone.
 The forehead copied stone,
 The fingers grew too cold
 To ache, and like a skater's brook
 The busy eyes congealed.
 Its straightened — that was all —
 It crowded cold to cold —

74

Combien de fleurs meurent dans le bois
 Ou périssent sur la colline
 Sans avoir le privilège de savoir
 Qu'elles sont belles !
 Combien de fleurs jettent une gousse sans nom
 A la brise la plus proche,
 Inconscientes de la richesse écarlate
 Que la gousse porte à d'autres yeux !

84

Les mourants regardent le lever du soleil
 Avec une joie différente
 Car, la prochaine fois qu'il flambera,
 Ils se demandent s'ils en seront témoins.
 L'homme qui doit mourir demain
 Découvre l'oiseau de la prairie
 Car la musique de cet oiseau met en branle la hache
 Qui réclame sa tête.
 Joyeux celui pour qui le lever du soleil
 Précède le jour de l'amour,
 Joyeux celui pour qui l'oiseau de la prairie
 Chante tout sauf une élégie !

89

Il était d'abord chaud comme nous,
 Mais un froid se glissa sur lui
 Comme le gel sur une fenêtre
 Qui fait disparaître tout le paysage.
 Le front copia la pierre,
 Les doigts devinrent trop froids
 Pour avoir mal et, tel un ruisseau où l'on patine,
 Les yeux vifs se congelèrent.
 Il se raidit, voilà tout,
 Il amassa le froid sur le froid,

It multiplied indifference
 As Pride were all it could.
 And even when with cords
 'Twas lowered like a freight,
 It made no signal, nor demurred,
 But dropped like adamant.

90

These fair, fictitious people,
 The women plucked away
 From our familiar notice,
 The men of ivory —
 These boys and girls in canvas
 Who dwell upon the wall
 In everlasting childhood,
 Where are they — can you tell ?
 Perhaps in places perfecter,
 Inheriting delight
 Beyond our small conjecture,
 Our scanty estimate.
 Remembering ourselves, we trust,
 But blessedder than we,
 Through knowing where we only hope —
 Receiving — where we pray.
 Of expectation also —
 Anticipating us
 With transport that would be a pain,
 Except for Holiness —
 Esteeming us, as exiles,
 Themselves admitted home
 Through gentle miracle of Death
 The way ourselves must come.

95

Life is what we make it,
 Death we do not know ;
 Christ's acquaintance with him

Il amassa l'indifférence
 Comme si l'orgueil était pour lui la seule chose possible.
 Et lors même qu'avec des cordes
 On le descendit comme un paquet,
 Il ne fit aucun signe, n'hésita point,
 Mais tomba comme une pierre.

90

Ces beaux êtres imaginaires,
 Les femmes disparues
 De notre regard familier,
 Les hommes d'ivoire,
 Ces jeunes gens et ces jeunes filles peintes sur la toile
 Qui habitent sur le mur
 Dans une jeunesse éternelle,
 Où sont-ils ? pouvez-vous le dire ?
 Peut-être en des lieux plus parfaits,
 Héritiers d'un bonheur
 Qui dépasse nos petites conjectures,
 Notre maigre opinion.
 Se souvenant de nous, à ce que nous croyons,
 Mais plus heureux que nous,
 Car ils savent ce que nous ne faisons qu'espérer,
 Ils reçoivent où nous ne faisons que demander.
 Pour la récompense aussi
 Ils nous précèdent
 En des transports qui seraient pour nous souffrances
 Excepté chez les saints.
 Ils nous regardent comme exilés,
 Eux qui furent admis en la demeure
 Par l'aimable miracle de la mort,
 Le chemin par où nous devons nous-mêmes passer.

95

La vie est ce que nous la faisons ;
 La mort nous ne la connaissons pas ;
 L'intimité du Christ avec la mort

Justifies him, though.
 He would trust no stranger,
 Other could betray,
 Just His own endorsement
 That sufficeth me.
 All the other distance
 He hath traversed first,
 No new mile remaineth
 Far as Paradise.
 His sure feet preceding,
 Tender Pioneer —
 Base must be the cowards
 Dare not venture now.

100

No crowd that has occurred
 Exhibit, I suppose,
 The general attendance
 That Resurrection does.
 Circumference be full,
 The long-subjected Grave
 Assert his primogeniture,
 The Dust adjust and live.
 On atoms features place,
 All multitudes that were
 Efface in the comparison,
 As suns annul a star.
 Solemnity prevail,
 Its individual doom
 Possess each separate consciousness,
 August, resistless, dumb.
 What duplicate exist —
 What parallel can be —
 Of the stupendousness of this
 To universe and me ?

122

It was a quiet way
 He asked if I was his.

La justifie cependant.
 Le Christ ne s'en remit à aucun étranger,
 D'autres pouvaient le trahir ;
 Il a donné son endos,
 Cela me suffit.
 Toutes les autres distances,
 Il les a d'abord traversées ;
 Il ne reste pas un kilomètre nouveau
 Jusqu'au Paradis.
 Ses pieds sûrs nous précèdent,
 Tendre pionnier ;
 Lâches doivent être les poltrons
 Qui n'osent se risquer maintenant.

100

Aucune foule qui a existé
 N'offre, je suppose,
 L'immense multitude
 Qu'offre la Résurrection.
 L'espace est plein,
 La tombe longtemps assujettie
 Affirme sa primogéniture,
 La poussière se compose et vit.
 Sur les atomes les traits se placent,
 Toutes les multitudes qui furent
 S'effacent en comparaison ;
 Ainsi des soleils annulent une étoile.
 La solennité prévaut ;
 Chaque conscience distincte
 Possède son destin individuel
 Auguste, irrésistible, muet.
 Quel double existe,
 Quel parallèle peut-il y avoir
 De la grandeur stupéfiante de cela
 Pour l'univers et pour moi ?

122

C'est d'une façon paisible
 Qu'il me demanda si j'étais à lui,

I made no answer of the tongue
 But answer of the eyes.
 And then he bore me high
 Before this mortal noise,
 With swiftness as of chariots
 And distance as of wheels.
 The world did drop away
 As countries from the feet
 Of him that leaneth in balloon
 Upon an ether street.
 The gulf behind was not —
 The continents were new.
 Eternity it was — before
 Eternity was due. fi
 No seasons were to us —
 It was not night nor noon,
 For sunrise stopped upon the place
 And fastened it in dawn.

125

I came to buy a smile to-day,
 But just a single smile,
 The smallest one upon your cheek
 Will suit me just as well,
 The one that no one else would miss
 It shone so very small —
 I'm pleading at the counter, Sir,
 Could you afford to sell ?
 I've diamonds on my fingers —
 You know what diamonds are !
 I've rubies like the evening blood,
 And topaz like the star !
 'Twould be a bargain for a Jew —
 Say, may I have it, Sir ?

130

Love, thou art high,
 I cannot climb thee,
 But, were it two,

Je ne répondis point avec ma langue,
 Mais je répondis avec mes yeux.
 Et alors il m'emporta bien haut
 Au-dessus de ce bruit mortel
 Avec une vitesse comme d'un char
 Et une distance comme de roues.
 Le monde disparut
 Comme les pays loin des pieds
 De celui qui en ballon se penche
 Sur une rue d'éther.
 Le gouffre derrière nous n'existait plus,
 Les continents étaient neufs.
 C'était l'éternité, avant que
 L'éternité ne dût arriver.
 Il n'y avait plus de saisons pour nous,
 Il n'était ni nuit ni midi.
 Le soleil levant s'arrêtait en ce lieu
 Et en faisait une aurore.

125

Je suis venue acheter un sourire aujourd'hui,
 Rien qu'un seul sourire,
 Le plus petit sur ta joue
 Me conviendra tout aussi bien,
 Celui que tout le monde obtiendrait
 Tant son éclat est petit.
 Je plaide près du comptoir, monsieur,
 Vous voulez bien me vendre un sourire ?
 J'ai des diamants à mes doigts,
 Vous savez ce que sont des diamants !
 J'ai des rubis rouges comme le sang du soir,
 J'ai des topazes pareilles à des étoiles !
 Cela ferait une bonne affaire pour un Juif.
 Alors, puis-je avoir le sourire, monsieur ?

130

Amour, tu es élevé,
 Je ne puis te gravir,
 Mais à deux

Who knows but we,
 Taking turns at the Chimbarazu,
 Ducal at last, stand up by thee ?
 Love, thou art deep,
 I cannot cross thee,
 But were there two
 Instead of one,
 Rower and yacht some sov'reign summer,
 Who knows but we'd reach the sun ?
 Love, thou art veiled,
 A few behold thee —
 Smile and alter,
 Prattle and die.
 Bliss were an oddity without thee,
 Nicknamed by God Eternity.

132

The love a life can show below,
 Is but a filament, I know,
 Of that diviner thing
 That faints upon the face of noon
 And smites the tinder in the sun
 And hinders Gabriel's wing.
 'Tis this in music hints and sways,
 And far abroad on Summer days
 Distills uncertain pain.
 'Tis this enamors in the East,
 And tints the transit in the West
 With harrowing iodine.
 'Tis this invites, appals, endows,
 Flits, glimmers, proves, dissolves,
 Returns, suggests, convicts, enchants —
 Then flings in Paradise !

133

Forever at his side to walk
 The smaller of the two,
 Brain of his brain, blood of his blood,

Qui sait si nous,
 Prenant chacun notre tour au Chimborazo,
 Seigneurs, enfin, ne pourrions nous tenir près de toi ?
 Amour, tu es profond,
 Je ne puis te franchir,
 Mais si l'on était deux
 Au lieu d'un seul,
 Rameur et bateau, par quelque été souverain,
 Qui sait si nous ne pourrions aller jusqu'au soleil ?
 Amour, tu es voilé,
 Quelques-uns te voient,
 Sourient et changent,
 Bavardent et meurent.
 Le bonheur sans toi serait une chose étrange
 Surnommée par Dieu Eternité !

132

L'amour qu'une vie peut montrer ici-bas
 N'est qu'un filament, je le sais,
 De cette chose plus divine
 Qui se pâme sur le visage de midi
 Et frappe l'amadou dans le soleil
 Et entrave l'aile de Gabriel.
 C'est lui qui dans la musique s'insinue et s'éploie,
 Et bien loin aux jours d'été
 Distille une vague tristesse.
 C'est lui qui attendrit l'orient
 Et qui teint les nuages à l'occident
 D'une rougeur angoissée.
 C'est lui qui invite, fait peur, enrichit,
 Vole, brille, raisonne, détruit,
 Revient, suggère, persuade, enchante,
 Puis soudain apporte le Paradis !

133

A jamais me promener à son côté,
 La plus petite des deux,
 Cerveau de son cerveau, sang de son sang,

Two lives, one Being, now.
 Forever of his fate to taste,
 If grief, the largest part —
 If joy, to put my piece away
 For that beloved heart.
 All life to know each other —
 Whom we can never learn,
 And by and by a change called "Heaven" —
 Rapt neighborhood of men,
 Just finding out what puzzled us
 Without the lexicon !

137

Why do I love thee, Sir ?
 Because —
 The wind does not
 Require the grass
 To answer wherefore, when
 He pass,
 She cannot keep her place.
 The lightning never asked
 An eye
 Wherefore she shut
 When he was by —
 Because he knows
 She cannot speak,
 And reasons not contained
 Of talk
 There be — preferred by daintier folk

138

Where Thou art — that is Home,
 Cashmere or Calvary — the same,
 Degree — or shame,
 I scarce esteem location's name
 So I may come.
 What Thou do'st is delight,

Deux vies, rien qu'un Etre maintenant.
 A jamais goûter son destin,
 S'il y a tristesse, la plus grande part,
 S'il y a joie, mettre mon morceau de côté
 Pour ce cœur bien-aimé.
 Toute la vie nous connaître l'un l'autre,
 Nous qui ne pouvons jamais nous comprendre,
 Et bientôt un changement appelé *Ciel*,
 Voisinage d'hommes joyeux,
 Et nous découvrirons ce qui nous déconcertait
 Quand nous n'avions pas de lexique !

137

Pourquoi je vous aime, monsieur ?
 Parce que...
 Le vent ne demande pas à l'herbe
 De répondre pourquoi,
 Lorsqu'il passe,
 Elle ne peut rester en place.
 L'éclair n'a jamais demandé
 A l'œil
 Pourquoi il se fermait
 Quand il survenait,
 Car l'éclair sait
 Que l'œil ne peut parler
 Et qu'il y a des raisons qui ne sont point contenues
 Dans la parole,
 Préférées par les gens plus délicats.

138

Là où tu es, là est ma maison,
 Cachemire ou Calvaire, c'est pareil.
 Honneur ou honte,
 Peu importe le nom de l'endroit
 Pourvu que j'y puisse venir.
 Ce que tu fais est mon bonheur,

Bondage as play be sweet,
 Imprisonment content
 And sentence sacrament,
 Just we two meet !
 Where Thou art not is Woe —
 Though bands of spices blow,
 What Thou do'st not — Despair —
 Though Gabriel praise me, Sir !

142

I am ashamed, I hide —
 What right have I to be a bride,
 So late a dowerless girl ?
 Nowhere to hide my dazzled face,
 No one to teach me that new grace,
 Nor introduce my soul.
 Me to adorn how, tell —
 Trinket to make me beautiful,
 Fabrics of cashmere —
 Never a gown of dun, more,
 Raiment instead of Pompadour
 For me, my soul, to wear.
 Fingers to frame my round hair
 Oval — as feudal ladies wore,
 Far fashions fair,
 Skill to hold my brow like an earl,
 Plead like a whippoorwill,
 Prove like a pearl.
 Then for character
 Fashion my spirit quaint,
 While quick like a liquor,
 Gay like Light
 Bring me my best pride.
 No more ashamed,
 No more to hide,
 Meek, let it be —
 Too proud for pride,
 Baptized this day
 A Bride.

L'esclavage m'est aussi doux que le jeu,
 La prison me satisfait,
 La sentence m'est une chose sacrée,
 Pourvu que nous deux soyons ensemble.
 Où tu n'es pas, c'est la Douleur,
 Quand même des étendues de parfums y fleuriraient ;
 Ce que tu ne fais pas, c'est le Désespoir,
 Quand même l'ange Gabriel ferait mon éloge, monsieur !

142

J'ai honte, je me cache ;
 Quel droit ai-je d'être une mariée,
 Moi tout récemment fillé sans dot ?
 Je ne sais où cacher mon visage ébloui ;
 Je n'ai personne pour m'enseigner cette grâce nouvelle
 Ni présenter mon âme.
 Dis-moi comment me parer,
 Des bijoux pour me rendre belle,
 Des étoffes de cachemire.
 Non point porter un robe brune, mais plutôt
 Des vêtements de Pompadour,
 Dis-le-moi, mon âme.
 Des doigts pour lisser mes cheveux ronds
 En ovale, comme les portaient les dames féodales,
 Belles modes lointaines,
 L'art de tenir mon front comme une comtesse,
 De plaider comme un engoulevent,
 D'être semblable à une perle.
 Puis pour le caractère
 Façonner mon esprit adroit,
 Tandis que vive comme une liqueur,
 Joyeuse comme la lumière,
 Viendrait ma meilleure fierté !
 N'ayant plus honte,
 Ne cherchant plus à me cacher,
 Toutefois modeste,
 Trop fière pour être fière,
 Baptisée aujourd'hui
 Jeune mariée.

143

Although I put away his life,
 An ornament too grand
 For forehead low as mine to wear,
 This might have been the hand
 That sowed the flowers he preferred,
 Or smoothed a homely pain —
 Or pushed the pebble from his path,
 Or played his chosen tune
 On lute the least, the latest,
 But just his ear could know
 That what so'er delighted it
 I never would let go.
 The foot to bear his errand,
 A little boot I know
 Would leap abroad like antelope
 With just the grant to do.
 His weariest commandment
 A sweeter to obey
 Than "Hide and Seek," or skip to flutes,
 Or all day chase the bee.
 Your servant, Sir, will weary,
 The surgeon will not come,
 The world will have its own to do,
 The dust will vex your fame.
 The cold will force your tightest door
 Some February day,
 But say my apron bring the sticks
 To make your cottage gay,
 That I may take that promise
 To Paradise with me —
 To teach the angels avarice
 Your kiss first taught to me !

155

Only a shrine
 But mine ;
 I made the taper shine.

143

Bien que j'aie écarté sa vie
 Comme un ornement trop grandiose
 Pour qu'un humble front comme le mien le porte,
 Cette main que voici aurait pu être celle
 Qui sèmerait les fleurs qu'il préfère
 Ou qui adoucirait une modeste souffrance,
 Qui repousserait le caillou de son chemin,
 Qui jouerait sa musique choisie.
 Sur le luth, le moindre air, le plus récent,
 Afin que son oreille reconnaisse
 Que ce qui la réjouit,
 Je ne voudrais point l'oublier.
 Je serais le pied qui fait ses commissions ;
 Un petit soulier que je connais
 Bondirait comme une antilope
 Pour lui remettre ce qu'il désire.
 Son ordre le plus sévère,
 Il me serait plus doux d'y obéir
 Que de jouer à cache-cache, de danser au son de la flûte,
 De poursuivre tout le jour les abeilles.
 Votre servante, monsieur, s'activera ;
 Le médecin n'aura pas à venir,
 Le monde s'occupera de ses affaires,
 La poussière tourmentera votre renom,
 Le froid vaincra votre porte la mieux fermée
 Quelque jour de février,
 Mais pensez que mon tablier apportera le bois
 Pour réjouir votre chaumière.
 Que je puisse emporter cette promesse
 Au Paradis avec moi
 Et enseigner aux anges la convoitise,
 C'est votre baiser qui le premier me l'a appris.

155

Rien qu'un sanctuaire,
 Mais à moi ;
 J'ai fait briller le cierge.

Madonna dim, to whom
 All feet may come,
 Regard a nun.
 Thou knowest every woe,
 Needless to tell Thee so,
 But canst Thou do
 The grace next to it—
 Heal ?
 That looks a harder skill,
 Still— just as easy, if it be
 Thy will.
 Grant me—
 Thou knowest though,
 So why tell Thee ?

164

When I hoped, I recollect
 Just the place I stood
 In a chamber facing West—
 Roughest air was good.
 Not a sleet could bite me,
 Not a frost could cool,
 Hope it was that kept me warm—
 Not merino shawl.
 When I feared— I recollect
 Just the day it was—
 Worlds were swimming in the Sun.
 Yet how Nature froze !
 Icicles upon my soul
 Prickled raw and cool,
 Birds went praising everywhere,
 Mine alone was still.
 And the day that I despaired—
 This if I forget,
 Nature will that it be night
 When the sun is set.
 Dark shall overtake the hill,
 Overtake the sky,
 Nature hesitate before
 Memory— and me.

Pâle Madone, vers qui
 Tous les pieds peuvent venir,
 Regarde une nonne.
 Tu connais toutes les douleurs,
 Il est inutile de te les dire,
 Mais peux-tu accomplir
 La grâce qui vient ensuite,
 Guérir ?
 Cela paraît un art plus difficile,
 Pourtant bien facile, si telle est
 Ta volonté.
 Accorde-moi,
 Mais tu le sais,
 Alors pourquoi te le dire ?

164

Quand j'espérai, je me rappelle
 Bien l'endroit où je me trouvais
 Dans une pièce faisant face à l'ouest ;
 L'air le plus rigoureux m'était bon.
 Le verglas ne pouvait me mordre,
 Le gel me donner froid ;
 C'était l'espoir qui me donnait chaud,
 Non point mon châle de mérinos.
 Quand je craignis, je me rappelle
 Bien le jour que c'était ;
 Les mondes nageaient dans le soleil,
 Pourtant comme la nature était gelée !
 Des glaçons sur mon âme
 Piquaient, durs et froids ;
 Les oiseaux chantaient partout,
 Seule ma voix était muette.
 Et le jour que je désespérai ;
 Ce jour, si je l'oublie,
 Veuille la nature que ce soit la nuit
 Quand le soleil est couché.
 L'obscurité prendra la colline,
 Prendra le ciel ;
 La nature hésitera devant
 Le souvenir et devant moi.

172

A wife at daybreak I shall be ;
 Sunrise, hast thou a flag for me ?
 At midnight I am yet a maid —
 How short it takes to make it bride !
 Then, Midnight, I have passed from thee
 Unto the East and Victory.
 Midnight, "Good night !" —
 I hear them call.
 The Angels bustle in the hall,
 Softly my Future climbs the stair,
 I fumble at my childhood's prayer —
 So soon to be a child no more !
 Eternity, I'm coming, Sir, —
 Master, I've seen that face before.

174

As if the sea should part
 And show a further sea —
 And that a further, and the three
 But a presumption be
 Of periods of seas
 Unvisited of shores —
 Themselves the verge of seas to be —
 Eternity is these.

172

Au point du jour je serai une femme mariée ;
 Lever du soleil, as-tu un drapeau pour moi ?
 A minuit, je suis encore une jeune fille ;
 Comme cela prend peu de temps de faire une mariée !
 Alors, minuit, j'ai passé loin de toi
 Vers l'Orient et la Victoire !
 Minuit, bonne nuit !
 Je les entends qui appellent.
 Les anges s'activent dans le salon,
 Doucement mon Avenir monte l'escalier.
 Je récite en hésitant les prières de mon enfance,
 Moi qui tout à l'heure ne serai plus une enfant !
 Eternité, j'arrive, monsieur,
 Maître, j'ai déjà vu ce visage.

174

Comme si la mer se partageait
 Et montrait une autre mer,
 Et celle-là une autre mer, et ces trois mers
 Une simple présomption
 De périodes de mers
 Que ne visitent point de rivages,
 Ces mers elles-mêmes le bord de mers futures,
 L'Eternité, c'est tout cela.

VII. ADDITIONAL POEMS

14

We grow accustomed to the dark
 When light is put away,
 As when the neighbor hold the lamp
 To witness her good-by
 A moment we uncertain step
 For newness of the night,
 Then fit our vision to the dark
 And meet the road, erect !
 And so of larger darknesses —
 Those evenings of the brain
 When not a moon disclose a sign,
 Or star come out, within.
 The bravest grope a little
 And sometimes hit a tree
 Directly in the forehead, —
 But, as they learn to see,
 Either the darkness alters —
 Or something in the sight
 Adjusts itself to midnight —
 And life steps almost straight.

29

They shut me up in prose —
 As when, a little girl,
 They put me in the closet
 Because they liked me "still."
 "Still !" Could themselves have peeped

VII. POEMES ADDITIONNELS

14

Nous nous accoutumons à l'obscurité
 Quand on éloigne la lumière ;
 Si la voisine tient la lampe
 Pour nous dire au revoir,
 Pendant un moment nos pas sont incertains
 A cause de la nouveauté de la nuit,
 Puis nous adaptions notre vue à l'obscurité
 Et marchons droit au-devant de la route !
 Il en est de même des ténèbres plus sombres,
 Ces nuits du cerveau
 Où pas une lune ne montre un signe,
 Où pas une étoile ne luit en notre for intérieur.
 Les plus braves tâtonnent un peu
 Et parfois cognent contre un arbre
 Directement sur le front ;
 Puis ils apprennent à voir.
 C'est que l'obscurité change
 Ou bien quelque chose dans la vue
 S'adapte à minuit,
 Et la vie avance presque tout droit.

29

On m'enferme dans la prose,
 Comme du temps que j'étais petite fille
 On me mettait au cabinet
 Parce qu'on voulait que je reste *tranquille*.
 Tranquille ! S'ils avaient pu jeter un coup d'œil

And seen my brain go round,
 They might as wise have lodged a bird
 For treason in the pound !
 Himself has but to will,
 And, easy as a star,
 Look down upon captivity
 And laugh. Nor more have I !

31

Never for society
 One shall seek in vain
 Who his own acquaintance
 Cultivate. Of men
 Wiser ear may weary,
 But the man within
 Never knew satiety,
 Better entertain
 Than could border ballad
 Or Biscayan hymn ;
 Neither introduction
 Need you unto him.

32

I've heard an organ talk sometimes
 In a cathedral aisle
 And understood no word it said,
 Yet held my breath the while
 And risen up and gone away
 A more Bernardine girl,
 Yet knew not what was done to me
 In that old hallowed aisle.

58

In Ebon Box, when years have flown,
 To reverently peer,

Et voir mon cerveau qui voyageait,
 Ils eussent aussi sagement logé un oiseau
 Pour rébellion dans la cage !
 L'oiseau lui-même n'a qu'à vouloir
 Et alerte comme une étoile,
 A mépriser la captivité
 Et à rire. Je suis comme lui !

31

Jamais il ne cherchera
 En vain la société,
 Celui qui cultive la connaissance
 De soi-même. D'hommes
 Plus sages l'oreille peut se lasser,
 Mais l'homme intérieur
 N'a jamais connu la satiété.
 Il vous intéresse plus
 Qu'une vieille ballade
 Ou qu'un hymne lointain ;
 Et vous n'avez pas besoin
 De lui être présenté.

32

J'ai parfois entendu un orgue bavarder
 Dans une nef de cathédrale,
 Je ne comprenais pas un mot de ce qu'il disait,
 Pourtant je retenais mon souffle.
 Me relevant et m'en allant,
 J'étais une jeune fille plus religieuse,
 Pourtant je ne savais pas ce qu'on m'avait fait
 Dans cette vieille nef sanctifiée.

58

Dans une boîte d'ébène, quand les ans ont coulé,
 Regarder avec respect

Wiping away the velvet dust
 Summers have sprinkled there !
 To hold a letter to the light —
 Grown tawny now with time —
 To con the faded syllables
 That quickened us like wine !
 Perhaps a flower's shrivelled cheek
 Among its stores to find,
 Plucked far away some morning
 By gallant, mouldering hand !
 A curl, perhaps, from foreheads
 Our Coustancy forget ;
 Perhaps an antique trinket
 In vanished fashions set !
 And then to lay them quiet back
 And go about its care,
 As if the little Ebon Box
 Were none of our affair !

78

Promise this, when you be dying
 Some shall summon me ;
 Mine belong your latest sighing,
 Mine to belt your eye —
 Not with coins, though they be minted
 From an Emperor's hand ;
 Be my lips the only buckle
 Your low eyes demand.
 Mine to stay, when all have wandered,
 To devise once more
 If the life be too surrendered
 Life of mine restore.
 Poured like this, my whole libation,
 Just that you should see
 Bliss of Death Life's bliss surpass
 In more resembling you.
 Mine to guard your narrow precinct,
 To entice the sun

En essuyant la poussière veloutée
 Que les étés y ont éparsé !
 Tenir au jour une lettre
 Maintenant jaunie par le temps,
 Relire les syllabes effacées
 Qui nous enivraient comme du vin !
 Peut-être découvrir parmi ces trésors
 La joue flétrie d'une fleur
 Cueillie bien loin quelque matin
 Par une main amoureuse et desséchée.
 Peut-être une boucle de cheveux venant de fronts
 Que notre constance oublie ;
 Peut-être un bijou ancien
 Monté selon une mode surannée !
 Puis remettre tout cela en place
 Et le laisser tranquille
 Comme si la petite boîte d'ébène
 Ne nous concernait point !

78

Promets-moi ceci : quand tu mourras,
 Quelqu'un viendra m'appeler ;
 A moi appartient ton dernier soupir,
 A moi de te fermer les yeux ;
 Non avec des pièces de monnaie, encore qu'elles eussent été
 [frappées]

Par la main d'un empereur ;
 Que mes lèvres soient la seule boucle
 Que tes yeux obscurcis réclament.
 Qu'il m'appartienne de rester, quand tous seront partis,
 Pour imaginer une fois de plus
 Si cette vie aussi est abandonnée
 Que ma vie restaura.
 Ainsi versée toute ma libation
 Sera que tu puisses voir
 Que le bonheur de la mort surpasse le bonheur de la vie
 En te ressemblant davantage.
 Qu'il m'appartienne de garder ton étroit territoire,
 D'attirer le soleil

Longest on your south to linger ;
 Regal dews of morn
 To demand, in your low favor,
 Lest the jealous grass
 Greener lean, or fonder cluster
 Round some other face,
 Mine to supplicate Madonna,
 If Madonna be
 Could regard so scarce a creature, —
 Christ omitted me.
 Just to follow your dear features,
 Ne'er so far behind,
 For my Heaven, of all Her glories
 Worthiest to have gained.

81

Ah Moon and Star !
 You are very far —
 But were no one further than you,
 Do you think I'd stop for a Firmament —
 Or a Cubit — or so ?
 I could borrow a bonnet of the lark,
 And a chamois' silver boot,
 And a stirrup of an antelope,
 And be with you — Tonight !
 But, Moon and Star,
 Though you're very far,
 There is One — further than you, —
 He is more than Firmament from me,
 So I can never go !

85

It would never be common more, I said,
 Difference had begun ;
 Many a bitterness had been,
 But that old sort was done.
 Or if it sometimes showed, as 'twill

Afin qu'il s'attarde longtemps sur toi au sud ;
 De réclamer de royales rosées du matin
 En ton humble faveur,
 De peur que l'herbe jalouse
 Ne se penche plus verte et ne s'amasse plus tendre
 Autour de quelque autre visage.
 Qu'il m'appartienne d'implorer la Madone,
 S'il est une Madone
 Qui puisse regarder une si modeste créature,
 Le Christ m'ayant omise.
 Qu'il m'appartienne de suivre ton cher visage,
 Si loin qu'il puisse être caché,
 Comme mon Ciel, de toutes les splendeurs du Ciel
 La plus précieuse à gagner.

81

Ah ! lune et étoile !
 Tu es bien loin,
 Mais si personne n'était plus loin que toi,
 Penses-tu qu'un firmament m'arrêterait,
 Ou une coudée, ou quelque mesure ?
 J'emprunterais un chapeau à l'alouette,
 Une botte d'argent au chamois,
 Un étrier à l'antilope,
 Et je serais avec toi, ce soir !
 Mais lune et étoile,
 Si vous êtes bien loin,
 Il en est un plus loin que vous,
 Il est plus loin de moi que le firmament,
 Je ne puis le rejoindre !

85

Plus rien jamais ne serait banal, me disais-je,
 Une différence avait commencé ;
 Bien des amertumes avaient existé,
 Mais de ces vieilles choses, c'en était fini.
 Si quelquefois l'amertume apparaissait comme elle fait

Upon the downiest morn,
 Such bliss had I for all the years
 'Twould give an easier pain.
 I'd so much joy I told it red
 Upon my simple cheek ;
 I felt it publish in my eye,
 "Twas needless any speak.
 I walked as wings of body bore,
 The feet I former used
 Unnecessary now to me
 As boots would be to birds.
 I put my pleasure all abroad,
 I dealt a word of gold
 For every creature that I met,
 And dowered all the world.
 When suddenly my riches shrank !
 A goblin drank my dew —
 My palaces dropped tenantless —
 Myself was beggared too.
 I clutched at sands — I groped at shapes —
 I touched the tops of films,
 I felt the wilderness roll back
 Along my golden lines.
 The sack cloth hangs upon the nail,
 The frock I used to wear,
 But where my moment of brocade —
 My drop of India ?

109

To die takes just a little while —
 They say it doesn't hurt ;
 It's only fainter by degrees,
 And then — it's out of sight.
 A darker ribbon for a day,
 A crape upon the hat ;
 And then the pretty sunshine comes
 And helps us to forget
 The absent, mystic Creature,

Aux plus tendres matins,
 J'avais un tel bonheur pour toutes les années
 Que cela rendrait la peine plus facile.
 J'avais une telle joie que je la lisais toute rouge
 Sur ma naïve joue ;
 Je la sentais se publier dans mes yeux,
 Il était inutile qu'on en parle,
 Je marchais comme si mon corps avait des ailes,
 Les pieds que j'employais jadis
 Ne m'étaient plus nécessaires,
 Tels des souliers pour les oiseaux.
 Je déployais mon plaisir partout,
 Je distribuais des paroles d'or
 A toutes les créatures que je rencontrais,
 J'enrichissais tout l'univers.
 Et soudain ma richesse s'écroula !
 Un mauvais génie but ma rosée,
 Mes palais tombèrent sans occupants,
 Moi-même aussi fus réduite à la mendicité.
 Je m'accrochai à des sables, je voulus saisir des fantômes,
 Retenir avec mes mains des bouts de fil,
 Je sentis que le désert s'étendait
 Au long de mon pays doré.
 Le cilice pend au clou,
 Le jupon que j'avais coutume de porter ;
 Où sont mes heures de brocart,
 Mes parfums de l'Inde ?

109

Mourir, cela ne prend qu'un petit moment ;
 On dit que cela ne fait point mal ;
 C'est s'affaiblir peu à peu
 Et puis être hors de vue.
 Un ruban plus noir pendant un jour,
 Un crêpe au chapeau ;
 Et puis le joli soleil arrive
 Et nous aide à oublier
 La créature absente et mystique

That but for love of us,
Had gone to sleep that soundest time
Without the weariness.

116

The morning after woe,
'Tis frequently the way,
Surpasses all that rose before
For utter jubilee ;
As Nature did not care
And piled her blossoms on,
The further to parade a joy
Her victim stared upon.
The birds declaim their tunes,
Pronouncing every word
Like hammers. Did they know they fell
Like Litanies of lead
On here and there a creature,
They'd modify the glee
To fit some Crucifial clef,
Some key of Calvary !

117

Unit, like Death, for whom ?
True — like the Tomb
Who tells no secret
Told to him.
The Grave is strict —
Tickets admit
Just two — the Bearer
And the Borne —
And seat just One.
The Living tell
The Dying but a syllable ;
The coy Dead — none.

Qui, hormis son amour pour nous,
Se serait endormie au meilleur moment
Sans éprouver de fatigue.

116

Le matin après le deuil,
C'est fréquemment la coutume,
Surpasse tout ce qui arriva jadis
En joie entière ;
Comme si la nature n'en avait point souci
Et amassait ses fleurs
Afin d'étaler plus avant une joie
Que sa victime contemplant.
Les oiseaux déclament leurs airs,
Prononçant chaque parole
Comme des marteaux. S'ils savaient que ces paroles
[tombent

Comme des litanies de plomb
Sur ça et là une créature,
Ils modifieraient leur mélodie
Selon une clef crucifiante,
Une clef de calvaire !

117

Pour qui est-il une unité pareille à la mort ?
La mort est fidèle, telle la tombe
Qui ne redit aucun des secrets
Qu'on lui a dits.
La tombe est sévère.
Les billets d'entrée n'en admettent
Que deux, celui qui porte
Et celui qui est porté.
Il n'y a qu'un siège.
Les vivants ne disent
Aux morts qu'une syllabe ;
Les modestes morts n'en disent point.

120

In the old grave-yard.

The color of the grave is green, —
 The outer grave, I mean —
 You would not know it from the field
 Except it own a stone.
 It helps the Fond to find it,
 Too infinite asleep
 To stop and tell them where it is,
 But just a daisy deep.
 The color of the grave is white, —
 The Winter grave, I mean, —
 You would not know it from the drifts
 In Winter, till the Sun
 Has furrowed out the aisles, —
 Then higher than the land
 The little dwelling houses rise
 Where each has left a Friend.
 The color of the grave within, —
 The duplicate, I mean, —
 Not all the snows could make it white —
 Not all the Summers, green.
 You've seen the color, maybe,
 Upon a bonnet bound,
 When that you met it with before,
 The ferret cannot find.

120

Dans le vieux cimetière

La couleur de la tombe est verte,
 Je veux dire la tombe extérieure ;
 Tu ne la reconnaîtrais pas dans la campagne
 Hormis qu'elle possède une pierre.
 Cette pierre aide les amis à la retrouver ;
 La tombe dort d'un sommeil trop infini
 Pour les arrêter et leur dire où elle se trouve,
 Pas plus profond qu'une pâquerette.
 La couleur de la tombe est blanche,
 Je veux dire la tombe en hiver,
 Tu ne la reconnaîtrais pas des congères de neige
 En hiver, avant que le soleil
 Ait fait des sillons dans les allées ;
 Alors plus hautes que la terre
 Se dressent les petites habitations
 Où chacun a laissé un ami.
 La couleur de la tombe à l'intérieur,
 Je veux dire l'envers,
 Aucune neige ne pourrait la blanchir,
 Aucun été la rendre verte.
 Tu en as vu la couleur peut-être
 Nouée à un chapeau,
 Lorsque l'être avec qui tu l'as jadis rencontrée,
 Le furet ne peut plus le découvrir.

VIII. BOLTS OF MELODY

150

Once a Child

It troubled me as once I was,
For I was once a child,
Deciding how an atom fell
And yet the heavens held,
The heavens weighed the most by far
Yet blue and solid stood
Without a bolt that I could prove ;
Would giants understand ?
Life set me larger problems,
Some I shall keep to solve
Till algebra is easier
Or simpler proved above.
Then too be comprehended
What sorer puzzled me,
Why heaven did not break away
And tumble blue on me.

157

A little dog that wags his tail
And knows no other joy,
Of such a little dog am I
Reminded by a boy
Who gambols all the living day

VIII. FLECHES DE MELODIE (1945) (1)

150

Jadis je fus une enfant

Cela me troublait telle que je fus jadis,
Car jadis je fus une enfant,
De décider comment un atome tombait
Et comment le ciel tenait.
Le ciel pesait beaucoup plus,
Pourtant il tenait bleu et solide
Sans un verrou que je pouvais vérifier ;
Un géant comprendrait-il ?
La vie m'a posé des problèmes plus grands,
J'en garderai quelques-uns à résoudre
Jusqu'à ce que l'algèbre soit plus facile
Ou démontrée plus simple là-haut.
Et alors aussi il faudra comprendre
Ce qui me déconcertait plus cruellement
Pourquoi le ciel ne se disjoignait pas
Et ne tombait pas tout bleu sur moi.

157

Un petit chien qui agite sa queue
Et ne connaît pas d'autre bonheur,
A un tel petit chien me fait penser
Un petit garçon
Qui gambade à longueur de journée

(1) Poèmes traduits avec l'aimable permission de Harper and brothers,
New-York.

Without an earthly cause,
 Because he is a little boy,
 I honestly suppose.
 The cat that in the corner dwells,
 Her martial day forgot,
 The mouse but a tradition now
 Of her desireless lot,
 Another class remind me
 Who neither please nor play
 But not to make "a bit of noise"
 Beseech each little boy.

179

The Mob within the Heart.

I was the slightest in the house,
 I took the smallest room,
 At night, my little lamp and book
 And one geranium,
 So stationed I could catch the mint
 That never ceased to fall,
 And just my basket, let me think,
 I'm sure that this was all.
 I never spoke unless addressed,
 And then 'twas brief and low,
 I could not bear to live aloud
 The racket shamed me so.
 And if it had not been so far,
 And anyone I knew
 Were going, I had often thought
 How noteless I could die.

257

The Infinite Aurora.

All that I do is in review
 To his enamored mind ;

Sans aucune cause terrestre
 Que d'être un petit garçon,
 Je le suppose naïvement.
 Le chat qui habite dans le coin,
 Ayant oublié ses jours guerriers,
 Pour qui la souris n'est plus qu'une tradition
 De son destin sans passion.
 Me fait souvenir d'une autre classe
 Qui ne s'amuse et ne joue plus,
 Mais qui supplie tous les petits garçons
 De ne pas faire de bruit.

179

La foule à l'intérieur du cœur

J'étais la plus petite dans la maison,
 J'occupais la plus petite chambre ;
 La nuit, ma petite lampe, mon petit livre
 Et un géranium.
 Ainsi placée, je pouvais recueillir la monnaie
 Qui ne cessait de tomber,
 Et aussi mon panier, je m'en souviens ;
 Je suis sûre que c'était tout.
 Je ne parlais jamais si l'on ne m'adressait la parole,
 Et ma réponse était brève et à voix basse ;
 Je ne pouvais supporter de vivre bruyamment,
 Tant le tintamarre me faisait honte.
 Et si la chose n'avait pas été si loin,
 Si quelqu'un que je connaissais
 Était parti, j'aurais souvent pensé
 Que je pouvais mourir sans qu'on y prit garde.

257

L'aurore infinie

Tout ce que je fais se trouve sous le regard
 De son âme énamourée ;

I know his eye where'er I ply
Is staring close behind.
Not any port, not any pause
But he doth there preside —
What omnipresence lies in wait
For an impending bride !

260

We learned the whole of lowe,
The alphabet, the words,
A chapter, then the mighty book —
Then revelation closed.
But in each other's eyes
An ignorance beheld
Diviner than the childhood's,
And each to each a child
Attempted to expound
What neither understood.
Alas, that wisdom is so large
And truth so manifold !

276

The world stands solemner to me
Since I was wed to him ;
A modesty befits the soul
That bears another's name ;
A doubt if it be fair indeed
To wear that perfect pearl
The man upon the woman binds
To clasp her soul for all ;
A prayer that it more angel prove,
A whiter gift within,
To that munificence that chose
So unadorned a queen ;
A gratitude that such be true —
It had esteemed the dream
Too beautiful for shape to prove
Or posture to redeem !

Je sais, partout où je m'avance, que son œil
De près me contemple derrière.
Point de geste, point d'arrêt
Qu'il n'y préside ;
Quelle omniprésence est à l'affût
D'une prochaine mariée !

260

Nous apprîmes tout l'amour,
L'alphabet, les mots,
Un chapitre, puis l'immense livre ;
Alors la révélation s'arrêta.
Mais dans les yeux l'un de l'autre
Nous aperçûmes notre ignorance,
Plus divine que celle de l'enfance,
Et enfants l'un pour l'autre
Nous essayâmes d'expliquer
Ce que ni l'un ni l'autre ne comprenait.
Hélas ! que le savoir soit si vaste
Et la vérité si multiple !

276

L'univers est plus imposant pour moi
Depuis que je suis mariée avec lui ;
Une modestie convient à l'âme ;
Qui porte le nom d'un autre ;
Un doute s'il est vraiment juste
De porter cette parfaite perle
Que l'homme noue à la femme
Pour agraffer son âme aux yeux de tous ;
Une prière qu'elle soit plus angélique,
Au cœur un don plus immaculé
Pour cette munificence qui choisit
Une reine si pauvre ;
Une gratitude que cela soit vrai ;
Mon âme avait estimé le rêve
Trop beau pour qu'il prenne forme,
Pour qu'un geste le rachète.

386

The white Exploit

A coffin is a small domain
 Yet able to contain
 A rudiment of paradise
 In its diminished plane.
 A grave is a restricted breadth
 Yet ampler than the sun
 And all the seas he populates
 And lands he looks upon,
 To him who on its low repose
 Bestows a single friend —
 Circumference without relief,
 Or estimate, or end.

389

Who occupies this house ?
 A stranger I must judge
 Since no one knows his circumstance.
 'Tis well the name and age
 Are writ upon the door
 Or I should fear to pause
 Where not so much as honest dog
 Approach encourages.
 It seems a curious town,
 Some houses very old,
 Some newly raised this afternoon.
 Were I compelled to build
 It should not be among
 Inhabitants so still,
 But where the birds assemble
 And boys were possible.
 Before myself was born
 'Twas settled, so they say,
 A territory for the ghosts
 And squirrels formerly.

386

L'exploit blanc

Un cercueil est un petit domaine,
 Pourtant capable de contenir
 Un rudiment de paradis
 Dans son plan amenuisé.
 Une tombe est une largeur restreinte,
 Pourtant plus ample que le soleil
 Et toutes les mers qu'il peuple
 Et les pays qu'il contemple.
 Pour celui qui à son repos souterrain
 Donne un seul ami,
 C'est une circonférence sans relief,
 Ni mesure, ni fin.

389

Qui occupe cette maison ?
 Un étranger, à ce que je dois juger,
 Puisque personne ne connaît sa condition.
 Heureusement que le nom et l'âge
 Sont inscrits sur la porte,
 Sinon je craindrais de m'arrêter
 Là où pas même un honnête chien
 N'encourage l'approche.
 On dirait d'une curieuse ville,
 Quelques maisons très vieilles,
 D'autres qui viennent d'être dressées cet après-midi.
 Si j'étais obligée de bâtir,
 Ce ne serait point parmi
 Des habitants si silencieux,
 Mais où les oiseaux s'assemblent
 Et les enfants seraient possibles.
 Avant que moi-même je ne fusse née,
 Cette maison fut établie, dit-on,
 Jadis territoire pour les fantômes
 Et pour les écureuils.

Until a pioneer,
 As settlers often do,
 Liking the quiet of the place
 Attracted more unto ;
 And from a settlement
 A capital has grown,
 Distinguished for the gravity
 Of every citizen.
 The owner of this house
 A stranger he must be.
 Eternity's acquaintances
 Are mostly so to me.

393

Under the light, yet under,
 Under the grass and the dirt,
 Under the beetle's cellar,
 Under the clover's foot,
 Further than arm could stretch
 Were it giant long,
 Further than sunshine could
 Were the day year long ;
 Over the light, yet over,
 Over the arc of the bird,
 Over the comet's chimney,
 Over the cubit's head,
 Further than guess can gallop,
 Further than riddle ride —
 Oh, for a disk to the distance
 Between ourselves and the dead !

429

There is a morn by men unseen,
 Whose maids upon remoter green
 Keep their seraphic May,
 And all day long, with dance and game
 And gambol I may never name,

Et puis un pionnier,
 Comme font souvent les colons,
 Aimant le calme de l'endroit,
 En attira d'autres ;
 Et d'un petit groupe
 Une capitale a grandi,
 Célèbre pour la gravité
 De tous ses citoyens.
 Le propriétaire de cette maison,
 Ce doit être un étranger.
 Ce sont presque tous des étrangers pour moi,
 Les amis de l'éternité.

393

Par-dessous la lumière, encore par-dessous,
 Par-dessous l'herbe et la boue,
 Par-dessous la cave du scarabée,
 Par-dessous le pied du trèfle,
 Plus loin que le bras ne pourrait s'étendre
 S'il avait la longueur d'un géant,
 Plus loin que l'éclat du soleil
 Si le jour avait la longueur d'une année ;
 Par-dessus la lumière, encore par-dessus,
 Par-dessus l'arc de l'oiseau,
 Par-dessus la cheminée de la comète,
 Par-dessus la tête de la coudée,
 Plus loin que ne peut galoper la conjecture,
 Plus loin que ne peut chevaucher l'énigme,
 Ah ! je cherche un disque vers la distance
 Entre nous et les morts.

429

Il est un matin que les hommes n'ont pas vu,
 Où des jeunes filles sur des pelouses lointaines
 Célèbrent leur mai séraphique
 Et à longueur de journée avec des danses et des jeux
 Et des ébats que je ne saurais nommer

Employ their holiday.
 Here to light measure move the feet
 Which walk no more the village street
 Nor by the wood are found ;
 Here are the birds that sought the sun
 When last year's distaff idle hung
 And summer's brows were bound.
 Ne'er saw I such a wondrous scene,
 Ne'er such a ring on such a green,
 Nor so serene array —
 As if the stars some summer night
 Should swing their cups of chrysolite
 And revel till the day.
 Like thee to dance, like thee to sing,
 People upon that mystic green,
 I ask each new May morn.
 I wait thy far, fantastic bells
 Announcing me in other dells
 Unto the different dawn!

END

Emploient leurs loisirs.
 Là selon des mesures légères se meuvent les pieds
 Qui ne se promènent plus dans la rue du village
 Et qu'on ne rencontre plus auprès des bois ;
 Là se trouvent les oiseaux qui cherchaient le soleil
 Quand la quenouille de l'an dernier pendait oisive
 Et que le front de l'été était enchaîné.
 Jamais je n'ai vu paysage si merveilleux,
 Jamais une telle ronde sur une telle pelouse,
 Jamais cortège aussi serein ;
 C'était comme si les étoiles, par une nuit d'été,
 Balançaient leurs coupes de chrysolithe
 Et s'amusaient jusques au jour.
 O peuple sur cette pelouse mystique,
 Danser comme toi, chanter comme toi
 Voilà ce que je demande à chaque matin de mai.
 J'attends tes cloches lointaines et fantastiques
 Me conduisant en d'autres vallons,
 Vers l'aurore différente !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i>	5
POÈMES D'EMILY DICKINSON :	
I. La Vie.	Life 65
II. La Nature.	Nature 81
III. Amour.	Love 105
IV. Le Temps et l'Éternité.	Time and Eternity. 125
V. Le lévrier solitaire.	The single hound.. 147
VI. Autres poèmes.	Further poems..... 153
VII. Poèmes additionnels.	Additional poems.. 187
VIII. Flèches de mélodie.	Bolts of melody.... 201

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN FÉVRIER 1956 PAR
CHANTENAY, IMPRIMEUR
A PARIS, POUR F. AUBIER
(ÉDITIONS MONTAIGNE)

N° d'impression 1536.
N° d'édition 845.
Dépôt légal, 1^{er} trim. 1956.
Imprimé en France.

LITTÉRATURE ANGLAISE

COLLECTION BILINGUE

- LES PHÉROMANTIQUES ANGLAIS (R. Martin)
- ARDEN DE FAVERSHAM (F. Caufère)
- ARNOLD (Matthew). — *Empédocle sur l'Étna* (L. Bonnerot)
- BACON — *Essais* (M. Castelain)
- WILLIAM BLAKE. — *Poèmes choisis* (M. L. Cazamian)
- ROBERT BROWNING. — *Hommes et Femmes* (L. Cazamian). — *Pippa Passes* (P. de Reul). — *Pauline, Paracelse, Sordello* (J.R. Poisson)
- LORD BYRON. — *Le Chevalier Harold* (R. Martin). — *Don Juan* (A. Digeon)
- CHAUCEER. — *Les Contes de Canterbury* (F. Delattre)
- COLERIDGE. — *Vingt-cinq Poèmes* (G. d'Hangest)
- W. CONGREVE. — *Le Train du Monde* (A. Digeon)
- E. DICKINSON. — *Poèmes choisis* (P. Messiaen)
- DONNE. — *Poèmes choisis* (P. Legouls)
- DRYDEN. — *Poèmes choisis* (P. Legouls)
- EMERSON. — *L'Âme anglaise* (M. Lebreton)
- J. FORD. — *Le Cœur brisé* (R. Davril)
- HAWTHORNE. — *Contes* (Ch. Cestre)
- KEATS. — *Poèmes choisis* (A. Laffay)
- SIR THOMAS MALORY. — *Le Roman d'Arthur* (M.-M. Dubois)
- MARLOWE et CHAPMAN. — *Héro et Léandre* (J.-B. Fort)
- MILTON. — *L'Allegro, Il penseroso, Samson Agonistes* (F. Delattre)
- *Paradis perdu* (P. Messiaen)
- *Paradis reconquis* (J. Blondel)
- THOMAS NASH. — *Le voyageur malchanceux* (Charles Chassé)
- PEACOCK. — *L'Abbaye de Cauchemar, Les Malheurs d'Elphin* (trad. par J.-J. Mayoux)
- SIR PHILIP SIDNEY. — *Astrophel et Stella* (Ch. M. Garnier)
- SHAKESPEARE. — *Machbeth* (M. Castelain). — *Le Marchand de Venise* (F. C. Danchin). — *Othello* (M. Castelain). — *Antoine et Cléopâtre* (R. Rivoallan). — *Le Roi Lear* (C. Chemin). — *Le Songe d'une Nuit d'Été* (M. Castelain). — *La Tempête* (J.-J. Mayoux). — *Jules César* (M. Castelain). — *Troilus et Cressida* (A. Digeon). — *Henri V* (M. J. Lavelle). — *Conte d'hiver* (M. Castelain). — *Hamlet* (M. Castelain). — *Gomme il vous plaira* (J.-J. Mayoux)
- SHELLEY. — *Prométhée délivré* (L. Cazamian)
- SHERIDAN. — *L'École de la méditation* (L. Landré et M. Huchon)
- SPENSER. — *La Reine des Fées* (M. Poicier)
- STEPHENS. — *Voyage sentimental* (A. Digeon)
- TENNYSON. — *In Memoriam, Enoch Arden, Ulysses* (M. L. Cazamian)
- W. M. THACKERAY. — *Le livre des Snobs* (R. Las Vergnas)
- WEBSTER. — *Le Démon blanc* (R. Merle)
- WALT WHITMAN. — *Choir de Poèmes* (P. Messiaen)
- WORDSWORTH. — *Le Prélude* (L. Cazamian)
- YEATS. — *Poèmes choisis* (M. L. Cazamian)

TRADUCTIONS SEULES

- GEORGE BORROW. — *Isopel* (M. J. Lavelle)
- DANIEL DEFOE. — *Journal de l'année de la peste* (J. Aynard)
- W. M. THACKERAY. — *Esmond* (Las Vergnas et Servajean)
- BERKELEY. — *Œuvres diverses*
- HUME. — *Œuvres diverses*
- NEWMAN. — *Œuvres diverses*
- BERNARD SHAW. — *Œuvres diverses*

PHILOGOLOGIE

- DELICOURT. — *Initiation à l'étude historique de l'anglais*
- CHAUCEER. — *Contes de Canterbury* (texte et traduction)
- F. MOSSÉ. — *Manuel du vieux anglais* (2 vol.)
- *Manuel du moyen anglais* (2 vol.)
- SIRE GAUVAIN. — (Texte et traduction)